SORTI D'USINES

ROBERT KOSMANN

PRÉFACE DE XAVIER VIGNA



Né en 1948, Robert Kosmann entre chez Renault en 1973 où il est fraiseur et membre de la CGT. Licencié après la fermeture de l'usine de Saint-Ouen, après une période de chômage et de précarité, il s'inscrit à l'université Paris 8. Il est ensuite salarié de l'administration des impôts et syndicaliste à l'Union syndicale Solidaires. Retraité, il se consacre à la réalisation de biographies ouvrières pour le dictionnaire *Maitron*.

TABLE DES MATIÈRES



PRÉFACE

XAVIER VIGNA[1]

Un livre, c'est la rencontre, fortuite ou nécessaire, entre un auteur et un sujet. Dans le cas qui nous occupe, je veux croire qu'il s'agit d'une rencontre nécessaire, tant Robert Kosmann correspond à son sujet, tant il l'a connu et travaillé, tant ce livre marque un aboutissement.

L'auteur se révèle dans le livre : ouvrier fraiseur à l'usine Renault de Saint-Ouen, militant politique et syndicaliste, Robert Kosmann a entrepris des études d'histoire à Paris 8 sous la direction de Michel Margairaz et de Michelle Zancarini-Fournel, laquelle me le présenta. En même temps qu'il s'intéressait aux ateliers RATP de la rue Championnet puis aux conventions collectives de la Régie Renault en 1955 pour une maîtrise puis un DEA d'histoire, il lisait beaucoup et sur tout, les historiens assurément, mais les sciences sociales aussi. Il s'est fait depuis contributeur pour le *Maitron,* rédigeant des dizaines de notices de militants ouvriers (sauf qu'on attend la sienne !).

Le livre qu'on va lire est absolument fidèle à son auteur : on y voit une intense curiosité intellectuelle, mais un travail méthodique aussi, soucieux de déplier un sujet en son entier, et qui discute, c'est-à-dire critique, les travaux des sociologues et des historiens. En outre on y retrouve un goût de la malice et du rire, qui correspond aussi au sujet.

1. Professeur à l'Université de Paris 10-Nanterre.

La perruque, en effet, relève de ces thématiques que tout historien des mondes ouvriers a nécessairement rencontrées. Robert Kosmann la traque des origines à nos jours, d'un continent à l'autre, en déplie les formes et les usages. Car c'est un sujet qu'il explore patiemment depuis fort longtemps : je me souviens d'un de ses premiers articles que nous avions publié en 2006 dans la valeureuse revue *Histoire & Sociétés. Revue européenne d'histoire sociale,* où l'auteur posait déjà ses premières analyses et donnait aussi à voir sa collection personnelle tout à fait exceptionnelle. De fait, parce qu'il fut aussi perruqueur, il faut dire qu'il connaît le sujet sur le bout des doigts. Je n'utilise pas cette expression pour faire un mot d'esprit, mais parce qu'il renvoie au sujet même de l'ouvrage : la perruque, c'est du travail détourné et donc aussi des astuces, un savoir-faire, des mains qui œuvrent et manipulent des outils toujours plus perfectionnés. Il n'est pas si fréquent qu'un praticien se fasse historien et sociologue d'une de ses pratiques propres : le sujet assurément en gagne en épaisseur.

Il fallait également la connivence d'un passé ouvrier et militant pour faire parler les perruqueurs, et déplier ainsi les dimensions de cette activité. Robert Kosmann ne cherche pas à réduire son objet. Tout au contraire, il montre les multiples pôles autour desquels la perruque s'ordonne : entre nécessité budgétaire et plaisir, pendant le temps du travail comme pendant les luttes ouvrières, entre travail de réparation et exercice de virtuosité, entre moment d'initiation et pour saluer un départ en retraite, entre exercice individuel et réseau de solidarités, etc. La perruque est tout cela à la fois. Le livre étonne et surprend tant les pratiques varient, tant les objets produits charment et parfois stupéfient. Mais l'on rit aussi tant il y a d'astuce et de savoir-faire, de malice aussi pour perruquer sans se faire prendre. J'y lis en creux, par conséquent, une revendication de respectabilité où l'ouvrier peut se faire artisan voire compagnon en train de réaliser son chef-d'œuvre. Et pourtant, parce que la perruque s'opère le plus souvent dans le dos des patrons et des contremaîtres, parce qu'elle suppose des formes de solidarité et de connivence au cœur des

ateliers, elle relève dans le même temps de ces arts de débiner si caractéristiques des cultures ouvrières et populaires.

Mais Robert Kosmann n'est pas muséographe et dresser des inventaires, aussi exhaustifs soient-ils, ne saurait le satisfaire. Tout au contraire, son livre montre parfaitement combien la perruque relève d'une « économie morale » du travail ouvrier, dans la lignée des travaux de l'historien anglais Edward P. Thompson : contre la mutilation et la parcellisation que l'ordre usinier impose, les perruqueurs truquent et inventent, mais revendiquent aussi une capacité au bel ouvrage qui, précisément et contrairement à l'économie capitaliste, n'a pas de prix : car la perruque s'inscrit dans un circuit de dons et de contre-dons qui tisse par conséquent un collectif de travail. C'est pourquoi, l'auteur est si attaché à rechercher ses formes les plus contemporaines, y compris dans le tertiaire supérieur (et où, à ma connaissance, il accomplit un travail pionnier). Surtout, il défend avec beaucoup de conviction, mais de nuances aussi, la thèse que la perruque relève des multiples formes de résistance à l'ordre usinier. Dans cette thèse, que je crois juste et à laquelle je souscris entièrement, l'historien retrouve l'ancien perruqueur et rejoint le militant.

Rien ne saurait plus faux dès lors que de considérer ce livre dans une démarche folklorique ou pittoresque d'un monde disparu. Ce livre d'histoire, qui repose sur un matériau considérable, ouvre bien des pistes ; je pense notamment à la question complexe de l'articulation entre perruque et sabotage ; à celle des pensées ouvrières sur le travail ; à celle de la qualification du travail et des classifications, etc. C'est pourquoi, il intéressera celles et ceux qui pensent que le travail, sa place et sa reconnaissance, ses qualités aussi, ou l'anthropologie historique des mondes ouvriers sont des questions de notre présent.

L'histoire ouvrière, celle à laquelle je crois et pour laquelle je milite, ne peut pas et ne doit pas se faire sans les hommes et les femmes qu'elle évoque. C'est pourquoi, il faut lire l'ouvrage de Robert Kosmann.

AVERTISSEMENT[1]

Il y a peu de livres sur la perruque. Étienne de Banville qui fut économiste au CNRS écrivit (en perruque) l'un de ces rares ouvrages (Banville, 2001). Un petit livre très agréable qu'il terminait par une «invitation à poursuivre» considérant que son parcours n'était qu'une étape.

J'avais travaillé avec lui, à cette époque, à partir d'un texte plus ancien et, malgré des différences d'expérience entre nous, nous avions sympathisé ; je lui ai fourni plusieurs photos incluses dans son ouvrage.

J'avais été métallo en Seine-Saint-Denis, il m'apprit beaucoup sur les verriers et sur Saint-Étienne, son secteur professionnel et géographique de recherche. Il nous a quitté après un accident de la route. Lorsque les éditions Syllepse m'ont contacté pour écrire sur la perruque, j'ai souhaité que le présent ouvrage soit une continuité de *L'Usine en douce* son ouvrage joyeux comme lui même l'était.

Depuis 2001, la société a beaucoup évolué, la perruque reste cachée mais est toujours en pleine activité. Des progrès ont été faits dans sa connaissance : l'exposition qu'Étienne de Banville réalisa dans la Loire en 1996, malgré la présence d'un huissier envoyé par le CNPF, a été suivie par d'autres mises en valeur de ces objets du quotidien. La recherche en sociologie, en ethnologie s'est penchée (doucement) sur ce sujet et les historiens du mouvement ouvrier quittant la seule approche par les grèves, les organisations et leurs dirigeants, ont intégré la perruque comme un constituant de l'identité ouvrière. Même certains éditeurs

1. Le·a lecteur·rice a pu constater que le titre de cet ouvrage, obtenu au bout d'une recherche laborieuse, ne contient pas de «e» dans le premier terme et contient un «s» dans le second. Il reflète, en partie, la récupération de la perruque pour les ouvriers sur le temps de travail. Il est bien sûr distinct du roman de François Bon *Sortie d'usine* (avec un «e») paru aux Editions de Minuit en 1982. Il est distinct également du témoignage autobiographique *Sorti d'usine* (sans «s») mis en ligne sur le site de l'université de Laval (Québec) «Conserveries mémorielles» qui décrit mon licenciement à la fermeture de l'usine Renault de Saint-Ouen en 1991 (https://journals.openedition.org/cm/1053).

de manuels scolaires (pour les bacs pro) ont associé cette transgression réglementaire à l'apprentissage des futurs jeunes ouvriers !

Ancien fraiseur dans une usine Renault d'outillage-carrosserie à Saint-Ouen (Seine-Saint-Denis) et perruqueur confirmé, j'avais pu écrire plusieurs articles éparpillés dans des revues à tirage limité. Le présent ouvrage vise, d'une part à actualiser les données de 2001, en particulier sur la tentative patronale de récupérer ce savoir-faire ouvrier, d'autre part à donner la parole à des perruqueurs fiers de leur travail et aux auteurs des recherches universitaires mentionnées. Il s'agit aussi de nuancer ou discuter les points de vue exprimés en 2001.

Le lecteur informé ou spécialiste ne trouvera pas de révélation dans ce texte, à mon grand regret, pour cela il aurait fallu élargir la recherche au-delà de l'usine (dans les bureaux, chez les utilisateurs d'internet professionnel) et surtout dans d'autres pays. Nous avons essayé, mais la contrainte des moyens financiers nous a interdit d'aller plus loin. Ce sont les principales limites de ce livre, je tiens à le signaler. Une autre limite est celle de la diversité des métiers qui pratiquent la perruque. Nous nous sommes cantonnés à la perruque d'usine, à celle des usines Renault, que nous connaissons le mieux, mais également à travers un réseau large de perruqueurs d'usines, métallos ou verriers principalement, mais aussi ouvriers à statut (personnel des arsenaux, SNCF, RATP). La plupart des ouvriers pratiquent la perruque, nous ne nous limiterons pas à ces industries les plus étudiées mais il ne sera pas question d'une vue exhaustive, d'ailleurs impossible, des ateliers qui pratiquent ce travail détourné. Enfin, les militants qui suivent les publications de l'Union syndicale Solidaires ne seront pas surpris de retrouver, en partie, des textes déjà publiés dans la presse syndicale (notamment sur les perruques de grèves et de luttes dans le numéro 5 de la revue *Utopiques*).

Faute d'une bibliographie étoffée et en l'absence d'archives papier, ce travail s'appuie donc essentiellement sur des archives orales. J'ai pu me servir de mes souvenirs et de dizaines d'entretiens et de relations entretenues pendant dix-huit années de carrière chez Renault où la perruque était répandue. J'ai pu, par la suite, en tant que salarié permanent de 2005 à 2011 au syndicat Sud-Solidaires-Industrie, discuter et rencontrer des dizaines d'autres salariés perruqueurs. Une fois retraité, je me suis intégré à l'ensemble des contributeurs du *Dictionnaire biographique du Mouvement ouvrier, Mouvement social* (*Le Maitron*). J'ai pu établir

des biographies (une centaine en ce qui me concerne) de militants ouvriers ayant passé leur vie professionnelle dans les différentes usines Renault. L'établissement d'un questionnaire d'entretien comportait toujours une partie sur la perruque ! Cet ouvrage aujourd'hui est surtout le compte-rendu, une précision, et un hommage à l'ensemble de ces ouvriers à leurs productions, leurs émotions, leurs créations.

Nous dirons dans les pages qui suivent quelques mots sur la « perruque de bureau » qui prend des proportions inconnues mais nous n'avons pas connaissance de données quantitatives. Pour autant ce que nous savons, par la presse, les enquêtes, forge notre opinion de l'extrême activité de cette « flânerie salariale » qui concerne les employés comme les techniciens. De manière comparable, notre conviction est faite sur le caractère international de la perruque et un chapitre lui est consacré mais, là encore, des données plus précises et plus quantitatives manquent. Il faut se résoudre à ce que la perruque soit un sujet fuyant, caché par nature. Il est souhaitable et probable que d'autres auteurs continueront et dévoileront davantage ce travail détourné, l'une des nombreuses formes modeste, parfois non consciente, d'une résistance à un travail prescrit, ennuyeux, parcellisé, en miettes, « aliéné », comme disait le principal fondateur de la théorie socialiste.



CHAPITRE 1

C'EST QUOI LA PERRUQUE ?

Pour tout un chacun, une perruque consiste en des cheveux postiches que l'on porte sur la tête, c'est le point de vue des coiffeurs.

Mais le terme est polysémique : pour les pêcheurs, c'est une ligne emmêlée; pour le bijoutier, c'est l'ensemble des fils de fer qu'il doit souder; pour le plombier, c'est le tas de filasse qu'il utilise autour des filetages; dans les métiers du cinéma c'est l'enchevêtrement d'une pellicule qui a été débobinée.

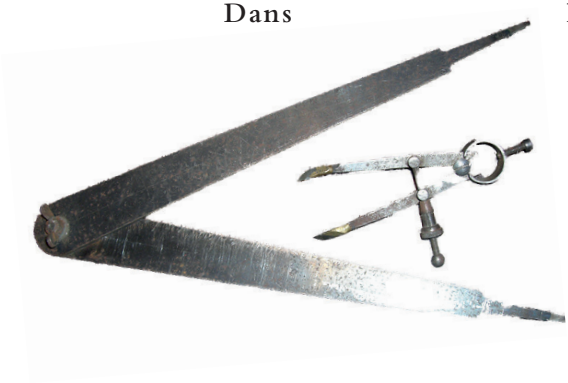


Il sera ici fait état de la «perruque au travail» et plus particulièrement à l'usine ou à l'atelier. On peut la définir ainsi : *c'est l'utilisation de matériaux et d'outils par un travailleur sur le lieu de l'entreprise, pendant le temps de travail, dans le but de fabriquer ou transformer un objet en dehors de la production réglementaire de l'entreprise.* Une partie importante de la perruque industrielle consiste à réparer, sur le lieu de travail, des pièces, des objets domestiques, endommagés ou dont il manque un élément. Elle est tolérée, plus ou moins dans les entreprises, mais sa réalité est peu connue, ni la hiérarchie, ni les ouvriers n'aiment trop qu'on en parle.

DANS LES DICTIONNAIRES

Elle est probablement aussi ancienne que le salariat. En tout cas, une définition en est donnée dans le *Dictionnaire historique des argots français* de Gaston Esnault (1965) où l'auteur considère la perruque comme un abus de confiance, il fait

remonter son sens à 1807 : «être le perruquier dans l'affaire» qui voulait dire «être celui qui se fait duper», celui qui se fait rouler. En 1833, toujours selon Gaston Esnault, le sens de tromperie est conservé , «être le perruquier», c'est se faire gruger. En 1856, son sens est plus précis et s'applique, selon le même auteur, aux « ouvriers des arsenaux, du bâtiment, et Arts » : « travail qu'un ouvrier exécute pour soi pendant son temps de présence à l'atelier, souvent même avec des matériaux détournés » (Dict. Esnault, Angers, 1856».



Dans le *Larousse universel* de 1874 : «Perruque : pop. Détournement de matériaux appartenant à l'état et placés sous la garde de celui qui se rend coupable de ce fait». Le sens évolue puisque le même dictionnaire en trois volumes indique, en 1966 : «p. Fraude de l'ouvrier qui, détournant quelque matière appartenant à son employeur la détourne à son profit.»

Les deux définitions du dictionnaire d'argot et du *Larousse* de 1966 font état de travailleurs des arsenaux, puis de l'État. Il est probable que déjà, en 1856, les «ouvriers d'État», même s'ils n'avaient pas la convention d'«ouvriers à statut» que nous connaissons aujourd'hui, avaient des conditions de travail moins pénibles que dans les entreprises privées malgré la longueur des journées effectuées. Nous verrons plus loin que, déjà sous l'Ancien régime, les travailleurs des arsenaux bénéficiaient de conditions qui leur permettaient de perruquer largement[1].

Dans la version 1992 du *Dictionnaire historique de la langue française,* Alain Rey reprend les définitions de Gaston Esnault mais estime que son étymologie est incertaine.

1. Voir *infra*, «Colbert».

ORIGINE DU TERME

Depuis le début des années 2000, les explications se sont développées sur internet. Sous le terme « travail en perruque » en utilisant son navigateur, une dizaine d'articles se répètent les uns sur les autres en citant principalement les recherches d'Etienne de Banville et de Michel Anteby (Anteby, 2003). Comme pour tout ce qui concerne la « toile », l'intérêt le dispute au « n'importe quoi ». Des sites annoncent la disparition complète de la perruque contemporaine, ce qui, on le verra, est tout sauf réaliste.

La « perruque de travail » provient de l'analogie avec la perruque de cheveux. Pendant longtemps, les perruques ont été faites avec des cheveux naturels. Les ouvriers coiffeurs récupéraient les cheveux tombés et les revendaient aux fabricants de perruques. C'est l'origine et le sens le plus commun qui est un trompe-l'œil, une tromperie sur la chevelure, comme l'est pour l'employeur la perruque industrielle.

Des variantes locales du terme existent : *pinaille* à Belfort et à Sochaux (Hissard et Hissard, 1978), *bousille* (chez les verriers) du Nord[1], *bricole* au Creusot et à Nantes[2], *bricole* également à l'arsenal de Brest, *casquette* à Tulle. Tous ces termes recouvrent la même réalité, en même temps qu'ils insistent sur son caractère modeste, mais le plus usité, qu'on retrouve dans la plupart des régions, est celui de *perruque*. L'apparentement de la bricole au bricolage qu'a étudié Claude Lévi-Strauss (1962 : 46) a pu être présenté lors d'un colloque à Villeurbanne à l'initiative de l'INSA de Lyon (Kosmann, 2010).

L'écrivain hongrois Miklos Haraszti, relatant son expérience de fraiseur à l'usine de fabrication de tracteurs « Étoile rouge »

1. Louis Mériaux, responsable du musée du verre à Sars-Poteries, *Le Monde*, 22-23 octobre 1978.
2. L'étymologie du terme remonte au 14e siècle, la bricole désigne une catapulte médiévale lançant des pierres (briques), ce qui conduit aux rebonds de la pierre, bricoler signifie alors ricocher et métaphoriquement « agir obliquement », tromper (Écomusée du Creusot, « Exposition sur la bricole », 1995) ; *Milieux,* n° 1, 1980, Écomusée du Creusot.

affirme que lorsqu'un ouvrier se renseigne auprès de ceux d'autres entreprises, le fait de savoir si on peut «perruquer» est parfois aussi important que d'autres critères déterminants, tel le salaire (Haraszti, 1976 ; *Libération,* 1976).

PAS DE QUOI EN FAIRE UNE HISTOIRE ?

On vient de voir que les perruqueurs insistent sur l'aspect réduit, modeste de leur travail. De plus c'est une occupation cachée, bref «il n'y a pas de quoi en faire une histoire… ». On est toutefois surpris par l'ancienneté des premiers documents ayant trait à la perruque.

PHARAONS

Sous la dix-neuvième dynastie égyptienne on apprend, par l'intermédiaire d'une étude sur le village de Deir el-Medineh, village d'ouvriers-artisans près de la Vallée des rois, la situation juridique d'un contremaître du village dont on connaît le nom : Paneb. Ce chef d'équipe est accusé du viol de femmes mariées, d'avoir également usurpé la charge de chef ouvrier en corrompant le vizir et d'avoir dérobé des pierres destinées à la tombe du roi Séthis II (-1203 à -1194) afin de compléter sa propre sépulture. Bref, un mauvais élément ! Il aurait ensuite obligé seize tailleurs de pierre attachés à la nécropole royale à travailler à sa propre tombe, l'un peignait son cercueil, l'autre faisait du plâtre pour enduire sa tombe. Ici on rentre à la fois dans le crime, le vol et la perruque hiérarchisée, organisée par un contremaître ! On ne connaît pas la suite du jugement rapporté par le scribe sur un papyrus déposé de nos jours au musée des Antiquités égyptiennes de Turin[1].

Au-delà de l'anecdote, dramatique mais souriante, quelque trois mille ans après et sans craindre les transpositions historiques (!), la source suivante est intéressante quant à l'historicité de la perruque.

1. Pour les non-égyptologues, on connaît ce papyrus (P. Salt 124 =P. BM 10055) par l'intermédiaire d'une exposition au musée du Louvre en 2002, *Les Artistes du Pharaon*, catalogue, p. 22.

COLBERT

La première source officielle, royale, concernant l'interdiction de la perruque remonte au 17e siècle retrouvée par un ancien salarié de Brest[1]. Deux ordonnances royales en 1674 et 1689, sous le règne de Louis XIV à l'époque où Colbert était le secrétaire d'État de la Marine (pour la première date), précisent les conditions de fouille à la sortie de l'arsenal :

> Article XV. Les ouvriers travaillant tant sur les vaisseaux que dans les ateliers de l'Arsenal, ne pourront après le travail sortir par eau, mais seront obligés de passer par les portes ordinaires gardées par les Suisses.
> Article XVI. Un écu d'amende à ceux qui feront des ordures hors des lieux destinés à cet effet.
> Article XVII. Mêmes peines à ceux qui sortiraient des morceaux de bois et coupeaux. Ceux qui seront saisis de clous ou autres choses appartenant à Sa Majesté seront en plus punis corporellement.
> Article XVIII. Défense d'acheter des matelots, soldats, gardiens et autres journaliers des cordages, ferrailles, bois et autres ustensiles des vaisseaux.

Colbert était bien renseigné sur les pratiques de l'arsenal, à une époque où il avait lancé la construction de bateaux pour la traite atlantique. L'administration savait que l'abondance de bois entraînait des pratiques transgressives permettant la perruque mobilière pour un certain nombre de charpentiers de marine et de personnels de l'Arsenal. L'article XXXVI précise :

> Faire défense à tous officiers de prendre aucunes marchandises ny autres choses dans les magasins et arsenaux pour leur service particulier, et à tous ouvriers entretenus dans les arsenaux de leur faire aucun meubles et autres ouvrages.

1. Je remercie, Serge Borvon qui m'a fait part de son mémoire d'ethnologie (Borvon, 2007). Salarié pendant trente-cinq ans à l'Arsenal de Brest, d'abord chaudronnier puis employé au service des conditions d'hygiène et de sécurité. Entretien avec Serge Borvon, novembre 2017.

L'administration royale s'aperçut également que le nombre d'embarcations s'accroissait anormalement, pour beaucoup qui servaient surtout à la pêche et à la promenade aux frais de la marine. Les articles XXI et XXII sont explicites en ce sens :

> Il ne sera entretenu dans le port que le nombre de chaloupes et canots ordonné par Sa Majesté et les gardiens de ces chaloupes envoyés aux ouvrages de l'Arsenal lorsqu'ils ne seront pas de service.

Cette pratique de *détournement,* par des ouvriers qui en ont les moyens, attestée dès le 17e siècle, est probablement aussi ancienne que le salariat.

"CRIME SOCIAL" DANS L'ANGLETERRE DU 18e SIÈCLE

L'historien anglais Edward P. Thompson, dans une étude sur le 18e siècle en Angleterre, décrit la résistance globale des paysans, des ouvriers, en particulier des braconniers de la forêt qui seront jugés par l'État central pour un «crime social» :

> La notion de «crime social» recouvre aussi des actions considérées comme délictueuses ou criminelles par les autorités, et dûment condamnées par la loi, qui constituent des manières de protestation protopolitique, de résistance populaire, face à l'exploitation sociale. Il s'agit alors pour le peuple de rétablir de force l'équilibre des plateaux de la balance, de (se) faire justice au nom de son bon droit : le braconnage et le vol de bois, la contrebande, le détournement de matières premières et la «perruque» à l'atelier, le pillage des greniers et l'émeute frumentaire sont autant de délits qui portent en eux une dimension radicale de protestation économique et sociale (Thomson, 2014 : 135).



AU 19e SIÈCLE

Les relations sur la perruque sont plus nombreuses au 19e siècle, tout d'abord de la part des compagnons, des ouvriers.



Les mémoires de compagnons du Tour de France font état de l'outillage fabriqué sur le temps de travail et avec les matériaux «empruntés» à l'employeur. Agricol Perdiguier (menuisier et Compagnon du Devoir de Liberté) raconte comment, employé pour fabriquer un meuble et des fenêtres, il arrive à détourner une partie du bois, de la matière première pour constituer son propre outillage, non sans conflit avec le patron qui menace de confisquer l'ensemble de la boîte à outils au départ du chantier du compagnon (Perdiguier, [1853], 1977).

L'ambiguïté de la perruque (voir «La maîtrise», chap. 2) est déjà présente puisqu'un autre compagnon, Abel Boyer (compagnon maréchal-ferrant du Devoir puis forgeron) se félicite de la tolérance de son patron qui, en son absence, laisse le compagnon bricoler à sa guise :

> On serait bien chez ce patron. Atelier bien outillé. Le patron ne veut pas mettre la main à l'ouvrage : cela fait bien mon affaire ; il exige le travail bien fait. Je m'applique et m'aperçois que j'acquiers quelques tours de main indispensables. Il me laisse bricoler. Je fais un embout pour ma canne, et je commence un outillage en réduction qui devra tenir dans mon porte-monnaie (Boyer, 1975 : 119).

Jusqu'en 2005, on pouvait observer, à l'ancien Musée national des arts et traditions populaires[1], une marmite fabriquée à Conches (Eure) avec l'inscription «Frédéric-le-Rouge et Catherine Robillard, son épouse en 1808». Des ouvriers de la fonderie de Conches, entre le milieu du 18e siècle et les deux premières décennies du siècle suivant, ont orné les marmites ordinaires du nom des personnes auxquelles ils les cédaient ou les offraient. Une date s'y ajoutait commémorant l'année

1. Dont les collections ont été transférées et… enfouies au Mucem de Marseille qui a ouvert ses portes en 2013.

de la fabrication[1]. On trouvait encore, en 2018, à la vente sur eBay, d'anciennes petites marmites de Conches de mariage (en réduction) dédicatoires (Marie-Louise Duhamel) datées de 1905 et 1909.



Cette dernière marmite est encore plus ancienne. Malgré l'erreur du fondeur qui a installé à l'envers les chiffres de la date dans la matrice du moule, on peut lire l'année 1776 en lisant, cette fois, de droite à gauche[2].

Au Creusot, une exposition consacrée à la perruque eut lieu en 1995, présentant deux cents objets prêtés par des particuliers anciens perruqueurs. La plus belle pièce (en tout cas la plus poétique et la plus élégante de toutes les perruques que j'aie pu rencontrer) est, à mon avis, un couple de cocottes en tôle (type cocottes en papier) pliées au marteau-pilon à la fin du 19e siècle par des ouvriers forgerons qu'on avait mis au défi de réaliser une pièce entière, finie, avec leur machine. La pièce était toujours présente sous vitrine à l'écomusée du Creusot dans les années 1990.



Les ouvriers de toutes corporations de l'époque avaient l'habitude de travailler une pièce complète, du début à la fin. Ils se moquaient des forgerons chez Schneider et de leur gros marteau-pilon de cent tonnes à partir de 1877 qui ne permettrait pas, selon eux, à ces nouveaux ouvriers de réaliser une pièce complètement. Ils mirent au défi les pilonniers et forgerons qui relevèrent ce défi, selon moi, de belle manière

1. Échange avec Noëlle Gérôme (avril 2006); et Gérôme (1987a).
2. Entretien en février 2018 avec Éric Louet, conservateur du Musée du verre de Conches qui m'a envoyé cette photo, et que je remercie.



en fabriquant des cocottes en tôle (en forme de cocottes en papier), pliées au marteau pilon.

Chez les verriers, il n'y a pas de compagnonnage. Mais entre 1890 et 1900 notamment à l'usine de Baccarat (54), les premières pratiques de bousillage sont attestées (Palaude, 2012)[1].

Le travail de la verrerie pour des ouvriers qualifiés est soumis à la division du travail. Par exemple, un ouvrier ne réalise pas un verre à pied en entier : un premier réalise le pied, un autre la « tige », un troisième le haut du verre, un spécialiste fera la gravure.

Chez Baccarat, pour réaliser une seule pièce, il faut neuf ouvriers dont les fonctions sont les suivantes :

> Le careur cueille deux fois – les deux souffleurs, alternativement marbrent, maillochent, percent, tirent le col, soufflent, moulent sans réchauffer et mettent au pontil – le deuxième grand gamin et le gamin de place prennent au pontil et chauffent pour rogner – le premier grand gamin chauffe pour ouvrir et faire le chapeau – l'ouvreur rogne, fait le chapeau, laisse refroidir et détache – le petit gamin souffle et tient le moule – l'autre petit gamin « soigne » les cannes et porte à l'arche (Cibot-Genin, 1992: 230).

Cette parcellisation extrême du travail crée des insatisfactions chez les verriers :

> Nous aussi, on voudrait bien faire de la création… pour nous-mêmes, je veux dire avoir une idée, puis la concrétiser… On bricole comme ça pendant le

1. Son travail très complet sur les verriers s'appuie sur sa thèse de doctorat (2009), sur un mémoire d'Élisabeth Cibot-Genin concernant la cristallerie de Baccarat (1989) et sur le travail pionnier de Noëlle Gérôme sur les verriers de Saint-Just-sur-Loire (Gérôme, 1987b).



casse-croûte (Cibot-Genin, 1992: 227). A l'occasion d'une commission d'enquête sur la situation des ouvriers et d'industrie d'art, en 1883, un maître verrier de Sars-Poteries, M. Georges Dupontel, regrettant que son personnel ne soit capable que de reproduire des formes, indique toutefois, au sujet de son personnel des verreries que «quelques-uns néanmoins ont un goût inné et par tâtonnements, arrivent à de jolis résultats». D'évidence quelques verriers sarséens s'adonnent donc au bousillage, première confirmation française d'une existence reconnue[1].



Pour compenser cette division du travail et répondre aux demandes, les maîtres verriers laissent ouverts les fours en fin de travail pour que les verriers puissent réaliser leurs «*bousillés*[2]». Au-delà de la tolérance de fin de travail, les verriers, en équipe de nuit (où les chefs sont moins nombreux) et à d'autres moments où la surveillance est moindre, peuvent réaliser des vases, des lampes à pétrole, des «glettes» pour jouer au palet, des presse-papiers en verre de tous ordres. Le musée de Sars-Poteries (Nord) différencie les objets manufacturés pour l'entreprise de ceux réalisés par bousillage. La moitié environ des nombreux objets exposés sont le fait du bousillage (dont beaucoup de presse-papiers et de lampes à pétrole). D'autres musées font état de ce travail transgressif; celui de Vierzon (Cher) expose également de nombreuses lampes à pétrole



1. Déposition de G. Dupontel, 1883, cité par Palaude (2012: 113).
2. Une demi-heure en fin de travail à Baccarat à la fin du 19e siècle selon Cibot-Genin (1992) et Témoignage de verriers lors de l'exposition de novembre 2013 au musée du verre de Sars Poteries.



acquises en 2008-2009[1]. On peut en observer aussi au musée du verre de Charleroi (Belgique).

On vient de parler des «gamins», il s'agit en fait des apprentis verriers en formation, indispensables (et maltraités !) à la production du verre au 19e siècle. Malgré leur condition inférieure, ils perruquent et «bricolent» comme leurs aînés. À Vierzon (Cher), en 1870, les gamins, lorsqu'ils ne sont pas assignés à chercher le repas, le vin ou bien à mettre des pommes de terre dans le four à recuire : «À l'occasion des pauses, les gamins, "bricolent" et tentent de reproduire les gestes des anciens» (Pigenet, 1990 : 202).

Au 19e siècle comme au 20e, tous les patrons ne pratiquent pas une égale tolérance[2] et un texte connu se plaint de l'autonomie ouvrière. Denis Poulot, petit patron de la métallurgie et ancien contremaître dans un atelier mécanique parisien, rapporte les propos d'un de ses ouvriers qu'il qualifie ironiquement de «sublime». Avant 1848, l'acier des outils est de mauvaise qualité, ceux-ci doivent être réparés souvent et les ouvriers qualifiés imposent une autonomie et des pauses inacceptables pour lui. Si l'on en croit ce pamphlet violemment anti-ouvrier, à l'atelier de boulonnerie 85 % des forgerons et fondeurs seraient dans des processus transgressifs (autonomie, mais aussi absentéisme, *Saint Lundi* et alcoolisme). Son texte reproduit la parole de certains de ses ouvriers : «Le patron croit qu'il ne paie pas pour les outils



1. Les lampes ne sont pas datées mais l'industrie du verre à Vierzon existe depuis 1860.
2. Voir «La position du patronat», chapitre 3, «Patrons-syndicats devant la perruque».

que nous avons, mais les trois-quarts sont faits en perruque dans la boîte, ils lui reviennent plus cher que s'il les fournissait » et il rajoute faire une perruque, « c'est faire un outil pour soi » (Poulot [1870] 1980 : 343).

Le règlement de police intérieure à Montbéliard des Manufactures de Peugeot frères & Cie du 30 juin 1820 indique, en plus des nécessités de « ponctualité, discipline, respect de la hiérarchie, responsabilité de l'outillage », celle de lutte contre le « détournement de matières ou de rebuts de toute espèce », « travail en sous-main – la perruque » et dresse la liste des sanctions encourues pour manquements ou fautes, de l'amende à la débauche (cité dans Loubet, 2009 : 60).

AU 20e SIÈCLE

La production perruquière, jusqu'au milieu des années 1970, est pour beaucoup une production d'outillage ou une production utilitaire. Après les démêlés des compagnons du Tour de France, A. Boyer et A. Perdiguier, au tout début du 19e siècle, cent ans plus tard, en juin 1922, les relations entre patrons et ouvriers n'ont pas changé concernant la fabrication d'outils personnels en perruque. On dispose du témoignage d'Auguste Gillot, forgeron-ferreur en carrosserie dans la ville de Longjumeau (Essonne) près de Paris[1] :

> Je me rendis à l'atelier auprès de mes camarades pour les remercier et leur dire au revoir. Il me restait à prendre ma boîte à outils, lorsque le patron apparut en criant : « Mais qu'emportes-tu dans cette caisse ? » « Simplement mes outils, répondis-je. Ils sont marqués à mon nom, je les ai fabriqués moi-même ». Voulait-il me faire peur, m'intimider ? Il reprit d'un ton agressif : « Montre-moi un peu tout ça ». Il sortit mes outils un par un en répétant : « Ça c'est fait avec mon acier, ça

1. Auguste Gillot devint ensuite militant communiste, résistant, membre du Conseil national de la Résistance, membre de l'Assemblée nationale consultative à la Libération, puis membre du comité central du PCF et maire de Saint-Denis (Seine-Saint-Denis). Voir notice dans le *Maitron*.

aussi». De voir cet homme si brutal, j'étouffais en silence, craignant qu'il ne m'empêchât de les emporter et j'en avais absolument besoin pour être embauché à Paris (Gillot, 1991 : 45).

On sait que dans une période plus récente la pratique de la perruque est très répandue. Michel Anteby cite l'enquête de l'Insee de 1987 sur la fréquence de la perruque : 28 % des ouvriers affirmaient «fabriquer [fréquemment ou occasionnellement] quelque chose ou réaliser un travail qui n'est pas destiné à l'entreprise [sur les lieux de celle-ci]» (Anteby, 2003 : 461).

La production perruquière de la période de pénurie pendant l'occupation nazie est différente de ces années ; elle a un caractère utilitaire marqué : on fabrique surtout des gamelles, des batteries de casseroles, comme au Creusot (Saône-et-Loire) ou à Saint-Étienne (Loire) ; c'est à cette époque qu'à Renault, à Billancourt, un ouvrier entre le matin à vélo et ressort le soir avec le même vélo auquel il a attelé une remorque fabriquée à l'usine[1]. À l'atelier de réparation des bus à Paris, rue Championnet, on fabrique des valises, en bois pour les menuisiers, en aluminium pour les chaudronniers ; les valises transportent le matin le casse-croûte prévu pour la pause, et le soir repartent pleines de bois (utilisé comme bois de chauffage), coupé à la dimension exacte de la valise. La conscience du détournement est alors évacuée par la situation politique ; un témoignage précise que «là, c'était normal car on volait les Allemands». Pendant la guerre de 1939-1945, au Creusot, la pénurie a suscité la fabrication d'objets spécifiques : rouets, grilloirs à orge, machines à couper le tabac... Tous ces objets fabriqués à l'usine permettaient aussi d'obtenir les produits alimentaires qui faisaient défaut aux citadins. Les agriculteurs échangeaient les pommes de terre et le lard contre des couteaux à couper le jambon, des serpettes... À

1. Entretien avec Jacques Gautrat, de son nom de plume Daniel Mothé ; fraiseur à Renault-Billancourt, puis sociologue, grand perruqueur pendant son temps à l'usine. Voir notice dans le *Maitron*.

cette époque, en province, la perruque constitue une véritable monnaie d'échange avec les agriculteurs.

Dans la période qui suit, dans l'après-guerre, la perruque représente aussi un apport matériel au domicile. Beaucoup la considèrent comme un complément de salaire.

> Si le système Schneider favorise l'accession à la propriété, la construction de la maison pèse lourd sur les budgets ouvriers. Une partie de l'aménagement ou de la construction est faite en perruque[1].



Un ouvrier fabrique les empreintes pour couler le béton nécessaire à la production de parpaings pour sa maison qu'il construit en collaboration avec le système Castor[2].

Dans les années 1970, où le niveau de vie s'est relevé, la perruque est plus éloignée de la nécessité immédiate. La « valeur travail » est critiquée et remise en cause après Mai 68 par une partie de la jeunesse ouvrière. La perruque devient plus souvent une réaction à l'uniformité des productions mises sur le marché : « C'était avant tout le plaisir de le faire soi-même, et bien fait, plutôt que de l'acheter[3]. »



C'est là qu'on rencontre davantage de perruques « créatives » : une arbalète médiévale, des jeux d'échecs, etc. La perruque qui consiste à se fabriquer soi-même son propre outillage régresse également, les tâches sont plus spécialisées,

1. Texte de l'exposition au Creusot, *Milieux,* n° 1, 1980, Écomusée du Creusot.
2. Entretien avec Georges Ginfray, ouvrier à l'atelier RATP de Championnet, 1995.
3. Entretien avec un ouvrier d'Air France. Cité dans le travail de Pierre Contesenne (1994).

l'outillage est plus adapté, l'introduction de nouvelles technologies fait reculer le «bricolage». Succédant à l'ensemble des outils fabriqués par les compagnons, les ouvriers des années qui vont de la première guerre mondiale jusqu'aux années 1980 fabriquent surtout des outils personnels, spécialisés qu'on ne trouve pas dans les magasins d'usine, ni dans le commerce : certains outils n'étaient pas disponibles ou bien parce que les ouvriers en inventaient d'autres qui leurs facilitaient la tâche, leur permettant d'effectuer un travail plus vite, ou d'accéder à des endroits difficiles (pour les mécaniciens par exemple : tiges de laiton avec le bout pané et poli pour ne pas abîmer les joints, bouts d'acier recourbés et pointus pour enlever les goupilles dans les endroits difficiles, un tas de «bidules» divers, de petites boîtes à cigares ou à cirage remplies de petits outils), des «*bricolos*».

En 1978, Robert Linhart publiait un témoignage sur son «établissement» chez Citroën où il présentait l'établi bricolé, perruqué par un tôlier, retoucheur de portières pour faciliter son travail (Linhart, 1978 : 156).

Marcel Durand, ouvrier révolté aux usines Peugeot à Sochaux verse un témoignage drôle sur les pratiques de résistance et de perruque dans la grande usine de Sochaux (Durand, 1990).

En 2019, malgré la rationalisation et l'intensification du travail, nous connaissons de nombreux perruqueurs dans les ateliers, attachés à cette pratique séculaire.

DES EXEMPLES DE PERRUQUE

Les ateliers d'outillage ou d'entretien sont des ateliers producteurs de perruque, des productions effectuées semi-clandestinement dans les ateliers d'outillage de Renault-Billancourt et de Saint-Ouen dans les années 1970 à 1990 ont pu être recensées. Il peut être utile de faire un développement

et une comparaison[1] avec d'autres usines sur cette pratique fréquente chez Renault et dans les milieux ouvriers qualifiés de manière plus générale.

À Renault Billancourt : des vases en bois tournés, des moules pour couler les plombs de pêche, des manches de couteau, des échiquiers, des baguettes de tambour, des pistolets d'alarme, des pistolets réels et la machine à fabriquer les munitions pour ces armes, la reproduction de la tête de Louis XVI et Marie-Antoinette en polystyrène, ou le moulage en résine d'un buste de Lénine à partir d'un modèle soviétique comme cadeau de départ. Toujours à l'occasion de départ en retraite, la réduction à l'échelle d'une fraiseuse dont tous les organes mobiles se déplaçaient et une faucille et un marteau montés sur un socle en bois et métal, un serpentin d'alambic pour distiller, une piste de 421 en marqueterie, une cuisine intégrée en pièces détachées. Daniel Mothé, devenu sociologue, ex-mécanicien chez Renault raconte :

> Le nombre de services à cuillères/couteaux/fourchettes qu'il a vu perruquer dans les ateliers. Ainsi que des moteurs « Derny » (sorte de petits moteurs auxiliaires montés sur des bicyclettes) : les ouvriers entraient dans l'entreprise à vélo et en ressortaient le soir avec un moteur fixé dessus. Plus tard avec les premières voitures, là aussi la perruque sera florissante[2].

On fabriquait aussi des cartables à la sellerie, et même un réservoir « anatomique » qui épousait la forme du dos et permettait de le cacher sous la veste au nez des gardiens pour sortir de l'huile de boîte de vitesses.

1. Toute cette partie sur la perruque s'appuie sur les témoignages des ouvriers de la RNUR, sur l'expérience de l'auteur et sur le travail de Pierre Contesenne ancien ouvrier mécanicien à Air France, auteur d'un mémoire sur la perruque, non publié, cité en bibliographie, et qu'il a bien voulu me communiquer et m'autoriser à utiliser.
2. Voir note 16. Il est aussi le créateur d'une machine à planter les poireaux pour son voisin à la campagne.



L'imaginaire Renault s'est porté à plusieurs reprises sur la fabrication de réservoirs, quitte à prendre des risques disproportionnés avec le résultat :

> Quand je bossais au Centre technique de Rueil, dans les années 1985-1986, c'était la mode des attachés-cases rigides. Un magasinier avait bricolé un double fond et il sortait tous les jours, quelques litres d'essence, pour lui et aussi pour la revendre. Un jour, il a été mis sous surveillance, il s'est fait gauler et les





> gendarmes sont venus le chercher à l'usine. C'était vraiment con pour si peu. À Rueil, la perruque la plus courante était de rentrer sa voiture pour changer les freins et, du coup, ressortir avec une voiture refaite. Quant à moi, j'ai juste fait une monture pour lunette d'astronomie (la rotule avec bague de fixation pour monter sur le trépied), mais c'est pas spécialement beau, juste utile[1].

À Renault-Saint-Ouen (département 37, atelier d'outillage de la RNUR dans les années 1970) : des accessoires (pieds, poignées) pour appareil photo, des chenets et des servantes de cheminée, des armes (revolver, pistolet Uzi réalisé à l'usine), des poings américains, des étoiles à lancer, des lames de scie circulaire, des reproductions en tôle de heaumes du Moyen Âge, une arbalète, des outils de jardin, des couteaux, des coins en acier pour fendre le bois, des lance-pierres, un jeu d'échecs en métal, des petits personnages réalisés avec des

1. Jesus Agudo, témoignage 2018.



boulons soudés entre eux représentant des grévistes levant le poing (le modèle était issu de Billancourt), des serre-livres en acier, des boîtes à pain, une chambre à coucher complète en bois, des bougeoirs en tôle avec des motifs révolutionnaires, des appareils mécaniques pour ouvrir les huîtres, des faucilles/marteaux de toutes dimensions à monter en broches ou décoratives, un puzzle en trois dimensions réalisé en fraisage représentant un éléphant, des clés plates, des hachoirs à viande en forme de renard et des centaines de broches en inox pour barbecues destinées à alimenter le «stand de brochettes Renault» de la fête de Lutte ouvrière.

À Air France (dans les années 1970 à Orly-Nord à la Direction du matériel d'Air France) : la plus grande partie d'une moto (à l'exception du moteur et de certains accessoires), une réduction de locomotive à l'échelle, un tourne-broche de type Renaissance dont la pignonnerie d'engrenage est réalisée à la main, à la lime, un «poing révolutionnaire» sculpté en bois, un jeu d'échecs en bois, un sabre japonais, un jouet en bois et métal (un clown équilibriste), des valises en tôle d'avion, des lampadaires, des tréteaux en bois, des centaines de broches en inox pour barbecues, un télescope et son miroir poli à la main, un voilier (type dériveur), une voiture monoplace de type F3. Sans oublier un grand nombre de décodeurs Canal + pirates construits au service électrique au milieu des années 1980.



À Championnet, à l'atelier central de réparation des autobus RATP à Paris 18e : des valises en bois, des valises en aluminium, des gamelles, des séries de casseroles, des portails en fer forgé, des remorques automobiles de type «Erka», des pièces mécaniques pour moteurs réalisées au tour, un vilebrequin rechargé pour une Simca 1307, le coffrage en tôle d'aluminium du bar du stand PCF de la fête de l'Humanité (encore en fonction dans les années 1990), réparation de réchauds à gaz en fonte, des autoradios, des allumages électroniques pour autos, un oscilloscope, la réparation de postes de TSF, téléviseurs, de jeux électroniques, fabrication de décodeurs pirates de télévision, des lanternes en tôle, des dessous-de-plat, du sablage de pièces, des panneaux en peintures avec lettrage, une crosse de fusil en noyer, des tuyaux, des «greniers» de moulin électrique, des moules pour fabriquer des parpaings.



À Oullins, chez les cheminots (à l'atelier central de production et de réparation de locomotives entre la fin du siècle dernier et avant 1947) (Chevandier, 1993) : des sacs tyroliens confectionnés au garnissage, des valises en aluminium, des modèles réduits, des «perruques de conduite» exécutées à l'occasion des départs en retraite, des cannes à pêche en aluminium avec moulinet, des bêches, des fourches, une ménagère pour le mariage d'un copain (lames fabriquées à la serrurerie et manches en bois tournés à l'ébénisterie), un jeu d'échecs avec échiquier en placage et pièces en buis tourné. Chez les cheminots toujours, mais au musée de Vierzon, un morceau de rail transformé en enclume.

Chez Schneider, au Creusot : des outils (rabots, pieds à coulisses, clé, équerres), des objets décoratifs (enclumes et cubilots en réduction), des objets domestiques (moules à cake,







Enclume-rail
Objet réalisé "en perruque", en dehors du temps de travail sur le lieu de travail

porte-montre en acier, tasses, porte-photos, bonbonnières, vases et gobelets, dessous de plats, gaufriers, couperets, grilloirs à orge…) des sabots (en fonte d'aluminium, en cuivre, en acier gravé) des cendriers (en cuivre, en fonte, en aluminium, en bronze…). Un peu plus de cent quatre-vingts objets de perruque furent présentés à l'exposition de 1994[1].

À France Télécom (aujourd'hui Orange) au service logistique à Bourges (18), dans les années 1980, «des nichoirs à piafs pour poser dans les arbres du parking», les poteaux téléphoniques ainsi que les vitres des cabines ont aussi servi à monter des garages et des vérandas[2].

Dans l'industrie chimique, à Rhône-Poulenc-Vitry (aujourd'hui Sanofi), on fabriquait de la bière et même du pastis recomposé dans les années 1970. Christian S., embauché récent se fait raconter la fabrication :

> Sur un atelier de trente personnes, il y avait bien sept ou huit qui s'y livraient Les gens étaient en réseau. Il fallait se procurer une petite bouteille d'essence d'anis. Je crois que les gars ramenaient cela d'Espagne. Après, c'était une question de recette : certains mettaient de la vanille. Le plus difficile, ce autour de quoi tout tournait, c'était de récupérer de l'alcool non dénaturé. L'alcool des citernes (on en engageait de grandes quantités dans les fabrications) était dénaturé, c'est-à-dire mélangé avec un solvant qui avait le même point d'ébullition que l'éthanol. On dit «alcool» mais des alcools, il y en a des tas de sorte. Le méthanol (qui

1. Catalogue de l'exposition. Exposition citée.
2. Témoignage de Jean-Claude Lechelon, électromécanicien à France Télécom, 2009.

est aussi un dénaturant) est un poison qui attaque les yeux et le cerveau. L'alcool frelaté pouvait en contenir (voir l'une des deux scènes où *Les Tontons flingueurs* discutent entre eux). Donc c'est l'éthanol non dénaturé qui était recherché. Là, c'était compliqué. Des gars pouvaient avoir une combine avec les labos qui avaient besoin d'éthanol pur pour leurs expériences: Une partie servait, une partie était détournée. Une autre source dont j'ai eu écho, c'était quand le camion d'éthanol venait, livrer pour les citernes. De l'éthanol pur était alors prélevé. Soit par les ouvriers de Rhône Poulenc, soit par les camionneurs eux-mêmes. «Ce pastis-là, en tout cas moi, je n'en voudrais pas» avait rajouté le gars qui m'a raconté l'épisode dans la journée[1].



Dans la fabrique de hautbois Marigaux à Paris, les ouvriers très qualifiés (autant musiciens qu'ouvriers d'art) qui réglaient la mise au point des instruments ne rechignaient pas sur la perruque, créant leurs propres outils; tournevis souvent en ébène (le bois traditionnel des hautbois) transformant les embouchures d'instruments en ajoutant un pied ils en faisaient des porte-crayons; avec les touches métal des hautbois ils réalisaient des boucles d'oreilles et des colliers pour leurs compagnes, ou des petites machines à distribuer des gouttes d'huile pour graisser leurs instruments[2].

À l'Alstom à Saint-Ouen (Seine-Saint-Denis) on fabriquait des barbecues pour rôtir des cochons, des bancs de jardin, des dévidoirs de tuyau d'arrosage, des jardinières en fer plié, des diables à transporter, etc.

À l'arsenal de Brest: des bouilloires, seaux à charbon, casseroles, des ménagères qu'on retrouve à Billancourt, à Saint-Étienne, au Creusot, un peu partout.

1. Entretien avec Christian, ouvrier établi dans cette usine, novembre 2017.
2. Entretien avec Jean-Marc, facteur de hautbois, juillet 2008.



La liste s'allonge, il n'est pas possible de citer ici toutes les perruques des «*œuvriers*», selon la belle formule de Véronique Moulinié (Moulinié, 1999), contactés. J'ai pu rencontrer des dizaines de perruqueurs depuis les facteurs d'instruments de musique jusqu'aux égoutiers, pour prendre les limites de la représentation sociale des métiers. La plupart étaient fiers de leurs perruques. Pour certains, leur intérieur ressemblait à un véritable musée de ce qu'ils avaient produit «en douce» (le plus souvent) dans leur carrière professionnelle (tables, étagères, lampadaires, encadrement de miroirs, d'armoires à pharmacie, pieds de lampes, tables de téléphone, statuettes décoratives, travailleuses à couture, tables de jeu d'échecs, etc.).



EXCEPTIONNALITÉS

Il est clair que la majorité des perruques, bricoles, pinailles, etc. sont des objets de la vie courante qu'on répare ou fabrique. Il existe toutefois des perruques hors norme. Tout d'abord par la taille. Une usine de nettoyage industriel de la Sarthe (72) de deux cents salariés qui nettoie les pièces et carrosserie pour l'automobile possède un département de chaudronnerie très complet :

> En dehors du boulot, on travaillait pour les agriculteurs du coin, on les fournissait en cuves de 4 000

litres et même de 8 000 litres qu'ils emportaient avec leurs remorques et leurs tracteurs. Mais là ce n'était pas de la perruque, ils payaient la tôle au patron et on travaillait le soir, après le boulot, avec son autorisation. Pour ce qui est de la perruque réellement on faisait des objets moins imposants, mais je ne sais combien de barbecues tourne-broche sont sortis en perruque ! Il y avait toutes les tailles (50 cm, 1 m, 1,5 m) : pour des moutons, mais aussi pour des cochons plus gros et on en a fait aussi pour cuire à la broche des bœufs entiers[1].

L'exception quand ce n'est pas la taille peut être la série. Des remorques de type «Erka» fabriquées aux ateliers de la RATP rue Championnet à Paris. Cet atelier est l'atelier central de réparation d'autobus qui existe depuis 1882. Il était destiné par la direction de la RATP à disparaître et sa charge de travail laissée volontairement à l'abandon. Entre 1974 et 1980, la désorganisation de l'atelier et le manque de charge de travail ramènent le travail réel dans cette période paradoxalement difficile, à deux heures et demie de travail quotidien en moyenne. Cette situation exceptionnelle permit à des ouvriers qualifiés de passer des concours, en particulier celui de Meilleur ouvrier de France (MOF). Dans un atelier de 800 ouvriers, on trouve soixante-treize MOF en 1980. Cela laisse une grande part d'autonomie et les ouvriers, toutes qualifications confondues, peuvent à la fois se battre syndicalement pour maintenir l'atelier (qui existe toujours après un conflit dur en 1981) et perruquer largement. Les plus emblématiques de ces productions hors autobus, sont donc ces remorques qu'on attelait derrière les automobiles et qui furent produites à Championnet à cent



1. Entretien avec Ahmed G, en 2007 (le nom et le prénom ont été changés)

exemplaires (copies totalement conformes à la marque existante, avec le sigle «Erka» qui trônait à l'arrière !).

Le second exemple, dans la même structure mais cette fois à l'atelier bois, fut la commande par le chef d'atelier à ses compagnons d'un bateau (type dériveur) d'une dizaine de mètres fabriqué entièrement à l'atelier de menuiserie[1].

Les perruques en bois exceptionnelles sont parfois visibles en 2019. L'ouvrier du spectacle Jan Middelbos fit le voyage à Londres pour prendre des photographies de la salle de réunion du syndicat des cheminots anglais RMT (*National Union of Rail, Maritime and Transport Workers*), très puissant encore de nos jours. Il put converser avec Alex Gordon, l'actuel président de RMT qui le reçut dans le salon de réception du syndicat. Les ouvriers menuisiers et ébénistes qui, à l'époque, travaillaient au mobilier des trains de luxe, ont fabriqué dans les usines ferroviaires de la ville de Derby, entre 1870 et 1910 un salon de réception pour le syndicat, en bois et en cuir travaillés comportant une très grande table ovale pouvant accueillir une quinzaine de participants, avec les fauteuils et chaises correspondantes. Ce mobilier entretenu et dans un état de conservation remarquable sert toujours au syndicat de local de réception en 2019[2].

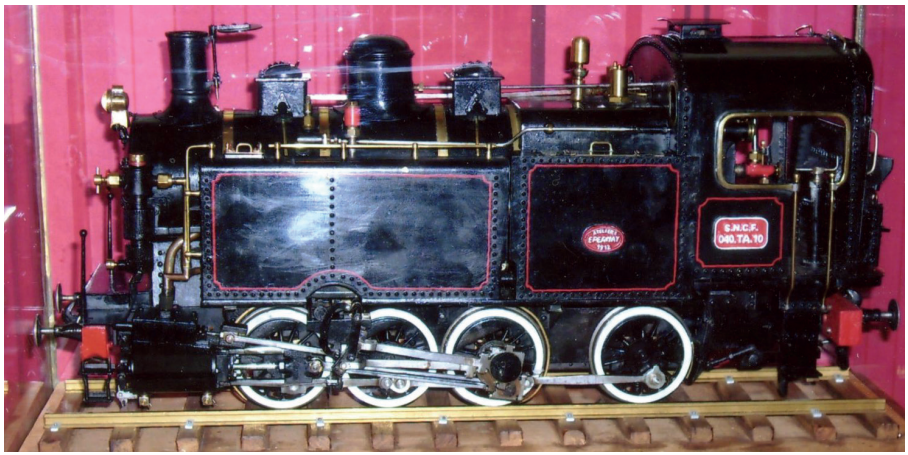
Les conditions de production permettent, ou non, aux perruqueurs de s'exprimer :

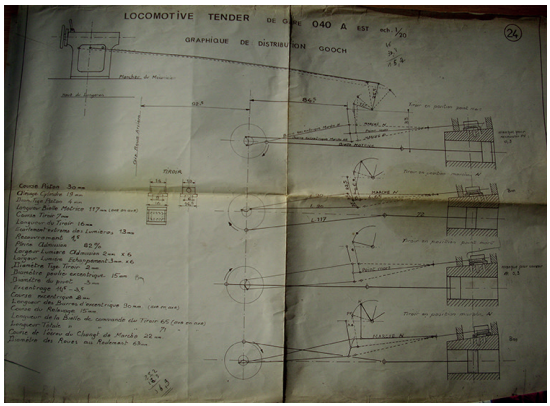
> J'ai commencé à l'école professionnelle comme ajusteur, puis j'ai passé et réussi mon brevet professionnel. Je travaillais au journal *La Voix du Nord* à l'entretien, aujourd'hui on dirait technicien de maintenance. On disposait de matériel moderne, tours, fraiseuses, etc. Quand il y avait un problème sur les rotatives, ça ne rigolait pas, on avait vingt minutes pour trouver la panne et réparer ! En dehors de ça, on était libre de notre temps. J'avais des copains à la SNCF qui m'ont fourni les plans d'une locomotive à vapeur avec son tendeur. Je l'ai entièrement réalisée à l'échelle 1/20e.

1. Sur l'atelier Championnet, voir Kosmann (1995-1996).
2. Jan Middelbos, http://jan-m.org/documents/.









Maintenant elle fonctionne comme une vraie ! Si je cumule le temps passé, c'est entre 800 et 1 000 heures de travail. Je suis très fier de ma locomotive et il est question qu'elle soit exposée prochainement dans un musée[1].

Un avion… c'est pour l'instant la perruque la plus imposante que nous ayons rencontrée ! Ce petit avion a été réalisé avec ténacité et patience pendant dix ans (!) à partir de 1990 aux ateliers d'entretien du matériel d'Air France. L'avion,

1. Claude L., Hazebrouck 2018.

conception originale, fabriqué en partie en perruque dans l'entreprise et au dehors, est immatriculé sans ambiguïté : P-RUK. Il a pris son vol dans l'année 2000 et depuis son concepteur s'attaque désormais à un autre avion !

Je m'appelle Fred[1], j'ai cinquante-cinq ans et je suis tourneur-fraiseur-ajusteur de formation professionnelle. Pendant les cours de préparation de mon CAP à l'école je perruquais déjà pour ma bécane. En 1989, j'entre à la maintenance industrielle d'Air France à Orly comme ajusteur sur les ailettes de réacteur.

Dans la famille, nous sommes passionnés d'aviation puisque mon père, mon frère et moi avons passé notre brevet de pilote, pour ce qui me concerne c'est surtout la voltige aérienne qui m'intéresse. Mon père, qui a quatre-vingts piges, fait toujours de la restauration d'avions à l'aérodrome de la Ferté-Alais et mon frangin est «*choumac*» (chaudronnier), d'abord chez UTA puis chez Air France. J'ai construit un avion monomoteur essentiellement en perruque et chez moi, sur mon temps disponible. J'ai passé dix années pour le finaliser, sur la base d'un plan, en fait qui tenait sur cinq feuilles, que j'ai acheté à un Américain qui avait eu trois avions datant d'avant-guerre et qui a produit un «mix» des trois pour en construire un nouveau.



1. Fred, ouvrier mécanicien, témoignage 2018 (le nom a été changé).



J'ai commencé les travaux, en partie dans mon studio, en 1990 puis j'ai loué un garage pour mettre le fuselage et les ailes seront construites dans ma salle à manger, je l'ai fait voler en 2000. La finition se fera à la Ferté-Alais, mais tous les éléments seront fabriqués chez moi ou à l'atelier en perruque, le moteur sera aussi fait en partie en perruque par des copains bossant dans la construction aéronautique... sur la base d'échanges de perruque : une prestation en vaut une autre ! Les perruqueurs sont des passionnés en général. Pour construire cet avion, j'ai acquis des compétences que je n'avais pas, en soudure et en chaudronnerie, ce qui m'a permis, hormis le moteur, de tout faire moi-même. Cet avion je l'ai fait immatriculer... F-PRUQ ! Avec mon père, nous commençons un autre avion, une réplique de 14-18, mais uniquement sur l'aérodrome de la Ferté-Alais et j'en ai un autre en cours : une réplique d'un Jaguar Prowler, chasseur des années 40 avec un moteur de Chevrolet Corvette.



CHAPITRE 2

À L'USINE

Après l'exceptionnalité, revenons à la norme. C'est tout d'abord la réparation d'objets qui est l'élément le plus fréquent chez les perruqueurs. Les ateliers d'entretien reçoivent la visite d'une grande partie des véhicules appartenant aux ouvriers. Les vidanges, retouches peinture et tôlerie carrosserie n'ont aucune raison de passer par les garages commerciaux. De même, la mécanique ; pour toute réparation on trouve facilement à l'atelier, des spécialistes et des machines pour régler toute difficulté. Pour les plus fréquentes : l'alésage de culasses pour gagner de la vitesse sur les deux-roues motorisés ou le rectifiage de blocs-moteurs sont des classiques de la réparation perruquière.





Plus simplement, l'exposition du Creusot montrait des casseroles modifiées dont on avait remis un manche par exemple, des pics à feux détordus, tout un petit appareillage facile à réparer soi-même.

Au-delà des objets exposés, la « littérature prolétarienne » signale aussi la perruque dans le cadre de la réparation. André Philippe[1], ouvrier métallurgiste, forgeron-forgeur sur machine à Saint-Ouen, devenu écrivain décrit dans son roman, *L'Acier,* la perruque d'un ouvrier-soudeur :

> Il aimait le métal, il aimait façonner lui-même ses

1. De son patronyme d'origine : Claude Liogier, biographie complète dans le *Maitron*



> outils : étau ou enclumette, poinçon, bêche plate ou triandine et jusqu'au pied forgé servant à ressemeler les souliers de travail. Il lui arrivait souvent aussi de bricoler pour les voisins : une queue de casserole à river, une soudure à faire. Les services ne se comptaient plus et s'il ne demandait aucun salaire pour ces menus travaux, il récoltait par contre, beaucoup de sympathie (Philippe, 1937 : 62).

Et comme l'immense majorité des perruqueurs il se plaint, dans le texte du roman, de la « disparition progressive de la perruque » qui ne permet pas, selon lui, de liberté totale ni de matériel suffisant pour les travaux personnels :

> Autrefois à l'usine, il était permis de travailler pour soi, de faire de la « perruque ». On n'avait pas à se gêner pour sortir ses outils. Mais aujourd'hui, même pour un malheureux pique-feu, il faut avoir un bon signé du contremaître, sinon c'est l'amende.

Il est souriant que cette antienne nostalgique « c'était mieux avant », mille fois entendue depuis, soit exprimée, déjà, en 1937. La réparation est toujours à l'ordre du jour en 2019, non plus chez les forgerons bien sûr, mais chez les soudeurs, électroniciens, mécaniciens de garage, serruriers, etc.

PERRUQUE ET RAPPORTS SOCIAUX

Les perruqueurs se subdivisent en deux groupes principaux : Un premier groupe tient à réaliser entièrement l'objet, lui-même et le plus souvent à la main, il le construit parfois démontable pour le sortir plus facilement au nez des gardiens.

Un second groupe envisage la perruque comme une collaboration, sous traitant aux divers métiers de l'atelier (débit, soudage, fraisage, tour, etc.) ce qui relève de leur spécialité. C'est une forme plus collective qui implique des réciprocités et des complicités (les camionneurs pour la sortie des pièces de fort volume) pour dégager le matériel fini. Cette

collaboration souvent multiplie les perruques : pour fabriquer un gaufrier électrique, il faut faire intervenir les mouleurs, les ajusteurs et les électriciens, « le mouleur qui voulait un gaufrier entier à son service, en état de marche, il fallait qu'il en fasse trois[1] ».

Les remerciements pour une perruque effectuée sont très variables, quelquefois (rarement) monnayés pour « boire un coup », le plus souvent « payés » par un apéritif, ou un « litre » (vin ou Ricard selon l'importance de la perruque). Mais ils impliquent toujours la possibilité de rendre le même service en retour : échange tacite, un travail gratuit pour un autre entraîne forcément une obligation morale de la part du demandeur de « rendre la pareille ».



Les grands perruqueurs ont rapidement une réputation dans l'atelier et forment une certaine « coterie », des réseaux qui échangent des réflexions, des projets, des savoir-faire. Il faut rajouter que les perruqueurs, et ceux qui les retranscrivent font état le plus souvent d'utilisation, de récupération de matériaux jetés, mis « à la benne » pour leurs créations. Ma propre expérience m'a montré que c'est loin d'être toujours le cas. Certes quand il y a des chutes de matière, il est plus facile de s'en saisir, mais quand on ne trouve pas ce que l'on cherche, le magasin de l'usine n'est pas loin et la surveillance des matériaux bruts n'est pas sévère…

LA MAÎTRISE

Les rapports avec la maîtrise sont ambigus. La hiérarchie tolère la perruque le plus souvent, elle estime d'une part qu'elle exerce l'esprit d'initiative, d'autre part elle fait entrer le perruqueur dans un système contractuel implicite qui, en contrepartie du laxisme signalé de l'agent de maîtrise, impose

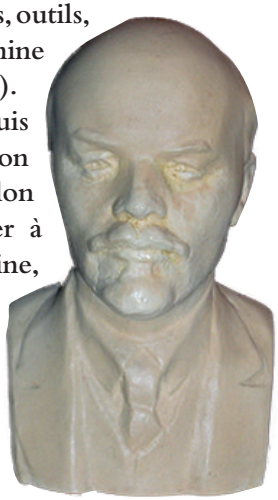
1. Entretien avec un ouvrier du service électrique, 67 ans. Le Creusot Écomusée, exposition sur « La bricole », 1994.



au compagnon d'effectuer le plus correctement son travail. La maîtrise elle-même sous-traite le plus souvent sa propre perruque à un certain nombre d'ouvriers.

Elle ne donnera pas forcément sa propre perruque aux spécialistes, mais plutôt aux ouvriers plus proches d'elle, en qui elle a toute confiance. Le double langage n'est pas absent.

Avant sa destruction, un préfabriqué «Le pavillon de l'île Seguin» représentant l'histoire de Renault avait pu être installé pendant le temps du réaménagement de l'île Seguin à Boulogne-Billancourt avant qu'elle ne devienne le lieu culturel branché du département des Hauts de Seine en lieu et place d'une usine qui avait vu passer un million d'ouvriers en un siècle. Avec notre Association des travailleurs Renault de l'île Seguin. (Atris), nous avions obtenu la tenue d'une vitrine et de panneaux consacrés à la perruque où l'on pouvait regarder, jusqu'en juillet 2018 où le pavillon fut fermé, quelques objets fabriqués à Boulogne (jeux d'échecs, outils, piste de 421, y compris un buste de Lénine en résine copié sur un modèle soviétique).



Un ancien directeur de Billancourt, puis de l'usine de Flins, puis de celle de Cléon participait à des visites guidées du pavillon sur l'Île et ne manquait pas de rappeler à ses visiteurs, en passant devant la vitrine, que toute forme de perruque était, bien sûr, illégale et interdite. Ce qui ne l'a pas empêché d'être fier, à son départ de l'usine de Cléon, en 1997, de recevoir «une coupe de moteur et une coupe de boîte de vitesses, splendides, fabriquées

par les gens de l'usine. En toute beauté, en vraie grandeur» et d'en publier les photos dans l'ouvrage consacré au cinquantenaire de l'usine (Michel, 2008).

La perruque pratiquée en faveur de la maîtrise a pu être extrêmement variable selon les entreprises.

Des exemples nombreux font état de complicité entre agents de maîtrise et ouvriers pour laisser ces derniers «œuvrer» à leurs bricoles en contrepartie d'une perruque commandée par les chefs, pour eux-mêmes. Chez Renault, elle fut rare pour ce que j'en ai connu. La conflictualité avec les chefs dans les années post-68 n'entraînait pas de bienveillance à leur égard. En tout cas, à titre personnel, je ne l'ai et ne l'aurais jamais pratiquée.

AMBIGUÏTÉ

Le caractère ambigu de la perruque ressort clairement de ce qui précède : interdite, sanctionnée et à la fois souvent tolérée. Nous pouvons emprunter ici le concept de Danielle Linhart de «consentement paradoxal» et, sous forme de «bricolage conceptuel», renverser le concept appliqué par la sociologue (Linhart, 1991). Celle-ci, en 1991, l'appliquait aux ouvriers qui, dans le cadre des «cercles de qualité», «groupes d'innovation», «groupes de progrès»... acceptaient de jouer le jeu patronal, d'améliorer la qualité et la productivité en mettant en lumière, leurs combines de travail, leur inventivité, leur savoir-faire, jusque-là cachés soigneusement à la maîtrise. En même temps, paradoxalement, par le dévoilement même de leur pratique clandestine, ils remettaient en cause la légitimité de ceux qui sont aux postes de commande et des règles hiérarchiques du pouvoir de l'entreprise.

Ce «consentement paradoxal» ouvrier peut être renversé et appliqué dans le cas de la perruque, cette fois, à la maîtrise d'atelier. Cette dernière consent, parfois tolère, le travail souvent visible des perruqueurs, d'une part parce qu'elle ne peut l'empêcher totalement, d'autre part parce qu'elle accepte un contrat implicite avec ceux-ci qui sont souvent des ouvriers consciencieux à l'égard de l'entreprise. Mais elle

le fait de manière paradoxale car elle a du mal à tolérer un travail illégal qui, à tout moment, selon les règles de l'entreprise, peut et doit être sanctionné.

La perruque constitue une forme de résistance culturelle face au patronat. Les perruqueurs impénitents, s'ils doivent composer avec l'encadrement sont tout de même le plus souvent dans un rapport de révolte avec la production ordinaire qu'exige l'atelier. C'est une partie constitutive de la perruque, que le détournement et la récupération d'une



partie du surtravail non payé. La maîtrise tolère la perruque des compagnons pour les raisons expliquées précédemment mais surtout parce qu'elle est incapable de l'empêcher[1]. Dans une journée de travail, des interstices se glissent toujours en

1. Le témoignage précis de Miklos Haraszti fraiseur de production qui doit travailler sur deux machines en même temps dans la Hongrie du «socialisme réel» montre bien que dans des conditions d'exploitation soutenue, les ouvriers arrivent tout de même à effectuer leur perruque.

dehors de la production prescrite (blagues, café, parfois chahut), la perruque fait partie de ces moments. Une autre raison est la nécessité du « vivre ensemble » pendant des heures entre maîtrise et ouvriers. Des relations se créent et il n'est pas possible qu'elles soient conflictuelles en permanence. Pour les perruqueurs, le besoin de lutter contre la déqualification continue et d'effectuer un travail désaliéné est trop puissant dans une classe ouvrière qui possède les connaissances et les



moyens de réaliser ce travail et des compromis, des non-dits, peuvent avoir lieu.

Quand ce n'est pas le cas, le perruqueur se cache et prend le risque de sanction, voire, dans des cas exceptionnels de brutalité de la part de la maîtrise. Pendant l'occupation nazie, à Saint-Étienne, un contremaître de la Société stéphanoise de constructions mécaniques est accusé, par la CGT, à la Libération « d'avoir brutalisé un ouvrier âgé de près de soixante-dix ans en avril 1944. Il se justifie en ces termes » :



> En avril 1944, je surprenais pour la quatrième ou cinquième fois en peu de temps un vieil ouvrier occupé à fabriquer un couteau, au lieu d'effectuer son travail. Cet ouvrier était un spécialiste de ce qu'on appelle en usine «la Perruque», c'est-à-dire la fabrication d'objets étrangers à l'usine, et qui est interdite et sévèrement punie par les règlements intérieurs (cité par Vigna, 2016 : 88).

Plus dramatique, chez Berliet, pendant l'occupation nazie, des perruqueurs fabriquent des armes pour la Résistance. Un garde découvre une feuille crayonnée représentant un croquis de grenade. Convoqué par le chef du personnel l'ouvrier, Roger Minet, justifie : «Je voulais faire de la perruque, un briquet de bureau.» Le chef lui précise : «Vous savez que c'est un motif de licenciement ?» Roger Minet ne traîne pas quitte l'usine et rejoint un groupe armé clandestin. La Gestapo viendra le chercher le lendemain, sans le trouver. Un autre incident se terminera plus tragiquement. Un garde surprend un ouvrier dénommé Laval alors qu'il affûte une vieille lame de scie en vue d'en faire un poignard ; convoqué à la direction, il explique qu'il voulait faire une serpette pour couper de l'herbe pour ses lapins. Moins méfiant l'ouvrier reste à l'usine, convoqué par la Gestapo, arrêté, après interrogatoire il sera déporté à Buchenwald (Peyrenet, 1980: 19).

LES OUVRIERS PROFESSIONNELS

En développant, on s'aperçoit rapidement que ce sont les ouvriers qui possèdent la qualification, le temps et les moyens (machines) qui sont les plus grands producteurs de perruque. Les ateliers de maintenance, d'entretien sont bien entendu les mieux armés en ce sens. Parmi de très nombreux témoignages on peut citer celui de chez Peugeot, à Sochaux :

> La pinaille, c'est du travail en douce, quoi ! Ce matin, j'ai fait une pinaille pour un copain... C'est des gonds pour souder après ses portes de clôture, des gonds en ferraille, que je lui ai faits. J'ai bossé comme un con depuis 4 heures jusqu'à l'heure du casse-croûte, avant que le chef n'arrive... parce que le matin, chez nous, on n'a pas de chef, alors on a cette chance-là.



Poursuivant son témoignage, l'ouvrier interrogé explique les gains de temps et la différence, selon lui, entre OS et OP :

> Quand on arrive à avoir de l'expérience comme moi j'en ai... ça fait quand même vingt-cinq ans que je suis là-dedans, faudrait être bien con pour ne pas arriver à faire un peu d'avance... les temps sont peut être serrés, mais avec l'expérience, la dextérité qu'on acquiert au cours des années, on arrive à faire un peu de bon quoi !... On appelle ça du bon, se faire un bon, se faire un peu d'avance sur le travail quoi ! C'est un jargon qu'on a entre nous. Dans nos services à nous, les services d'entretien, on peut le faire parce que... mais dans les ateliers de fabrication, les gars, ils ont une production à faire, qu'est-ce que vous voulez qu'ils fassent une pinaille ! (Goux, 2003 : 408-409).

Un entretien réalisé en 1992, donnait un éclairage sur deux pratiquants ouvriers professionnels qualifiés, spécialistes de la lime. Un ajusteur-outilleur, Jean Louis Catounaud, trente-six ans à l'époque, après trois années d'études en « collège d'enseignement industriel » avait travaillé dix-huit ans comme



ajusteur à l'usine Renault de Saint-Ouen (Seine-Saint-Denis). Un graveur puis metteur au point sous presse, M. Xavier après quatre ans d'apprentissage en Espagne avait passé la frontière en 1960 pour échapper au franquisme et s'était fait embaucher chez Christofle (orfèvrerie) à Saint-Denis (Seine-Saint-Denis) :

PERRUQUIEZ VOUS À L'USINE ?

Jean-Louis : Oui, énormément ; à la lime, à la meuleuse. Plus à la lime car les pièces demandaient un petit sérieux dans les formes, et quand on travaille pour soi, on aime que ce soit bien fait. Dans le boulot ce qui compte c'est se faire moins chier et j'ai appris en apprentissage à faire travailler les machines au maximum. La perruque pour des petites formes, des petites pièces, c'est plus amusant. Moi je préférais faire la perruque à la lime je me sentais mieux.

Xavier : Oui, mon chef disait « un ouvrier peut perruquer et finir son travail ». Je ne serais pas resté chez Christofle si je n'avais pas pu perruquer, mais on ne perruquait jamais pour de l'argent.

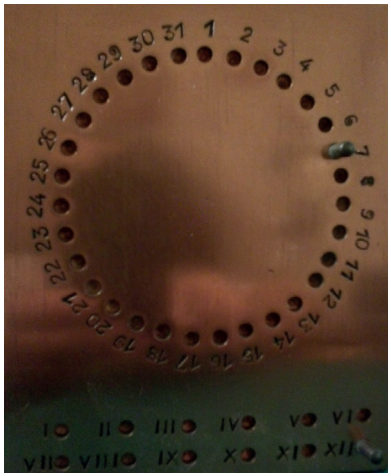
DANS QUELLE PROPORTION ?

Jean-Louis : 10 % du temps d'usine.

Xavier : Sur 177 heures mensuelles, peut être cinq ou six heures pas plus, mais c'était parfois toute une demi-journée.

QUEL TYPE DE PERRUQUE ?

Jean-Louis : Cendrier. Maquette de moto modèle réduit en alu, chenets, pas forcément fonctionnels. Un hachoir (jamais servi), un manche d'appareil photo, des étoiles à lancer japonaises, des lance-pierres mais surtout des accessoires pour matériel photo (poignée pied), un calendrier perpétuel en cuivre, quilles, pièces de jeu d'échecs, jeu de solitaire en alu, tangram chinois en bois et alu, et puis une partie de mon outillage perso (pointes à tracer, règles de précision, équerres à chapeau, fausse équerre, dans leur boîte de protection).



Xavier : Des charnières en fer forgé, du bois, des plaques d'identité pour la porte d'un copain.

LES AVEZ-VOUS CONSERVÉES ?

Jean Louis : Oui, presque toutes.

Xavier : Oui, toutes, en particulier deux plaquettes bas-relief en métal doré représentant une sirène et un autre personnage (Kosmann, 1992).

Chez Renault, selon les ateliers la tolérance existe mais les perruqueurs sont toujours à la merci d'une fouille des gardiens à la sortie des ateliers. Marc Forestier, fraiseur sur commande numérique, auteur d'un jeu d'échecs raconte sa réalisation et les précautions prises :

Le jeu possède un socle en cuivre de 10 mm, des pièces en métal et écrous et vis de différents diamètres. Soixante-quatre cases en acier dont les noirs passent à l'atelier de brunifer, ainsi que les pièces noires. La dimension et le poids du cuivre interdisent de sortir dans un sac à main. Il faut attendre la fin de l'année et les cadeaux de Noël pour pouvoir sortir en toute sécurité devant les gardiens-flics. Cette année-là mon fils Pierrot a eu un train électrique offert par le CE ;



seul cadeau dont la boîte (renforcée) permettait d'emballer l'échiquier[1] !

LA PERRUQUE DE L'AUTOGESTION...

En 1971, je travaillais comme tôlier-chaudronnier chez Chausson à Gennevilliers (Hauts-de-Seine), j'étais militant politique à l'AMR[2], on avait un local rue Piat dans le 20e arrondissement de Paris et il fallait le protéger avec une porte solide. La décision fut prise de la fabriquer à moindres frais, en perruque. On s'y mit à plusieurs, à l'atelier pour monter une porte blindée solide. Le cadre était en tube carré d'acier et le panneau lui-même (environ 1 m de large par 2,20 m de hauteur) était réalisé en tôle de 7 mm d'épaisseur. Là-dessus, on a fixé des gonds et des charnières (10 à 15 mm) qu'on a soudés pour davantage de sécurité. On a mis environ dix heures de travail mais en plusieurs séquences sur une semaine environ. Ce qui était le plus délicat était la sortie des ateliers. Il a fallu rentrer notre camionnette dans l'usine, car la porte était très lourde, on s'y est mis à quatre. Les gardiens n'ont pas posé de questions et pour la fabrication à l'atelier on connaissait bien la maîtrise, ils fermaient les yeux.

1. Marc Forestier atelier 50-50 méthodes Forges Billancourt, 2018.
2. AMR : Alliance marxiste révolutionnaire, d'origine trotskiste (pabliste) qui de 1969 à 1974 militait pour l'autogestion. Elle se transforma ensuite en Comités communistes pour l'autogestion (CCA).

J'en ai refait une, en 1978, quand on a changé de local avec la nouvelle organisation, rue Gandon dans le 13e arrondissement de Paris[1].

DES ARMES BLANCHES POUR LES ENFANTS...

Mécanicien révision mécanique pendant vingt-sept ans, à Air France. Mon travail consistait à l'entretien des équipements qui servaient à la maintenance des avions en escale. Nous avions à «notre disposition» l'ensemble des outils et machines outils possibles. À cette époque, mes enfants pratiquaient le Vo Vietnam, un art martial vietnamien, qui utilise de nombreuses armes dont l'épée et le sabre. Je me suis lancé dans la fabrication d'armes en bambou, aluminium, bois, cuivre, céleron, bronze, acier, laiton, etc. Les lames étaient faites presque exclusivement en aluminium pour une question de sécurité, mais aussi et surtout de poids. Le meilleur moyen pour approcher la forme définitive de la lame est l'utilisation des cisailles d'atelier. La lime spéciale alu faisant le reste. La finition était faite sur une perceuse à colonne sur laquelle je montais un disque à polir. Pour certaines armes, je me suis servi d'un anneau de levage de charge pour agrémenter le bout du manche. Pour les gardes, j'ai recyclé de vieilles plaques d'identification d'équipements en laiton. J'ai fait appel à des collègues pour des pièces à tourner sur machine-outil ou pour des soudures à l'arc. Seule dérogation à la règle qui veut que tout le matériel utilisé soit de la récupération de l'atelier j'ai été obligé d'acheter une fois un pied de lit dans un magasin de bricolage pour faire un manche de sabre, car nous n'avions pas de bois digne de ce nom à l'atelier. Le temps de fabrication d'une épée ou d'un sabre était très variable en fonction de la taille et des matériaux employés, mais en moyenne nécessitait une dizaine d'heures de travail par objet. Comme il

1. Alain Martinez, tôlier-chaudronnier chez Chausson-Gennevilliers, 2018.

me fallait bien sûr assurer mon boulot entre-temps, la fabrication d'une arme durait plusieurs jours, voir plusieurs semaines. Ma production d'armes pour le Vo Vietnam qui devait être à l'origine uniquement pour mes deux enfants s'est élargie aux enfants des copains[1].

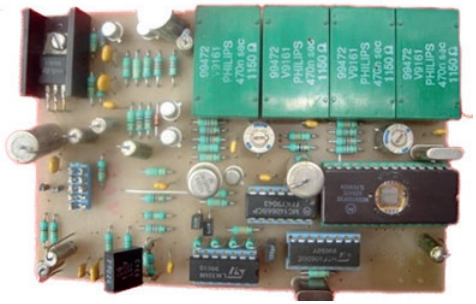
Léon, travaillait à l'entretien du centre de maintenance à



Air Inter. Dans les années 1990, l'atelier réparait gratuitement pour les agents, les particuliers et leurs familles tout ce qui était télévision, magnétophone, chaîne hi-fi. C'était la norme et de plus «ça donnait aux jeunes une meilleure qualification». Il décrit en même temps de «véritables chaînes de fabrication» de décodeurs Canal + à leur sortie à partir de 1985 :

Perruque de pirate :
La petite plaque de circuit électronique ci-dessous rappellera peut-être des souvenirs des années 1985-1995. C'était quelques années après le lancement de Canal +. Très rapidement, dans les revues d'électronique (Radio-Plans, Elektor…) sortaient des schémas (schéma de principe, schéma d'implantation). Tous les magasins d'électronique faisaient des pubs sur «le coin

1. Serge Meillat, mécanicien, Direction du matériel Air France. 2018.



des connaisseurs» avec la liste complète des composants… et les samedis, il y avait foule, par exemple dans les boutiques du 12e à Paris, qui parfois affichaient la rupture de stock des «lignes à retard 470 ns[1]».

À l'époque, en 1990, je faisais ma reconversion dans l'électronique et ces petits montages ont fait beaucoup pour compléter ma formation AFPA : programmation d'EEPROM, mylar, insolation et perçage des plaques époxy, étamage, dépannage à l'oscilloscope… au fil de mes missions d'intérim (Thomson-Cergy, Sextant-Vélizy) puis à Air Inter, je me retrouvais dans des ateliers électricité-électronique qui étaient les petits ruisseaux d'une véritable production industrielle, à destination de la famille, des amis et pour beaucoup leur permettait une économie de budget[2].

DES MOTOS À AIR FRANCE…

Mécanicien avion de formation, j'ai intégré à la fin des années 1970 l'atelier «Moteurs» de la direction du matériel d'Air France à Orly, notamment un atelier spécifique distant d'une centaine de mètres de l'atelier principal et dont la fonction était le contrôle des ailettes de turbines et compresseurs de réacteurs. Les tâches à effectuer étant assez répétitives, cet atelier ne représentait surtout pas la bonne filière pour faire carrière pour un jeune professionnel, d'où le surnom péjoratif d'«infirmerie» que certains lui attribuaient à cause, entre autres, du travail assis devant l'établi et permettant à certains professionnels souffrant de pathologies diverses de travailler dans de meilleures conditions.
Néanmoins, ce travail à faible qualification me laissait pas mal de temps libre pour travailler… sur ma moto !

1. Le codage des décodeurs Canal + était basé sur un décalage de la ligne, d'où les lignes à retard mais aussi sur une permutation des lignes.
2. Léon Crémieux, technicien aéronautique à l'entretien du centre de maintenance Air France, 2018.

Dans cet atelier, il y avait un «perruqueur de génie» qui fabriquait beaucoup d'objets à finalité ludique, tels un jeu d'échecs aux pièces en bois sculpté, des sabres, un petit clown en métal suspendu sur un fil de nylon entre les deux murs de l'atelier et dont le parfait équilibrage lui permettait une course sans fin d'un bord à l'autre, un labyrinthe à partir de différents matériaux sur son établi et dans lequel circulait un… hamster !
Pour ma part, j'ai donc refait entièrement en perruque un moteur de moto, une 750 cc Norton, avec l'aide





d'un collègue. Je me souviens des allées et venues entre notre atelier et l'atelier principal pour accéder à des outils ou équipements que nous n'avions pas, notamment un four : un jour le contremaître nous a surpris mon collègue et moi-même portant un manche à balai sur lequel j'avais fait coulisser un cylindre repeint, tout juste sorti du four !
Une autre fois je l'ai croisé avec le carénage de la moto sur le dos, juste sorti de la cabine de peinture : les couleurs d'Air France étant de la même nuance que celles d'origine de ma moto. Il ne m'a jamais rien reproché, si ce n'est de me dire qu'au regard du temps passé, la moto devrait être belle au final…
La moto en action et un carter de transmission primaire (moteur) en aluminium formé en perruque par un collègue chaudronnier, un «*choumac*» dans l'argot professionnel, expression qui provient de Schumacher (cordonnier en allemand, puis certainement par similarité de gestes techniques, choumac désigne le chau-



dronnier) et soudé – toujours en perruque – par un autre collègue soudeur[1].

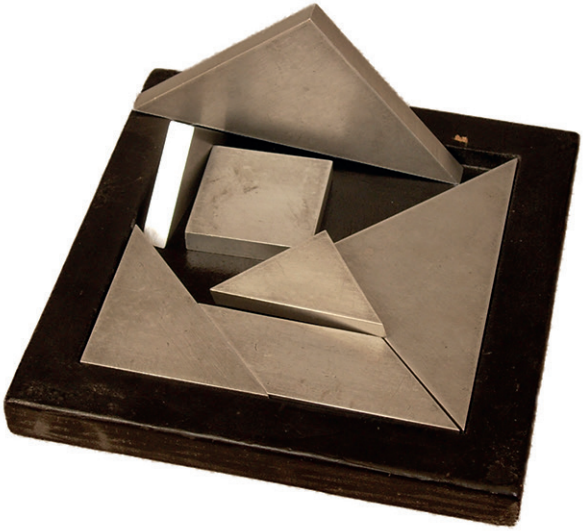
À LA SNCF

Selon plusieurs témoignages il existe des différences selon la taille des ateliers. Dans certaines petites unités, le responsable local bénéficie d'une grande autonomie et on dispose d'un témoignage précis où la perruque SNCF est devenue quasi institutionnelle. Les divers entretiens qui suivent montrent ces différences qui sont souvent régionales ou liées à l'histoire et à la culture du site SNCF. Tous les ouvriers rencontrés expliquent la diminution des perruques, en 2019, du fait de la disparition de nombreuses machines, de la matière elle-même qui permettait de perruquer du fait de l'externalisation et de la sous-traitance des productions à la SNCF.

> Je suis rentré comme ajusteur à la SNCF à Moulin Neuf-Chambly dans l'Oise comme ajusteur aux ateliers de régénération de la voie et de fabrication du matériel. J'ai constaté durant mon intégration que les organisations syndicales ouvrières avaient, dans leurs discours, une appréhension de la perruque finalement assez similaire à celle de la direction : tout se passait comme si, officiellement, la perruque n'existait pas ; et, par suite, moins on en parlait, mieux c'était.

Le site de Moulin Neuf s'étend sur 52 hectares dont 3,5 de bâtiments et la cité SNCF comprend 370 pavillons et un foyer de célibataires de 120 places. Dans ces années, la Direction des établissements ne différenciait pas la perruque

1. Pierre Contesenne, mécanicien Air France, 2018.



personnelle des cadeaux de retraite offerts aux ouvriers en fin de carrière, ni des infrastructures nouvelles, ni des travaux sur les bâtiments de la cité.

La cité ouvrière qui était gérée par un chef de district local utilisait les compétences du personnel pour réaliser les travaux d'entretien, de rénovation de la cité et des installations. Nous étions capables de réaliser tout type de travaux du bâtiment et de fabriquer des installations.

Toutes les instances sociales pouvaient utiliser avec modération des outils ou quelques matériaux pour réaliser soit des événements soit des activités diverses. J'ai été actif au conseil de cité et j'ai pratiqué souvent des activités de perruque pour adapter, réparer ou réaliser de nouvelles installations

L'établissement dégageait des moyens humains ou du matériel pour organiser des manifestations culturelles et sociales (Fête de la cité, carnavals, sport et culture…). L'établissement permettait aux cheminots, dans les années 1960, de fabriquer des parpaings sur notre site pour monter leur maison Castor sur Chambly.

Les cheminots de Moulin Neuf ont ainsi réalisé toutes les boiseries et les meubles de la bibliothèque de Moulin Neuf ou des divers bâtiments sociaux. On repeignait parfois des logements avant les communions des enfants des agents !

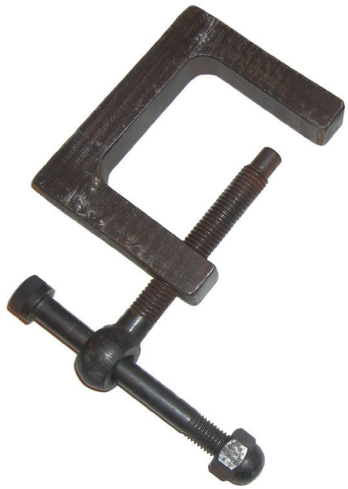
L'ingénieur qui a dirigé l'établissement et a engagé la fabrication en perruque dans les années 1965-

1970 – d'une soudeuse de rails par étincelage. L'état-major de la SNCF fut mis devant le fait accompli. Cette soudeuse fut utilisée pour fabriquer les tout premiers TGV

Les cadeaux offerts aux dirigeants locaux ou nationaux qui partaient en retraite étaient réalisés en perruque. J'ai participé à la fabrication des trophées réalisés pour honorer ces départs en retraite.

La SNCF me couvrait à cette époque pour réaliser des commandes pour les anciens combattants (supports de drapeaux) ou pour l'église de Chambly (serrurerie).

Certains compagnons étaient sollicités par la hiérarchie pour assurer des missions de bourreliers, de menuisiers ou de carreleurs. Ils étaient dégagés en douce par les chefs.



Les 3,5 hectares de bâtiments étaient chauffés parfois nuit et jour (en équipes alternées de huit heures, soit en 2x8, soit en 3x8 avec une équipe de nuit) certains compagnons faisaient pousser leurs plants de tomate, salade, dans certains secteurs qui ressemblaient, à l'arrivée du printemps, à des serres. Beaucoup de cheminots pratiquaient le potager.

Les cheminots se dégageaient souvent pour couper le bois de chauffe des handicapés, des malades ou des veuves.

Au-delà de toutes ces missions officielles extra-professionnelles que l'on réalisait on nous permettait après accord d'utiliser certaines machines après le travail. La perruque était reconnue et organisée sur le lieu du travail mais en dehors des horaires de travail Nous avions dans cet établissement tous les matériaux mis à disposition pour des besoins uniquement personnels. (On interdisait clairement le travail au noir. Les compagnons vérifiaient que cette obligation était appliquée.)

Il ne s'agit plus ici de travail dissimulé mais institutionnel : la direction locale de la SNCF édite des bons de travail pour que les ouvriers fabriquent des trophées destinés aux partants.

Certains ont été exposés à la mairie de Chambly, dans la salle des sports, dans les années 1997-1998.

Pour les départs en retraite, nous étions très sollicités pour réaliser : des enclumes qu'un soudeur découpait dans un rail, ensuite je les façonnais avec d'autres volontaires sur des machines jusqu'à rendre le poli final reluisant d'une enclume avec des limes et de la toile



émeri. Puis les menuisiers réalisaient un socle en chêne et d'autres gravaient l'événement. Les tourneurs réalisaient les quilles.

Certains de nos compagnons retraités pouvaient obtenir des pièces d'art fabriquées parfois par au moins cinq professionnels différents on était capable ainsi, de réaliser des petits chefs-d'œuvre techniques. Tous les corps de métiers pouvaient participer

Plus de trente trophées ont été exposés à Chambly lors d'une exposition sur ce thème :

Nous avons ainsi fabriqué des machines réduites reproduites à l'identique et motorisées comme : des tours, des fraiseuses, des presses, une grue sur rail – ou encore des postes de travail complets réduits, comme des établis, un bureau… (les fabricants des machines-outils de l'époque ont voulu nous les acheter.).

Quant à la perruque personnelle, comme ailleurs, elle était de nature très diverse :

Outils de jardins (binettes…) ; outil bois à la forge avec des roulements à billes ; crochets pour camping et matériel vacances ; barres de traction escamotable ; chenets ; décodeurs (Canal +) ; tondeuse et tous types

de lames ; fusil ! (au titre d'un défi) ; dispositifs pour lignes de pêche (nocturnes) ; remorques avec essieux de voiture ; affûtage des ciseaux, couteaux, forets, fraises des collègues ; charpentes et mobilier ; meubles avec bois déclassé ; sablage de radiateurs et de matériel divers ; peinture de voitures ; remise en état de matériel électroménager (machines-outils) ; petit outillage ; fabrication ou réfection de matériel pour construction (machine à plier à découper à souder…) ; contrôle de bancs d'essais ; portes ou grilles[1].



Le témoin rappelle, sur ce site SNCF héritier des structures de l'ancien réseau des « Chemins de fer du Nord-Rothschild », que la compagnie pratiquait alors une politique paternaliste. Dans les années 1960-1970, l'implantation syndicale CFDT y était très importante et influente. Une ambiance familiale et solidaire, spécifique, y perdurait jusqu'à son départ en retraite en 2007. Il se considérait comme appartenant à une sorte de « village gaulois » avec l'idée « on est chez nous » ; ou, par exemple, pour les constructions de bâtiments ouvriers la SNCF avançait l'achat de matériaux, les ouvriers remboursaient ensuite par mensualités et beaucoup de professionnels (dont une part de prêtres ouvriers) donnaient la main pour la construction des bâtiments. À ce titre ce site de perruque institutionnalisé est probablement une exception à la SNCF.

Juan Aliart en conclusion expliquait qu'à son départ il y avait moins de perruque (moins de personnel, moins de métiers, moins de solidarité, moins de liens humains). Pourtant, après avoir fabriqué, entre autres, lui-même, une dizaine de chenets de cheminée à la machine à découper et une enclume découpée dans un rail puis fraisée

1. Juan Aliart, ajusteur puis responsable « Qualité et sécurité » de l'établissement, syndicaliste (CFDT puis Sud-Rail) pendant trente ans, 2018.

et polie, il constatait encore en 2007 la fabrication de perruque notamment la construction de jeux dans les ordinateurs. Il estimait « qu'on ne peut pas l'empêcher, qu'on ne peut tout interdire ». Il justifiait la perruque en s'indignant de la monotonie des ouvriers non qualifiés « qui perçaient des trous dans des éclisses sur des perceuses radiales, *toute une vie,* avec peu de diplômes ou de CAP. Ils devenaient fous… on les laissait souffler en faisant de la perruque ».

Ce témoignage d'un ouvrier devenu responsable dans l'Oise (SNCF-Paris Nord) doit être nuancé par deux autres entretiens d'ouvriers qui, eux, travaillaient aux ateliers du matériel dans la région SNCF-Paris Sud-Est.

> Je suis resté trente-cinq ans à la SNCF. Rentré comme chaudronnier dans les années 1960, à Villeneuve Saint-Georges (Val de Marne) je suis parti en retraite il y a maintenant vingt ans. Les ateliers de la voie étaient, en général, plus petits que ceux du matériel, dans les petits centres le chef pouvait trouver des arrangements. Nous, on était dans des grands ateliers, on s'occupait de la tôlerie des voitures. On n'a jamais fait de très importantes perruques, je me souviens de portails en tôle, à la menuiserie des planches, des tables, plutôt des petites réparations, davantage sous forme de service : les électriciens réparaient des perceuses. Il n'y avait pas de rétribution pour les services au maximum une bouteille d'apéritif mais plus largement un service en valait un autre. Il y avait à l'époque le garnissage des sièges, les métiers étaient mixtes, les ouvrières utilisaient du cuir et on faisait refaire de la maroquinerie, des ceinturons, ils ou elles refaisaient des sacs à main et même des chaussures. Contrairement à Chambly, on avait des contrôles très stricts, la perruque était tolérée à condition que ça ne crée pas d'ennuis





au contremaître, la matière était surveillée par le chef d'atelier de l'équipe qui devait justifier la matière qui sortait. Les sanctions s'échelonnaient depuis la lettre d'avertissement (demande de la direction de justifier le travail effectué) puis des sanctions pécuniaires et enfin des mises à pied de trois ou cinq jours. C'est arrivé à un tourneur. On faisait de la perruque en faisant de l'avance sur le travail prescrit. On se mettait à deux, pour aller plus vite mais il ne fallait pas aller trop loin, on avait des fiches perforées à l'époque pour quantifier notre travail et la paie était faite avec ça ! Ça fait maintenant longtemps que je suis parti mais il n'y a plus de grosse fabrication de pièces, des métiers, des machines ont disparu, on fabriquait nos essieux ce qui n'est plus le cas aujourd'hui. À la fin on n'avait plus de matériel ; la perruque existait encore mais avait diminué car on ne fabrique plus de pièces[1].



Son collègue rencontré à l'assemblée des retraités tient des propos comparables :

Je suis rentré en 1979, j'ai d'abord été électricien à Nevers puis freiniste à Paris Sud-Est à l'entretien du matériel, ensuite j'ai travaillé à Paris Sud-Est. À l'époque il y avait encore des parties en bois dans les trains, j'ai vu sortir des salons de jardin en bois, moi j'ai fabriqué un meuble-coiffeuse. Je connais un perruqueur qui a fabriqué une machine à fendre des grosses bûches, il a dû sortir la machine pièce par pièce dans son sac et ensuite la remonter chez lui. J'en ai connu un autre qui avait fauché une grosse machine, une plieuse à plier la tôle. Pour la sortir il s'était arrangé avec le camionneur qui sortait la benne de ferraille, il a mis sa machine avec. Il s'est fait prendre et a été sanctionné. La perruque était tolérée mais pas longtemps. En dehors de la perruque, il y avait aussi de la

1. Gilbert Mournet, chaudronnier puis technicien d'entretien, syndicaliste CFDT puis Sud-Rail. 2018.

fauche (des chalumeaux, de la peinture) mais il y avait aussi des mouchards et la police SNCF nous fouillait à la sortie, à l'époque ça s'appelait «la cinquième» maintenant c'est la SUGE (abréviation de surveillance générale). Si on était pris la perruque était confisquée, plus avertissement et selon la gravité conseil de discipline. Je suis retraité seulement depuis trois ans. Il y a encore peu de temps, il y a quatre ans, un ouvrier avait apporté son moteur pour refaire une bricole à l'atelier, il s'est fait prendre et a eu une sanction, une demande d'explication par lettre ; ça a fait le tour de l'atelier et après tout le monde l'a appelé «Nono le mécano». Aujourd'hui changer un moteur ça ne se fait plus, il n'y a plus de fabrication proprement dite, il y a moins de matière première. La perruque continue toujours : bricolage sur les voitures personnelles, vidanges à l'atelier, les ouvriers qui s'occupent de la climatisation sur les voitures SNCF s'occupent aussi de la clim des voitures de tourisme qui appartiennent à leurs collègues. On continue à réparer, pour les électriciens, des cafetières, des grille-pain par exemple, rentrés dans des sacs à dos. La perruque existe toujours mais davantage en petites réparations qu'en fabrication de pièces importantes[1].



Laurent, entré comme apprenti SNCF, a travaillé à Saint-Quentin dans l'Aisne puis à Bischheim (Bas-Rhin) avant de se retrouver à Villeneuve-Saint-Georges (Val de Marne). Il se souvient de la perruque effectuée dans les années 1980 :

Il y avait encore un atelier bois qui permettait aux menuisiers de fabriquer une cuisine en chêne (façades et placards), une barque en polyester (annexe pour voilier), des portails en fer, un tourne-broche pouvant supporter un sanglier et, fabriqué à côté de Strasbourg : un barbecue à partir d'un réservoir de 1 000 litres

1. Didier Prieur, électricien, Paris Sud-Est, syndicaliste Sud-Rail. 2018.



(4 m de long, 50 cm de diamètre et 1 cm d'épaisseur) découpé en deux grâce à la découpe plasma. À Villeneuve, depuis une quinzaine d'années, on a perdu un savoir-faire, on a moins de professionnels, le travail est délégué à des protestataires et la perruque a diminué[1].

Dans une autre région, en Bretagne, un jeune ouvrier rentré à la SNCF avec un bac pro en 2002 devient freiniste, mécanicien en révision des freins au technicentre de Rennes :

On s'occupait de la rénovation des voitures du RER parisien, refaites à neuf (carrosserie, siège, habillage, plancher, vitres, suspension, électricité). Il y avait pas mal de bricolage, c'étaient de grands ateliers, on pouvait se planquer. Je me souviens d'un moyeu de volet roulant en plastique qu'on avait rechargé à la résine, une plaque de cheminée en inox pour un insert de cheminée qu'on avait coupé à la découpe plasma, les copains du comité d'entreprise avaient créé un mur d'escalade sur poutrelle et bois ; les menuisiers faisaient des meubles. Bien sûr il y avait aussi des barbecues qui étaient fabriqués à partir des réservoirs d'air pour les freins, les tourneurs fabriquaient des quilles personnalisées pour les départs des anciens. Les chaudronniers étaient les plus actifs en ce qui concerne la perruque, parfois ils se faisaient remercier avec un litre. Ça a toujours été interdit, mais ça dépendait des chefs. Il fallait pas que ce soit trop visible, être discret. Avec les horaires individualisés je faisais parfois la perruque en soirée, on était plus tranquille. D'autres le faisaient pendant l'heure du déjeuner à midi ou bien une heure par ci, par là. Certains y consacraient une journée par semaine. À la chaudronnerie ils travaillaient par équipe de trois, deux faisaient le boulot prescrit et le troisième pouvait perruquer. Comme il y avait tous les métiers (découpe, fraisage, grenaillage, peinture, etc.) j'ai vu repeindre des voitures, des bateaux. En équipe

1. Laurent Pastol, ancien apprenti SNCF, Villeneuve-Saint-Georges.



de nuit il n'y avait pas de chefs et à l'époque pas de gardiens de nuit. Le contrôle ça dépendait des périodes, il y a un chef d'atelier qui s'était fait fabriquer des étagères. La fauche était réprimée plus durement que la perruque, en 2010 des gars avaient piqué du cuivre de récup dans les poubelles, ils ont été licenciés pour trois d'entre eux. Pour la perruque, il y avait de temps en temps un tour de vis, qui se manifestait par une sanction (blâme, avertissement). La perruque continue toujours en 2019 mais c'est moins toléré, la police ferroviaire fait ouvrir régulièrement le coffre des voitures en sortie d'atelier. Les syndicats officiellement ne disent rien mais ils nous conseillaient de ne pas se faire prendre[1].

LES OUVRIERS SPÉCIALISÉS

Les ouvriers spécialisés, OS sur chaînes, ne bénéficient certes pas de ces conditions favorables. Pourtant, s'ils ne pouvaient réaliser eux-mêmes leur perruque, ils la sous-traitaient. Des entretiens avec plusieurs travailleurs immigrés du département 74, chaîne carrosserie de Renault Billancourt, vont dans ce sens. En particulier les directions des agents de méthode, si elles se réclamaient d'une grande scientificité

1. Gaël L., ancien mécanicien au technicentre SNCF de Rennes. (Les noms et prénoms ont été changés.)

dans l'organisation du travail, ne pouvaient apprécier totalement le travail réel des ouvriers sur chaîne. Ces derniers trouvaient toujours des combines, des savoir-faire pour faciliter le travail qui échappaient aux techniciens de la rationalisation, en particulier ils faisaient perruquer des outils adaptés à leur travail qui n'existaient pas dans le matériel dédié à la production : « On ne pouvait pas en faire, de la perruque, la chaîne c'est trop contraignant, mais quand on avait besoin d'un outil on le faisait faire par les pros[1]. »

Le témoignage de Mohamed est plus précis :

> Les OS faisaient peu de perruque. J'ai vu faire réparer une théière (soudure). J'ai vu aussi faire ressouder un portail. Mais on apportait les pièces et on passait toujours par les professionnels pour faire le travail. On faisait effectuer aussi des modifications d'outils pour travailler. Je me souviens que la chaîne 4L, pour poser les portes avant et arrière, on a fait fabriquer un outil spécial, adapté, qui se terminait en forme de tournevis et qui avait une manivelle pour visser, c'était une sorte de vilebrequin comme il y avait autrefois qui a été fait par les professionnels pour qu'on gagne du temps et que ce soit plus facile à visser. On en a fait faire à trois ou quatre exemplaires[2].

Mais des perruques exceptionnelles fabriquées par des OS existent. Henri H. retraité après vingt-six ans d'atelier, refuse de donner le nom de son entreprise[3]. Interrogé sur le travail des immigrés en particulier et des OS en général, il décrit des perruques ludiques, artistiques effectuées sur la chaîne :

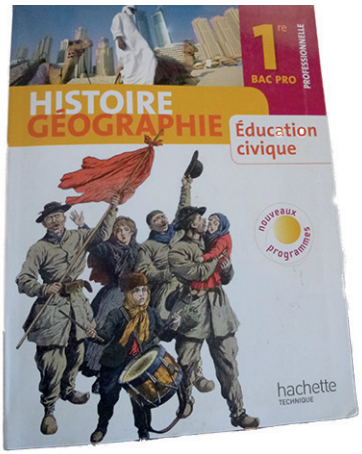
> Les immigrés… moi j'ai vu les immigrés faire des choses par exemple avec de la peinture dans des ateliers de peinture. En mettant sur des plaques, des

1. Entretien avec Arezki A., ouvrier sur la chaîne du 74, novembre 2017.
2. Entretien avec Mohamed A., ouvrier sur la chaîne du 74, novembre 2011.
3. Il s'agit probablement de PSA Sochaux-Montbéliard d'après l'ensemble de l'entretien.

plaques métalliques, des taches de peinture, des couleurs de peinture et puis avec de l'air comprimé, en soufflant là-dessus ça faisait des choses assez jolies, très chouettes et on voyait ça dans les chambres des gars, y mettaient ça à côté sur les tablettes de nuit. Il maintient devant les enquêteurs qu'à la chaîne on perruque et que «c'est là, justement qu'on fait des choses inutiles… À la chaîne, oui. C'est là que se fait le maximum d'objets, moi, j'ai vu des choses… découpés dans de la mousse par exemple, des personnages, des silhouettes, des choses découpées comme ça, pis en épaisseur, qu'étaient pas laids. Ces choses réalisées, ces dessous-de-plat, ces trucs collés, ces trucs un peu brasés. Ces plaques de peinture, là qu'on souffle avec des taches, justement ça vient de gars qui travaillent à la chaîne. Y a quand même des moments où le dépanneur vient… On demande le dépanneur… et puis bon on quitte son poste… bon, ben on s'assoit… cinq minutes à côté ou alors on a remonté les voitures en vitesse, on s'est donné un petit coup d'avance, alors ça laisse… quelques minutes de répit… alors on en profite avec la pince, avec le truc pour tordre… pour arranger. Ça se fait à côté de la chaîne, tout en discutant avec le copain à côté, qu'a lui aussi remonté quelques places ; parce que souvent les gars ne peuvent la remonter… y faut que chacun remonte un petit peu, y faut que les autres soient d'accord à remonter pour se faire un peu d'avance. Mais les gars ne peuvent s'absenter. Pis y n'ont pas les matériaux sur place hein. Et pis c'est pas du tout la même pinaille qui se fait que dans les ateliers ; La pinaille utilitaire elle se fait plus là… pasque sur la chaîne on peut pas trouver le poste de soudure… ou à l'arc autogène ça n'existe pas, ça il faut aller dans un atelier qui est peut être un kilomètre plus loin… Et pis là on connaît pas les gars dans cet atelier alors c'est plus difficile. Mais je trouve que les choses réalisées y a davantage de créativité» (Hissard, 1978 : 79).



Cet entretien réalisé, en 1978 avec un ouvrier de Peugeot retraité, retrace un mode de production et de management où la rationalité productive permettait encore de gagner du temps sur les voitures en remontant la chaîne. L'intensification du travail ne permet plus, en 2019, les mêmes facilités.



Une perruque rare, décrite par Étienne de Banville (2001 : 50), mobilise l'ensemble des ouvriers d'une ligne de production. Dans la région lyonnaise une chaîne fabrique des emballages cylindriques métalliques pour l'agroalimentaire : ils peuvent être de tailles diverses. En équipe de nuit, les ouvriers s'organisent pour arrêter la chaîne, changer les paramètres de taille des boîtes en fer pour réaliser, avec les boîtes vides mais fermées hermétiquement, des flotteurs de radeaux, permettre au mécanisme industriel de les sertir, pour les fermer, sur la même ligne. À la question pour faire quoi ?

> Pour descendre le Rhône en radeau, tiens ! Eh ! Oui, tel était le projet d'une équipe d'une maison de jeunes. Alors pour avoir de bons flotteurs, voilà qu'on arrête la chaîne la nuit, qu'on la reconfigure, qu'on lui fait produire la quantité voulue de boîtes d'air… et qu'on revient à l'état initial, mais avec une vitesse accélérée, pour que la production officielle prévue soit réalisée, elle, comme prévu[1].

LES APPRENTIS

Le travail des futurs ouvriers inclut également la perruque. Au Creusot, un témoignage (non daté) lors de l'exposition de 1994 souligne que la bricole est intégrée à l'enseignement, sans faire de distinction claire entre travaux prescrits et travaux libres :

1. René F., Lyon, 1996.

> Aux écoles Schneider du Creusot l'apprentissage comportait une part importante d'exercices pratiques. Les exercices proposés portaient soit sur une production destinée à l'usine, soit sur la fabrication d'objets domestiques commandés par des ouvriers ou leurs supérieurs. On apprenait donc à faire de la bricole en même temps que son métier. Une fois l'apprentissage terminé, c'était l'« entrée aux hommes » : « On venait d'avoir le CAP, trop contents d'être dans les ateliers. Et il fallait qu'on fasse quelque chose de nos mains, pour emporter à la maison, pour dire ben voila "J'ai fait ça !". Faire des bricoles et les ramener chez soi montre que l'on est devenu un ouvrier à part entière »[1].

À l'école d'apprentissage Renault, une photo présente, à l'occasion de la Saint-Éloi, des lampes de bureau fabriquées par les élèves en 1950 et examinées avec sympathie par le PDG Pierre Lefaucheux, souriant sur la photo (AERNUR, sd : 245).

On est ici, comme souvent, à la limite de la perruque individuelle dans la mesure où c'est probablement le chef d'atelier qui a commandé une production non réglementaire mais destinée à la mise en valeur de la qualité des hommes qui doit rejaillir sur l'entreprise.

À la grande usine sidérurgique SMN Société Métallurgique de Normandie près de Caen (fermée en 1993), un ouvrier d'entretien rapporte son passage à l'école, contraint de travailler pour ses chefs :

> La perruque c'était une véritable institution [...]. Mon premier travail quand je suis arrivé à l'école d'apprentissage, avec toutes mes illusions, a été de faire des clavettes à vélo pour le chef d'atelier et pour ses rideaux. Il y avait des divisionnaires (ingénieurs) qui se faisaient faire des manches de couteau (Leménorel, 2005 : 170).

1. Témoignage écrit lors de l'exposition du Creusot, « Bricoles, bricoler, recycler », Château de la verrerie du Creusot, organisé en 1994 par Isabelle Monforte.

Patrick Schweitzer, entré chez Renault en 1969, ouvrier confirmé en 1974, profite de son stage d'ajusteur à l'école d'apprentissage Renault, pour découper, au chalumeau dans une plaque de tôle, dans l'air du temps de l'époque, un ouvrier qui lève le poing, et qu'il a gardé jusqu'à présent[1]. Il raconte aussi une perruque particulière, qui comporte un aspect affectif :

DRÔLE DE LANDAU

Effectivement, perruque particulière que ce landau… La perruque, ce n'était pas ma spécialité. Mais évidemment que j'en ai fait au cours de ma carrière comme ajusteur-mécanicien à l'atelier 77.70 durant plus de vingt ans. C'était un atelier d'entretien et de maintenance des chaînes et ateliers de production dans l'île Seguin à Billancourt.



Si je participais souvent à la réparation de petits appareillages domestiques de camarade de chaîne, serrures, poignées de portes, théière […], on contribuait souvent aussi à la préparation de matériaux dont nous aurions besoin dans les colonies de vacances où les plus jeunes d'entre nous étaient «mono» pour le CE : lanières de cuir ou tubes de cuivre pour bracelets, plombs pour ceintures de plongée […].

Mais ce landau a plutôt pour moi une valeur affective […]. J'étais, à l'automne 1974, à l'école professionnelle à Billancourt en stage de formation d'ajusteur-mécanicien pour passer mon P2. J'avais pris un peu d'avance sur mes compagnons à la réalisation d'une pièce, et la cabine de soudure était libre. Je l'ai donc confectionné, comme ça, par inspiration, en uti-

1. Entretien avec Patrick Schweizer, 2018.

lisant des chutes de ferrailles que je venais de couper pour réaliser cette pièce, en les soudant entre elles. […] Et je dois bien avouer que j'éprouvais un certain plaisir à sa réalisation […], surtout que le chef de l'école était alors un vrai garde-chiourme, à cheval sur la discipline, qui passait souvent nous surveiller […].
Oh ! Quel hasard ! Ma première fille, Marina, est née le 3 juillet 1974[1].

Dans les temps contemporains immédiats, où l'on relance la politique de l'apprentissage, il est souriant de constater que les élèves de classe de première bac pro ont à leur disposition un manuel d'histoire géographie qui met en scène la perruque sous le titre *Un travail détourné, la perruque* et interroge les élèves sur ce qu'ils en ont compris sur une page complète (Hachette, 2011 : 25)

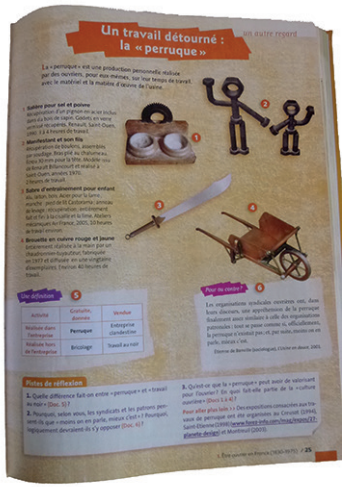


Lors d'une intervention sur la perruque dans une classe de Première TMA (technicien-menuisier-agenceur) en 2012 au lycée professionnel Bartholdi à Saint-Denis (Seine-Saint-Denis) j'ai pu avoir un échange très chaleureux avec des jeunes en formation, jeunes ouvriers qui se destinaient à être « menuisiers-agenceurs de cuisines ». Ils étaient fiers de montrer ce qu'ils avaient réalisé en perruque, dont un échiquier, un porte-outil pour ranger leurs ciseaux à bois et, après que j'ai eu présenté des perruques de défense fabriquées à Saint-Ouen (en particulier un lance-pierres), l'un des jeunes… très fier, m'a signalé avoir fabriqué une batte de base-ball… « en chêne » a-t-il précisé !

Dans l'enseignement technique et la formation de métiers d'art, la perruque est autorisée le plus souvent. On dispose du témoignage de M. Gilles Perrault chef d'atelier au Musée du Louvre puis restaurateur d'art au Château de Versailles :

À « l'après 68 », l'apprenti était au contact de perruqueur dont la qualité du travail et leur rapidité

1. Patrick Schweizer, atelier 77.70 à Renault-Billancourt, 2018.



suscitait l'admiration des élèves. Ces perruques réalisées en dehors des sujets scolaires, étaient souvent des challenges et de ce fait le perruqueur, transformé en champion, se surpassait sous les conseils du professeur. Dès sa première année en école professionnelle, l'apprenti découvrait cette coutume et la possibilité pour les plus courageux de réaliser un travail personnel. La longueur des semaines à l'école Boulle par exemple, soixante-cinq heures hebdomadaires, avec de très longs passages à l'atelier favorisait la pratique de la perruque. Elle permettait aux apprentis la réalisation de jolis objets. Ces exemples illustrent l'importance de la perruque dès la formation[1].

PERRUQUES DE CONDUITE

L'expression *perruque de conduite* est issue directement du vocabulaire compagnonnique. Les amis et compagnons de la même société compagnonnique faisaient une *conduite* à l'ouvrier lorsqu'il quittait une ville, lors de son Tour de France, en chantant et en le félicitant ; en retour, ce dernier devait plusieurs litres de vin à ceux qui l'accompagnaient. Cette cérémonie était solennisée par le défilé avec costumes redingotes, chapeaux hauts-de-forme auxquels étaient attachés les rubans de l'ordre compagnonnique, sans oublier les cannes que portaient les compagnons. Le terme s'est maintenu pour signifier le départ non plus pour une autre ville mais le départ de l'entreprise. La terminologie s'est prolongée en gardant le sens du départ pour les ouvriers qui partent en retraite.

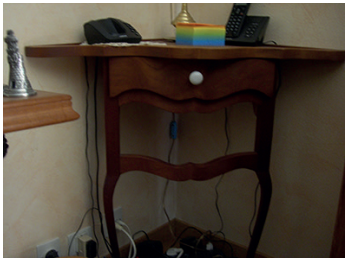
Les *perruques de conduite,* sont extrêmement nombreuses dans les ateliers. Elles consistent dans la réalisation d'un objet souvenir offert à un compagnon à l'occasion de son départ à la retraite. C'est parfois la reproduction en modèle réduit de sa

1. www.gillesperrault.com/la-perruque-artisanale-entre-legalite-et-illegalite/.

machine (fraiseuse, tour mécanique), c'est le cas pour Michel Hillibert parti du département 59 de Billancourt en 1989.

C'est aussi le cas de Chakouri Boumedienne ex-menuisier-ébéniste, rentré chez Renault au département 50.50 comme







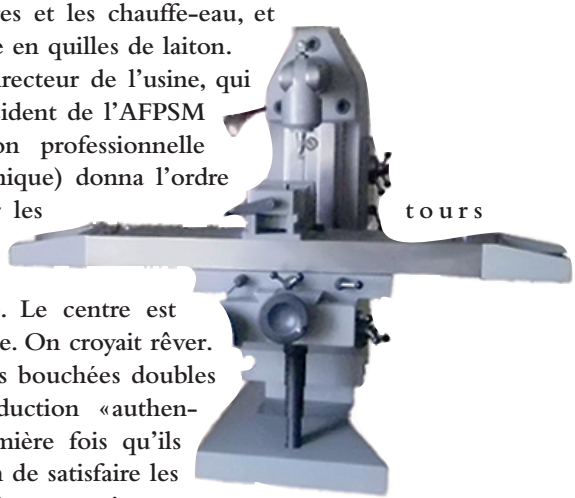


menuisier et devenu modeleur-modéliste, un très grand perruqueur à qui les collègues offrirent en perruque de conduite en 2009 un tableau (perruqué) représentant à la fois le Technocentre de Guyancourt, l'usine de Billancourt, un véhicule «4L» et son portrait sur trois profils (en résine). Depuis le cadre trônait dans son logement et il en était très fier.

Parfois un objet plus symbolique, la quille de départ est la perruque la plus répandue. L'ethnologue Noëlle Gérôme a connu un tour à commande numérique chez Renault à Billancourt qui possédait un programme spécifique pour fabriquer les quilles (Gérôme, 1998).

Dans une période de réduction d'effectifs, de licenciements pour motif économique, Charles Dusnasio, métallo à l'usine de chaudières Saunier-Duval de Nantes décrit de manière précise la cérémonie de fabrication des quilles fabriquées par les apprentis sous la commande de la Direction :

> Lors d'un FNE (Fonds national de l'emploi), c'est-à-dire le départ de compagnons à cinquante-six ans et deux mois, pris en charge par le FNE, le patronat organise des départs en retraite. Chez Saunier Duval c'est la coutume, chacun reçoit une quille ! De dimensions volumineuses, 70 cm, elle est constituée par une masse de laiton surmontée d'un abat-jour en peau de cochon. En 1987, il y eut quelque cent quarante départs en FNE à l'usine de Nantes, ce qui occasionna une production accrue de quilles. Il y avait baisse de la production dans les chaudières et les chauffe-eau, et gonflement de la demande en quilles de laiton. Qu'à cela ne tienne, le directeur de l'usine, qui était en même temps président de l'AFPSM (Association de formation professionnelle des apprentis de la mécanique) donna l'ordre de tourner les quilles sur les classiques et les machines à commande numérique du centre d'apprentissage. Le centre est situé à l'intérieur de l'usine. On croyait rêver. Les apprentis mettaient les bouchées doubles pour terminer leur production «authentique», car c'était la première fois qu'ils œuvraient sur du réel, afin de satisfaire les demandes en quille des cinquante-six ans et deux mois. Tout ce petit monde exultait, les uns de partir à 70% de leur salaire de référence, les autres de bosser enfin sur du concret et le patron de conserver son image paternaliste (Dusnasio, 1992 : 39).



tours

Un témoignage étonnant est celui produit par le comité d'entreprise de la Snecma Évry-Corbeil en 1998 qui a publié un livret intitulé «Les ouvriers de l'imaginaire» qui présente les cadeaux de départ d'une centaine d'ouvriers auxquels on



a offert une perruque de conduite. Sur la centaine exposée dans l'ouvrage, vingt et une sont représentées par des quilles, affichées seules ou, le plus souvent, accompagnées d'un pignon, d'une ailette de moteur, d'ailes d'aviation, de roulements à billes bref d'un bric-à-brac élaboré collectivement pour honorer le départ du compagnon (Snecma, 1998). L'une de ces quilles confiée par Paul Maillet lors de son départ de la Snecma-Corbeil en 1977 porte l'inscription «*17196 jours Ras le bol Je pars*[1]».

Chez Renault où la symbolique communiste imprégnait l'idéologie d'une partie des militants ouvriers, les perruques de conduite reproduisant le sigle de la CGT (deux mains qui se serrent) ou des variantes nombreuses de faucilles et marteaux sont attestées comme cadeaux de départ aux militants qui partaient. La perruque peut même alimenter les débats politiques. Ce fut le cas pour Alain Chaplain, ouvrier cégétiste combatif mais non adhérent à un parti. Pour son départ en retraite, en 1990, Marc et Philippe, deux militants d'extrême gauche réalisèrent ce symbole :

> Sur une idée de Marc et Philippe on a fait réaliser le socle en cuivre par les forgerons du «50-50 méthode Forge». Puis le perçage du socle et des manches en bois du marteau et de la faucille par Marc ; faucille et marteau par Jeannot et c'est Philippe qui s'est occupé de la rectif.
>
> Quand ce symbole a été offert à Alain Chaplain pour son départ en retraite un jeune militant du PCF,

1. Merci à Michel Wahl de m'avoir confié la quille de départ de son beau-père.

Coindeau (Coin-coin) se retourne vers nous et nous apostrophe :
« Pourquoi vous lui offrez un marteau et une faucille ? Il n'a jamais été au Parti ! »
Philippe lui répond : « La question est : Pourquoi un ouvrier (conscient et combatif anticapitaliste) n'a jamais été au PCF ? ![1] »

Plus particulier fut l'anniversaire du secrétaire du PCF Maurice Thorez qui reçut, le 28 avril 1950, plus d'un millier de cadeaux dans un grand meeting à la salle de la Mutualité à Paris, pour son cinquantième anniversaire. Parmi les cadeaux (journaux, aquarelles, tissus brodés, poèmes, dessins, assiettes, cendriers, jeux d'échecs, porte-documents, modèles réduits de wagons, de lampes de mineurs, etc.), on peut reconnaître facilement des objets fabriqués en perruque : Un briquet en métal dont on peut apercevoir les traces d'usinage, de fraisage, avec l'inscription « Les cheminots de Bel Abbes à Maurice Thorez pour son 50e anniversaire[2] ».

Les orfèvres de l'entreprise Christofle à Saint-Denis (Seine-Saint-Denis) offrirent un protège-livre en argent avec l'inscription : « Le personnel de l'orfèvrerie Christofle à Saint Denis au meilleur fils du peuple de France pour son anniversaire ». La ciselure représente, sous l'inscription, une Marianne couronnée de blés et dominant des usines et des ouvriers.

Il était possible de voir et photographier une partie de ces objets lors d'une exposition à Ivry en 2012 qui présentait, entre autres, toute une série de petites enclumes miniaturisées offertes soit par des métallos allemands, ou par les travailleurs de l'usine Lavalette à Saint-Ouen



1. Marc Forestier, département. 50-50, puis 57 bois, Renault-Billancourt, 2018.
2. Une grande partie des objets offerts sont visibles sur www.fonds-thorez.ivry94/thorez_cin/liste_bdd_documents_cadeaux.php.

(Seine-Saint-Denis) ou bien encore par les métallos des Chantiers navals de La Seyne (Var)[1]. Bien que non précisé (illégal !) il est extrêmement probable que les objets offerts, précités, soient des perruques d'usine[2].



1. CREDAC, exposition à la Manufacture des œillets à Ivry-sur-Seine « L'Homme de Vitruve », septembre à décembre 2012
2. Le caractère artisanal des enclumes nous incite à penser que les travailleurs ont souhaité fabriquer eux-mêmes le cadeau. Il n'est pas impossible qu'ils l'aient sous traités à l'extérieur ou bien fabriqués dans un atelier personnel. Nous n'aurons pas de certitude, mais la probabilité la plus grande c'est que dans de grandes entreprises comme Lavalette ou les chantiers navals de La Seyne, ils aient eu la possibilité et tout le matériel pour réaliser les enclumes en perruque.

CHAPITRE 3

PATRONS ET SYNDICATS DEVANT LA PERRUQUE

LA POSITION DU PATRONAT

Étienne de Banville résumait, avec humour, la position patronale sur la question en expliquant que «le patronat se fait des cheveux avec la perruque» et, que dans tous les cas, «il la considère comme un acte fautif (en un seul mot)» (Banville, 2001 :109). Mais le patronat ne pratique pas souvent le même humour.



Sur un temps long, Michel Anteby a pu étudier les travaux sur une collection de 354 règlements d'ateliers datant de 1798 à 1936 (Anteby, 2003). 84% des règlements font référence à des matériaux, outils ou objets sortis des ateliers et 20% de ces règlements parlent spécifiquement des travaux réalisés pour son propre compte. La sortie d'objets, de matériaux ou d'outils est toujours interdite et ces règlements autorisent des fouilles sur les salariés. Plusieurs règlements interdisent explicitement le travail pour son propre compte.

On a vu (voir *supra*) que c'était le cas aux usines Peugeot, en 1820. Un règlement d'atelier chez Schneider en 1848, stipule dans son article 7 que «les portiers ne laisseront sortir aucun objet sans un laissez-passer ou une Lettre de voiture

en règle[1] ». On connaît le témoignage d'un ouvrier licencié pour avoir fabriqué un barbecue (Banville et Dumont, 1998) et Michel Anteby signale «le cas d'un ancien établi licencié en 1969 après la découverte à son domicile d'une perruque qui suggère une équation juridique entre perruque et vol.».



La position de Xavier Bouiteau, président de l'Union patronale des industriels de la Loire interrogé en 1998 est claire :

> Reconnaître la perruque, oui, la combattre, dans la mesure du possible. Il faut de la matière première, il faut du temps qui lui est payé par l'entreprise à son profit pour la fabrication d'un objet quel qu'il soit. Il s'agit d'un vol ! (Banville Marie et Dumont, 1998).

Dans les années 1950, Mme Charles Schneider se plaignait, au Creusot et déclarait «L'usine est une véritable quincaillerie[2]» en soulignant la trop grande part des ustensiles ménagers, domestiques fabriqués : cuisine, lessive, nettoyage, etc..

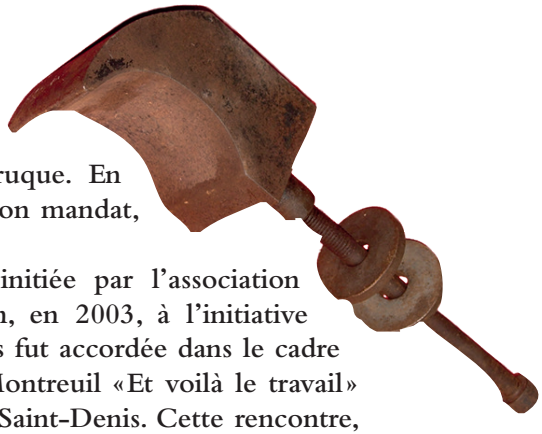
Dans les années 1990, j'ai moi-même été sanctionné, dans mon atelier, pour avoir perruqué.

Le Medef, par deux fois, a tenté d'interdire une exposition qui présentait ces travaux.

Une première fois lors d'une exposition de perruqueurs-verriers à Firminy (Loire) en 1996, une seconde fois en faisant pression sur le conseil général de Seine-Saint-Denis qui présentait des perruques dans un ensemble intitulé «Et voilà le travail», en 2003. Il dut reculer les deux fois. Lors de la première, à Firminy, la réception de l'huissier envoyé par le patronat fut chaleureuse, on lui proposa de visiter l'exposition mais à sa demande de connaître le nom des producteurs qui exposaient, il lui fut répondu avec sourire que ce n'était pas

1. Règlement des ateliers Ateliers-Constructions, 12 septembre 1848, Document de l'Écomusée du Creusot, *La Documentation photographique,* n° 6005, 1973,

2. Texte d'un panneau de l'exposition du Creusot « Bricoles, bricoler, recycler », Château de la verrerie du Creusot organisé en 1994 par Isabelle Monforte.



possible car c'était de la perruque. En voyant l'ironie et l'inutilité de son mandat, il préféra se retirer.

Pour la seconde exposition initiée par l'association Mains d'œuvres de Saint-Ouen, en 2003, à l'initiative d'Hélène Caubel, une salle nous fut accordée dans le cadre d'une exposition plus large à Montreuil «Et voilà le travail» par le conseil général de Seine-Saint-Denis. Cette rencontre, réunion-débat réunissait Hélène, des chercheurs (Michel Anteby, Étienne de Banville) et une dizaine de perruqueurs-ouvriers qui étaient venus avec leurs «œuvres» (parfois de simples tournevis bricolés) qu'ils exposaient sur de petits stands. Un riche débat eut lieu ensuite avec une centaine de participants malgré la demande d'interdiction de la réunion par le Medef de Seine-Saint-Denis, le conseil général passant outre.

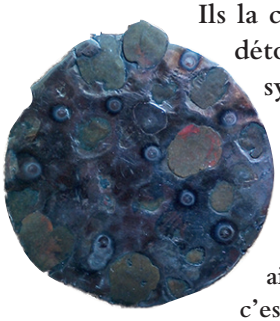
Parfois des objets peuvent être fabriqués en série sans volonté au départ de large diffusion. C'est ce qu'explique François-Xavier Trivière dans son enquête auprès des perruqueurs de la région de Nantes :

> On peut continuer la série des séries, avec celle, plus humble et pittoresque du «ramasse-bourrier» c'est-à-dire la pelle à poussière, fabriqué sans trop y penser par un ouvrier chaudronnier. Contre toute attente l'objet plut, fut beaucoup demandé et nombre d'exemplaires diffusés dans plusieurs maisons. Un cendrier en inox a connu une plus grande fortune encore, mais non son fabricant en perruque qui sera découvert puis licencié. Le bassin nazairien fut presque inondé par cette production standardisée, sortant discrètement, mais en quantité non négligeable, d'une emboutisseuse d'usine (Trivière, 1997 : 337-338).

La pratique de la perruque remet en cause la légitimité du pouvoir patronal à disposer de la propriété privée des moyens de production mais aussi à disposer de la plus-value dégagée par un temps de travail qu'il ne paye pas. En ce sens, elle est une forme, parmi d'autres, de la réappropriation d'un «surtravail non payé».

LE POINT DE VUE DES SYNDICALISTES

L'attitude des militants politiques et des syndicalistes est le plus souvent hostile à la perruque. Ils condamnent l'aspect individualiste, débrouillardise ou compromission avec la maîtrise et souvent n'ont pas le temps de la réaliser eux-mêmes, pris par les tâches militantes. Cela dit, ils en ont tous fait, eux-mêmes, d'après leur propre témoignage[1] !



Ils la considèrent comme « une pratique individualiste » qui détourne de la grève, qui ne correspond pas à leur morale syndicale[2] et qu'ils ne pratiquent pas faute de temps.

Stéphane Just, ouvrier électricien à la RATP syndicaliste CGT puis FO et dirigeant trotskiste de l'OCI, interrogé en 1995 déclarait :

> En principe, je ne suis pas pour la perruque, j'en ai fait, mais très peu. Cela dit, c'est occasionnel, c'est pas systématique parce que pour certains c'est systématique. Je pense pas que c'est le terrain de la bataille. La démerde personnelle je la condamne pas mais... je pense pas que ce soit l'axe sur lequel on doive se battre. Je suis un militant de lutte de classe ! (Kosmann, 1995-1996 : 55).

Pourtant, certains délégués CGT à Renault-Billancourt étaient des producteurs de perruque. Daniel Bonnechère, élu et responsable syndical du comité d'entreprise, prêtre-ouvrier, était un perruqueur à l'atelier qui put s'exprimer en particulier lors du conflit irlandais entre 1980 et 1985 : il défendit les prisonniers politiques catholiques et réalisa une série de perruques (triskèles et croix entourées d'un cœur) pour vendre à la fête de l'Humanité de l'année 1984.

1. Je m'appuie sur une centaine de témoignages de militants des usines Renault rencontrés à l'occasion de l'élaboration de leur biographie pour le *Maitron* et à qui la question de la perruque était posée systématiquement.
2. Cela dit, de nombreux entretiens avec des syndicalistes montrent qu'ils en ont tous pratiqué ou bénéficié de celles de perruqueurs plus confirmés !



D'autres dirigeants de la CGT-Renault fabriquèrent de la perruque occasionnellement (Alain Stern) ou bien reçurent une perruque de conduite à l'occasion de leur départ en retraite (Aimé Halbeher, Roger Silvain).

Auguste Gillot, forgeron de métier et ancien maire PCF de Saint-Denis, soixante-dix ans après ses démêlés avec son petit patron de Longjumeau, restait, à quatre-vingt-sept ans, encore très fier de la perruque qui trônait sur ses étagères. Il me fit la démonstration d'un ajustage «serré» de deux pièces mécaniques, qui, avec le temps, ne voulaient plus coulisser. Il s'énervait encore en expliquant que ça aurait du coulisser, qu'elles avaient un «jeu» calculé et en forçant sur l'assemblage… ne réussit pas à les débloquer… ![1]



Il ne semble pas exister de textes syndicaux sur la question. Une enquête du *Monde Dimanche* avait interrogé les centrales syndicales, en 1980 :

> Si on déclare, tant à la CGT qu'à la CFDT qu'on n'a aucun «avis autorisé» à donner sur la fauche et la perruque, on précise d'emblée que le conseil est systématiquement prodigué aux militants de base «de ne pas se compromettre avec ces trucs-là». La perruque tolérée en période calme peut devenir le prétexte à une répression patronale, brutale et immédiate, contre les travailleurs en cas de conflit et de rupture du consensus (Darmon, 1980).

Le discours des militants peut être plus radical. Le sociologue François-Xavier Trivière dans son enquête à Nantes décrit :

> Un militant ouvrier impertinent lui aussi, nous renvoyait à notre projet sur la bricole en dénonçant un fait de «folklore» (au sens péjoratif, non pas scientifique : «Tout ça c'est du folklore !»), dont la célébration lui semblait distractive d'investissements, de luttes et d'engagements plus sérieux. Il pensait plus

1. Entretien de l'auteur avec Auguste Gillot, 9 janvier 1992.



> spécialement à «la perruque» opération de braconnage ouvrier dans la sphère productive, la considérer comme dérisoire dans sa portée symbolique (dans sa fonction critique d'un ordre capitaliste), tout au plus matière à récits facétieux contés par les Tartarins de la bricole (Trivière, 1997 : 3).

Le témoignage de Pierre Gallon, délégué CGT dans le département de la Loire dans l'excellent documentaire *Perruque, bricole et Cie* (Banville et Dumont, 1998) est éloquent sur la mise en question de la complicité qu'il remarque :

> ça demande effectivement un savoir-faire important et c'était souvent des mecs qui n'étaient pas sous estimés du point de vue professionnels, au contraire, on leur foutait la paix parce qu'on savait qu'on avait besoin d'eux. [...] C'est aussi cet aspect-là : on te fout la paix, tu fais ta bricole, quelque part, je m'en fous.

Plus tard il donne son point de vue de syndicaliste… gestionnaire :

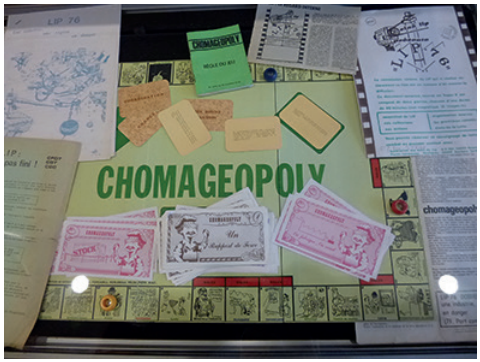
> L'idée quelque part c'est : si le patron nous vole, si on fait de la perruque, on récupère une partie de ce qui nous a été volé. Par contre je dirais que c'est une position qui me paraît à moi, un petit peu anarcho-syndicaliste, ce qui est relativement traditionnel à Saint Étienne et dans la Loire. Car dans la mesure où on veut s'attaquer au droit de propriété, je crois qu'il faut qu'on y aille franchement. On n'y va pas en grappilleurs mais en remettant en cause systématiquement à travers le comité d'entreprise, à travers les administrateurs élus, à travers l'activité syndicale. C'est beaucoup plus important car effectivement on a pris un pouvoir important dans la gestion des entreprises.

La CGT d'après-guerre, qui eut à gérer (1944-1949) l'usine Berliet de Vénissieux déclarée en autogestion, se plaignait des «tire-au-flanc, des habitués des arrêts de travail simulés et de la perruque qui consiste pour certains ouvriers de l'entretien à fabriquer des broches, encouragé par certains de ses collègues». La période est à l'héroïsation du travail, des brigades de travail volontaire et des «artisans de nos victoires» (Peyrenet, 1980 : 51).

LES FORMES MILITANTES DE LA PERRUQUE

PERRUQUE DE GRÈVES

Une extension du travail individuel de perruque en dehors du travail prescrit s'exprime dans les grèves avec occupation des locaux. Il s'agit alors de fabrications collectives et sans contraintes hiérarchiques. Différentes donc d'un travail caché, c'est tout de même un travail détourné de la production prévue dans l'entreprise. Cette fois, il ne s'agit plus de poser l'objet sur sa cheminée ou dans son jardin, ces productions sont destinées à la vente, le temps de la grève pour soutenir les grévistes. Il n'existe pas à notre connaissance de terme spécifique pour qualifier ces fabrications ; faute de mieux, nous la considérons comme «perruque collective» ou «perruque de grèves». Surtout lors des conflits longs, les ouvriers, comme les ouvrières en profitent pour exprimer un savoir-faire qui leur était interdit avant la grève.



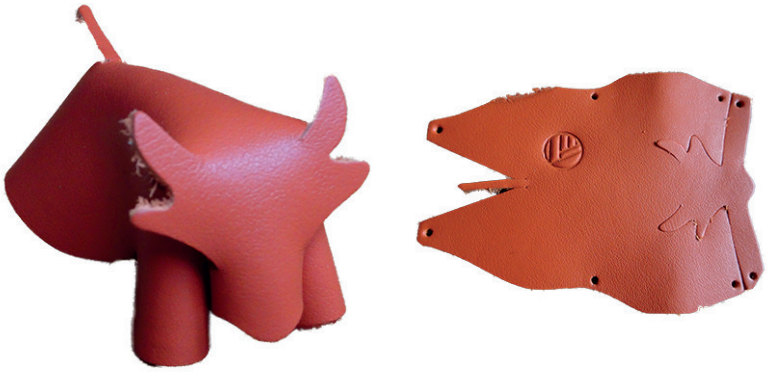
Les ouvrières de Lip en 1973, ne se contentèrent pas de la vente de montres mais ont fabriqué un jeu de plateau le *Chomageopoly* copié sur le Monopoly classique et fait fabriquer un disque vinyle *Un combat, un espoir, on fabrique, on vend*.

Lors de la seconde grève de 1976-1978, organisées en Scop pour la popularisation, elles ont créé, elles-mêmes, des lampes de chevet, des poteries, des bijoux, des cendriers en cuivre,

et, en bois, des bougeoirs, bracelets, assiettes coquetiers et supports de coquetiers muraux décorés à la pyrogravure[1].

En 1979, pendant la grève, les chaudronniers de l'Alstom à Saint-Ouen vendaient des dessous-de-plat pliés et chauffés avec l'acier destiné à d'autres fonctions.

Dans de très nombreuses usines, ces productions diverses sont attestées comme aux usines de chaussures Bata, lors



de la fermeture de décembre 2001. La perruque, selon les témoignages n'était pas possible en raison de la surveillance, des cadences, des fouilles à la sortie pendant les années de production à l'usine Bataville-Hellocourt de Moselle. Après la fermeture, les travailleurs se mirent alors à utiliser une petite partie de stocks de cuir à des fins personnelles, non pas pour soutenir la grève mais pour eux-mêmes ou pour réaliser des cadeaux à destination de leur famille : petites vachettes en cuir, souvenir de la grève, ceintures, petites bourses, porte-monnaie, musettes en cuir (Lerichomme, 2017). Tous ces objets furent offerts à l'occasion des fêtes de Noël qui suivirent de quelques jours seulement la fermeture brutale de l'usine.

1. Ces « perruques de grèves » ont été exposées à la Maison des Métallos à Paris lors d'un colloque sur Lip « Images des Lip : Créations en luttes », 12 novembre 2013. Les collections de photos étaient celles de Monique Piton et Fatima Demougeot.



Dans des conditions comparables d'annonce de fermeture de l'usine, des sociologues (Collectif du 9 août) ont rencontré un ouvrier de chez Molex, l'usine qui ferma ses portes en Haute-Garonne en 2012, après un combat médiatisé. Il ne s'agit plus ici de travailler pour la vente externe et soutenir la lutte comme chez Lip, mais de travailler «pour soi» à l'instar des ouvrières de chez Bata. La colère face au licenciement s'exprime en refusant le travail habituel de l'entreprise, devenu inutile, et à la place de rendre service dans l'atelier tout en permettant la réalisation de ses capacités de technicien.

Après l'annonce de la fermeture, il ne s'agit plus seulement de s'offrir des libertés vis-à-vis du travail salarié, mais de détourner collectivement l'outil de production contre les propriétaires du capital, comme le raconte un ouvrier âgé de quarante-huit ans et qui travaille à l'usine depuis vingt-six ans au moment de l'annonce de la fermeture :

ET QU'EST-CE QUE VOUS FAISIEZ QUAND VOUS RESTIEZ DANS LES ATELIERS ?

Ben on discutait, on discutait de la grève. Ouais on discutait. On s'occupait. Moi j'étais fraiseur, tout le monde venait me voir : «Fais-moi ça, fais-moi ça, fais-moi ça.»

POUR LA MAISON ?

Eh bé bien sûr ! J'allais pas travailler moi, hein ! Moi du jour où on m'a dit : «T'es licencié», c'était en octobre, moi, ce jour là, j'ai plus travaillé pour le patron.

ALORS VOUS FAISIEZ QUOI ?

Ben, je travaillais pour les collègues.

TU FAISAIS QUOI POUR LES COLLÈGUES ?

N'importe, je leur faisais des pièces pour les tondeuses, pour n'importe quoi. N'importe quoi, ils me demandaient.

MAIS COMMENT TU FAISAIS, ILS T'AMENAIENT LE MODÈLE ET TU LE FAISAIS ?

Ils m'amenaient le modèle cassé, moi je reprenais toutes les cotes et je le refaisais. C'est ça le métier de fraiseur.

ET LES CHEFS, ILS…

Les chefs ? Je m'en foutais des chefs, je savais que j'étais viré[1] (Collectif du 9 août, 2017 : 129-130).

Le plasticien et photographe Jean-Luc Moulène[2] a recensé trente-neuf fabrications de grève dans les années 1980 et 1990 qui avaient été réalisées pour populariser les revendications grévistes : une pipe avec l'indication des 3x8 (8 heures de travail, 8 heures de loisirs et 8 heures de sommeil) ; une manivelle de pédalier et une poêle de marque Tefal pour la lutte des dix-sept de Manufrance qui porte les mentions « Relaxe Manufrance, Emploi, Solidarité, Justice, Liberté » ; une page pirate de l'*International Herald Tribune* avec le personnel en grève ; plusieurs publications de l'imprimerie Chaix de Saint-Ouen occupée par ses ouvriers ; des tracts journaux du *Parisien libéré* pendant leur grève ; une maquette de voiture recréée (à l'échelle 1), la *Neutral* par la CGT pour exiger la création d'une petite voiture populaire de la part du constructeur Renault ; des faux billets (spécimen) de la Banque de France en lutte ; divers objets de la grève des Lip (*Chomageopoly,* tête de fusée, jeu-rébus-casse-tête en bois, montre étanche) ; faux billets SNCF ; plaque de fonte de cheminée allégorique contre les licenciements chez Massey-Ferguson ; des billes de roulement de l'usine SKF à Ivry ; paquet de cigarettes La Pantinoise et La Tonneinquaise pour protester contre la fermeture des usines Seita ; plaque



1. Entretien du 13 décembre 2012.
2. Qui a exposé en février 2017 au Centre Pompidou à Paris.

d'acier pour annoncer la journée portes ouvertes avec la CGT chez Sacilor ; « la plus grosse bouteille de parfum » en plastique PVC (6,82 m de hauteur, diamètre 1,79 m, nombre de flacons pour la composer : 6 865, poids 307 kg) chez BAP (Bourgogne applications plastiques) sous-traitant de Carnaud-Metalbox en Côte d'Or.



Souvent dans des ateliers féminins des objets symboliques sont produits : « La Vie en pull », poupées Bella et Libr, chaussures Myris, chapelier Esperaza, Les Ateliers roannais de construction technique (ARCT) ou les couturières de Nina Ricci (Moulène, 2007).

Pour le quarantième anniversaire du PCF, les communistes de l'usine Christofle offrirent à Maurice Thorez, en 1960, un vase en argent, au socle en marbre, avec l'inscription : « Vive le 40e anniversaire du PCF. Avec toute leur affection au camarade Maurice Thorez. La cellule Christofle constituée pendant les quarante et un jours de grève[1] ».

Noëlle Gérôme fait état, dans, les années 1970, d'un ouvrage d'imprimerie, vendu à la fête de l'Humanité pour le soutien au journal :

> Les ouvriers de l'Imprimerie Poissonnière ont exécuté « en perruque » l'ouvrage de Lénine, *Karl Marx et sa doctrine,* en cinq cents exemplaires numérotés sur vergé Hollande (Gérôme et Tartakowski, 1988 : 255).

Plus rare en termes d'objet détourné, et en dimension, les ouvriers CGT de l'usine SATAM-Industries à La Courneuve (Seine-Saint-Denis) qui fabriquaient des pompes à essence en ont monté une sur plateau à roulettes avec le sigle syndical

1. Credec, exposition à la Manufacture des œillets à Ivry-sur-Seine, « L'Homme de Vitruve », septembre-décembre 2012.



et un bandeau tricolore pour populariser leur lutte dans les manifestations.[1]

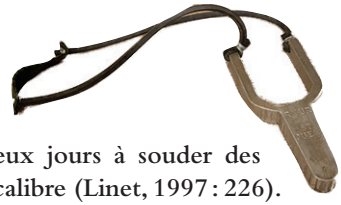
PERRUQUE DE LUTTE

Le conflit violent est un moment exceptionnel dans un parcours professionnel. Les perruqueurs peuvent alors réaliser, collectivement cette fois, des perruques d'autodéfense.

Lors de la venue du général américain Ridgway à Paris pendant la guerre de Corée, en 1952, les ouvriers de chez Renault, à Billancourt, partant en manifestation, ont fabriqué, des pancartes en tôle dont ils affûtaient les bords pour les rendre coupants, le texte de la pancarte étant largement secondaire, voire inexistant. Dans ses mémoires Roger Linet, à l'époque député PCF et chargé de la mobilisation chez Renault par la CGT, déclare :

> Les consignes étaient claires, il faut y aller avec de gros manches et de petites pancartes. Chez Renault, où nous avons à rétablir une réputation, nous préparons une manifestation musclée. Deux copains du service

1. Pendant la grève de 1975, précédant la campagne du PCF « Produisons français » (source : Archives départementales de Seine-Saint-Denis).



entretien du comité d'entreprise passent deux jours à souder des pancartes en tôle à un manche en tube gros calibre (Linet, 1997 : 226).

Une grève extrêmement violente eut lieu aux Chantiers de l'Atlantique à Saint-Nazaire, en 1955. Louis Oury, chaudronnier raconte la perruque de défense contre les CRS des ouvriers de ce grand chantier naval :

> On fabrique des projectiles d'acier et les gars qui s'y emploient manifestent autant de frénésie que s'ils avaient un boni à tirer. Aux poinçonneuses, des tôles entières d'épaisseur moyenne (un centimètre maximum) sont débitées à l'aide d'un poinçon de 20. Aux cisailles des tôles de même épaisseur se voient transformées en projectiles encore plus dangereux : des petits triangles dont les angles aigus projetés avec force seront capables de percer n'importe quels uniformes. D'autres groupes disséminés dans les nefs se sont spécialisés dans le matériel de projection, avec des bandes de caoutchouc ils confectionnent des lance-pierres (Oury, 2005 : 175).

Les conflits récents ne font pas exception et la violence transgressive est une forme de résistance exprimée dans les grèves.

Comme à Saint-Nazaire, la fabrication de lance-pierres fut produite à de nombreux endroits. En particulier chez Renault à Saint-Ouen en 1982, à l'occasion et en solidarité aux grèves immigrées de chez Citroën. Les militants s'organisèrent pour fabriquer plusieurs lance-pierres en cuir, caoutchouc et aluminium (en alu de 20 mm d'épaisseur). Une usine Citroën existait à Saint-Ouen, l'usine des « Épinettes », occupée par des hommes de main et des « jaunes » venus de l'usine de Rennes. L'usine fut assiégée par les grévistes venus de l'usine d'Aulnay-sous-Bois et appuyés par des ouvriers de diverses entreprises de Saint-Ouen dont ceux de l'usine Renault. Toutes les vitres furent la cible des lance-pierres. Finalement, après une médiation de la police, les blessés de l'intérieur furent évacués sous protection policière et les grévistes purent réintégrer leurs ateliers. Les perruqueurs d'extrême gauche de l'usine

étaient satisfaits d'avoir pu constater la puissance de leur «outillage» fabriqué en perruque qui portait plus loin que les lance-pierres du commerce achetés par le service d'ordre central de la CGT !

En mai 2009, à Gijón, dans les Asturies, les chaudronniers de marine des chantiers navals menacés de la fermeture des chantiers de la Pymar, et qui occupaient ces chantiers, utilisaient, au-delà des boulons, cocktails Molotov contre la police anti-émeute, des frondes fabriquées sur place, des tubes de diamètre 50 mm et d'une longueur d'un mètre cinquante pour envoyer des fusées d'artifice «de jardin» de petits





calibres (20 à 25 mm) sur les gardes civils espagnols. On peut observer sur les vidéos, une ouverture, une «lumière» bricolée pour permettre la mise à feu. En même temps, la tôle destinée à la construction ne manquant pas dans un chantier naval, ils ont construit des guérites de protection munies de roues (ou roulettes) qui leur permettaient d'avancer et d'approcher les policiers à portée de lance-pierres. La tôle épaisse, soudée par points, au chalumeau, permet l'édification d'une guérite de 2,5 m de hauteur environ, fermée sur trois côtés et disposant d'un toit protecteur et des «lumières» découpées, certaines grillagées pour la visibilité, d'autres libres, permettant l'introduction de tubes de tir.

Les perruques d'autodéfense sont exceptionnelles au niveau d'une seule entreprise. Sur une histoire longue, elles sont toujours présentes dans un monde ouvrier qui combat les licenciements et dont la précarité de statut reste une donnée séculaire.

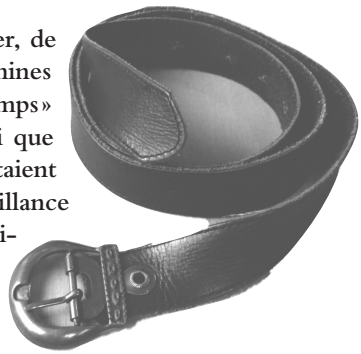
MÉLANGE DES GENRES

PERRUQUES D'OUVRIÈRES

Lucienne, qui travaille dans une entreprise métallurgique à Saint-Brieuc :

> Entre nous, quand on parle de la perruque – ou plutôt de la bricole, comme on dit en Bretagne –, cela a un petit goût de revanche sur la vie d'usine. Quand on a besoin d'une baguette de soudure ou de se servir d'un chalumeau, ce serait bien le comble d'aller se fournir ailleurs, alors qu'à l'usine on a tout sous la main (cité par Darmon, 1980).

Des situations différentes sont observables d'une usine à l'autre, voire dans la même entreprise. Lise Lerichomme dans sa relation de la perruque chez Bata donne la parole à Marie-Noëlle, ouvrière chez Bata en Moselle. Celle-ci explique qu'il n'était pas question de perruquer chez Bata :



> On était bridés, on n'osait pas vraiment bouger, de toute façon «la cadence était dure» sur les machines et en temps normal «on n'aurait pas eu le temps» de grappiller quelques secondes pour faire quoi que ce soit en plus. Pour finir les ordres de fouille étaient quotidiens et très stricts. Sans parler de la surveillance omniprésente, qui achevait de dissuader quiconque aurait voulu travailler pour soi.
> Après l'annonce de la fermeture, les «*batamen*» à l'arrêt depuis le début du mois de juin 2001 ont alors commencé à combattre l'angoisse de l'incertitude par la fabrication de petits riens pour eux. Peu à peu, certaines «emportaient des chutes de cuir puis des demi-peaux qui comportaient des défauts» et n'auraient pas été utilisables pour la production. Si, au début, les chefs «râlaient» et «menaçaient», au fur et à mesure de l'été, on se cachait de moins en moins pour fabriquer de petits articles de maroquinerie en tissu ou en cuir. Fait inédit à Bata, on circulait d'un atelier à l'autre, pour rencontrer les autres ouvriers, demander aux coupeurs d'adapter des gabarits conçus le long des lentes journées à l'atelier. Puis ce fut l'atelier des

> piqueuses qui fut le plus sollicité, on venait les voir, elles, pour finaliser d'ambitieux projets de trousses, sacs à main ou besaces. On échangeait des idées, on copiait, on améliorait, on ajustait les projets aux goûts des uns et des autres (Lerichomme, 2017).

On est ici à une frontière entre perruque traditionnelle et perruque collective dans une usine qui n'est pas en grève, mais dont la direction a annoncé la fermeture. En conséquence, les ouvrières se sont dégagées du travail prescrit, ont bravé les interdictions pour pouvoir exprimer leur savoir-faire en maroquinerie.

On a vu que nombre de perruques de grève recensées par Jean-Luc Moulène sont le fait d'ouvrières dans le domaine de la couture.

Comme chez Bata, il est impossible chez Nina Ricci de perruquer à son compte, et c'est dans les ateliers, occupés en 1999, que les premières et secondes mains qualifiées créent le modèle de haute couture de robe du soir «Stromboli» qui sera porté par un mannequin comme emblème des grévistes devant le Carrousel du Louvre au défilé officiel des collections de haute couture, le 20 janvier 1999.



À Roanne, au milieu des années 1980, les travailleurs inventent un nouveau procédé de tissu «novacore». Le brevet sera vendu au Japon entraînant la colère des syndicats. C'est à ce moment que les couturières créent trois costumes en novacore dont deux sont offerts à Jean Auroux, le maire de la ville, et un troisième à Henri Krasucki, le secrétaire général de la CGT.

Dans la même situation, les ouvrières de La Vie en pull, toujours à Roanne dans les années 1990, créent un fuseau, un polo et une écharpe. À l'occasion du bicentenaire de la Révolution française, elles créent des T-shirts avec divers slogans : Marianne sur fond de Bastille-Usine «même combat» avec le slogan «Vivre et

travailler autrement», puis trois colombes et La Vie en pull. Un autre modèle était vendu : le Saint-Just (le bonheur est toujours une idée neuve).

À la fermeture, en mai 1980, de l'usine de prêt-à-porter Bril dans le Loiret, les 318 ouvrières créent une poupée Libr (anagramme de Bril) pour soutenir leur action et créent une coopérative ouvrière. L'année suivante, la société Bella de Perpignan qui fabriquait des poupées subissait un règlement judiciaire qui faisait passer le personnel de 860 personnes à 315. Les ouvrières restantes créent symboliquement une «poupée de lutte Bella» qui apparaît sur un autocollant aux couleurs de la Catalogne.

Dans la chaussure, chez Myris à Limoux, lors d'une grève, cinq salariées sont «inculpées d'infraction et d'empêchement de circuler librement» Les ouvrières qui, en 1999 occupent l'usine, fabriquent des «souliers de la lutte» pour les vendre dans les manifestations de soutien. Le pied gauche porte, surpiqué en blanc : «les 5».



Dans son livre, Fanny Gallot précise que les ouvrières en lingerie de Lejaby à Yssingeaux (Haute-Loire) fabriquent un soutien-gorge tricolore qu'elles portent en manifestation en 1994… De la même manière, les salarié·es de Moulinex-Alençon fabriquent en 2001 un fer à repasser géant qui est promené dans les manifestations (Gallot, 2015).

Chez Renault, à l'usine de Flins, Fabienne Lauret, ouvrière «établie», travaille à la sellerie, l'atelier de couture des sièges de voitures. Dans cette grande entreprise, l'attitude patronale diffère d'une usine à l'autre. Interdite mais parfois tolérée à Billancourt et Saint-Ouen, elle est davantage «admise» à Flins, en particulier en fin de poste, mais aussi en temps volé :

> À Renault-Flins, dans les années 1970 à 1990, avant leur externalisation, il restait encore assez d'ateliers hors chaîne où les ouvrier·ères pouvaient gagner du temps sur leur charge de travail ou leur rendement pour s'y adonner en cours ou en fin de journée. À

l'atelier de couture des sièges, la perruque était assez répandue parmi les centaines de mécaniciennes et même tolérée par les chefs fermant les yeux. Aucune trousse n'étant fournie pour mettre les outils (ciseaux, cannettes bobines de fils), chacune s'en confectionnait une dès son arrivée, avec les conseils des collègues. Pour ce faire, on trouvait toujours des chutes de tissu ou de simili cuir, des fermetures éclair récupérées à la coupe. De la perruque légitimée de fait. Puis on s'enhardissait en fabriquant pour la maison, les enfants, les proches. Les plus douées répondaient même à une commande pour un cadeau de départ en retraite ou une autre occasion importante de la vie, mariage, naissance, mutation : un souvenir symbolique façonné et emprunt de solidarité ouvrière. De superbes réalisations, de la peluche en tissu coloré à la voiture miniature en simili cuir furent ainsi sorties des mains expertes des ouvrières. Chaque secteur de l'usine avait presque sa spécialité, ses spécialistes, dont on vantait discrètement les talents. En tôlerie, en peinture, à l'entretien, chez les outilleurs, on pouvait fabriquer et aussi réparer beaucoup de choses chez Renault en dehors des voitures ! De l'instrument culinaire ou utilitaire à l'objet de décoration ou humoristique, l'ingéniosité ouvrière s'exprimait. Dans les bureaux, des employées réalisaient des invitations, des cartes de vœux personnalisées sur leur machine à écrire ou plus tard à l'ordinateur. Mais là non plus, rien en série ; la notion de marchandise était réservée aux voitures de l'usine. Exception à la règle et pour la bonne cause : une petite sculpture d'une Twingo en métal doré fabriquée exceptionnellement en plusieurs exemplaires pour l'inauguration d'une grande exposition, «Auto-déco», réalisée





en 1987 par le CE sur l'art et l'automobile[1].

Pour les soixante ans de l'usine, en octobre 2012, les objets de perruque furent exposés à Aubergenville (Yvelines).

PERRUQUE MIXTE

Quand la perruque se trouve effectuée en collaboration entre hommes et femmes, il semble que la division sexuée du travail ne soit pas remise en question. Ce sont les «coupeurs» chez Bata qui adaptent les gabarits de cuir, c'est ensuite à l'atelier des «piqueuses» que les perruques sont finalisées (voir *supra*).

Un autre exemple est celui de la Thomson à Meudon à la fin des années 1970, début 1980, une ouvrière «établie» raconte qu'à l'atelier de câblage où elle travaillait, les ouvrières (qui n'avaient pas de formation professionnelle) ne créaient pas de perruque personnelle. Ce sont les hommes, les ouvriers qualifiés, professionnels ayant le CAP ou un bac pro, ou bien des techniciens qui lisaient des revues techniques de bricolage (à l'époque «Radiotechnique» ou «Radio + ») et y recopiaient des schémas électroniques. Les techniciens disposaient de matériels nécessaires (circuits imprimés, composants...). Les ouvrières étaient parfois sollicitées pour des soudures; et l'atelier dit «de mécanique» qui disposait de machines et matériaux pour faire des boîtiers en métal était aussi sollicité.



Un exemple: des variateurs de vitesse d'essuie-glaces pour automobiles qui n'existaient alors pas en série sur les modèles les plus courants étaient fabriqués en perruque.

1. Fabienne Lauret, atelier de couture à la sellerie Renault-Flins, 2018; Lauret (2015: 335) et Lauret (2018: 64-67).



À la Thomson-Meudon, la perruque était celle des hommes et les ouvrières étaient des exécutantes[1].

MILITARIA

Dans la distinction des objets de perruques spécifiques, peu ou pas pratiqués par les femmes, les armes de toutes sortes sont le fait, à notre connaissance, des perruqueurs masculins. Les couteaux sont certainement les perruques les plus courantes dans ce domaine, elles sont attestées, dans la métallurgie à peu près partout. Pour ce que nous connaissons le mieux, aux usines Renault il y en eut à Billancourt, à Flins, à Saint-Ouen. Les couteaux sont relativement faciles à réaliser à partir de modèles existants, le plus souvent en utilisant des «lames de ressort» d'automobiles ou de camions qui possèdent la dureté nécessaire. Les modèles sont très diversifiés (couteaux de chasse, poignards, couteaux pliables, simples ou multifonctions avec ou sans tire-bouchons…). Comme l'ensemble des autres armes ils relèvent de l'imaginaire de ceux qui les créent mais, à notre connaissance, ne servent jamais en tant qu'armes. Plus utilement, en ce qui concerne les couteaux, ils sont utiles pour couper le saucisson au casse-croûte de 10 heures… D'autres armes blanches furent fabriquées :

1. Sylvie P. atelier câblage Thomson, témoignage 2018.

sabres d'enfants (en alu) et sabres japonais (en acier) à Air France ; chez Renault : poings américains, shuriken (étoiles à lancer japonaises), lance-pierres pour les enfants ou… pour les manifestations radicales.

Mais les perruques d'armes préférées, pour les spécialistes du genre, restent les armes à feu. Des pistolets ou revolvers furent fabriqués à la Radiotechnique (devenue Philips) à Caen dans les années 1980. Au cours de la même période, à Renault-Saint-Ouen, un ajusteur fabriqua un revolver à barillet, et un fraiseur, un petit pistolet de sac copie d'un «Derringer». Il tenta ensuite un pistolet-mitrailleur de type «Uzi». Il racontait en souriant : «Mais je n'ai jamais réussi à le finir, il fallait un ressort spécifique (en accordéon) pour faire monter les balles dans le chargeur, je n'en avais pas et je n'ai pas réussi à en fabriquer un[1] !»



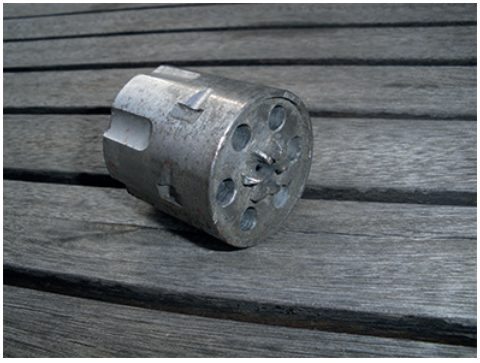


Le pistolet ci-dessous relève d'une tradition de perruque familiale : il est l'œuvre de Bernard Lescant ouvrier à la Radiotechnique de Caen dans les années 1980. Son père, Édouard Lescant, ouvrier à la SAF (Soudure autogène française) de Nantes avait fabriqué, également en perruque, dans les années 1950, un «crochet pour puits» articulé pour le transport[2].

Le témoignage le plus complet, dans ce domaine, est celui d'un ouvrier de Peugeot-Sochaux qui dialogue avec son épouse à qui il n'a pas tout raconté… :

1. Thierry Q., atelier 37 Renault-Saint-Ouen, témoignage 2018.
2. Le tout est conservé précieusement par leur fils et petit fils Thierry Lescant, l'auteur des photos. Qu'il soit, ici, remercié.

Moi, j'ai fait deux pistolets à l'usine. Un gars qui m'a fait faire deux pistolets… vous ferez attention à ne pas le raconter… je sais bien que c'est anonyme, mais de toute façon je ne vous dirai pas le nom du gars non plus… Les gars le surnommaient le cow-boy, et puis ils se foutaient de ma gueule parce que, quand ils le voyaient arriver, ils disaient : «Voilà le cow-boy qui vient pour te voir !» Alors des fois, quand je le voyais assez tôt, je me sauvais ! Je savais que c'était pour me demander… Il m'a fait faire des truc complètement ahurissants ! Il me faisait faire des pistolets, taillés dans la masse, dans la ferraille… dans une grosse plaque de ferraille comme ça au carré… tailler un pistolet dedans ! Un vrai pistolet ! Un pistolet qui n'a jamais marché d'ailleurs. Le jour qu'il l'a essayé, y'a la cartouche qui a éclaté, il a eu la main à moitié…



Elle : Tu ne me l'as jamais dit, ça !

Lui : Mais si ! le machin, là, tu sais !

Elle : Non, tu ne me l'as jamais dit ! Arrête hein !

Lui : Enfin ! on est allés chez lui, il nous avait payé l'apéro à Sainte-Suzanne !

Elle : Eh bien ! tu ne m'avais pas dit ce que tu lui avais fait !

Lui : C'était un passionné des armes. Il ne s'en sert pas, ce n'est pas un truand ! C'est un gars qui aime ça, il aime bricoler, il est très fin… il fait un de ces boulots, vindiou ! jamais je n'ai vu un gars… on m'obligerait à le faire, jamais je ne ferais ce qu'il fait… limer ce qu'il lime, user le métal comme il l'use… moi je dégrossirais beaucoup de choses. C'était un truc à barillet, je lui avais fait jusqu'au barillet et lui finissait à la maison. Y'en a pas un qui a jamais marché ! (Goux, 2003 : 409-410).

Ce témoignage, gouailleur, reflète complètement la situation des «fabricants d'armes en perruque». L'aspect technique

d'une part : un pistolet, un couteau ou un revolver ne sont pas très compliqués à réaliser, mais demandent toutefois un savoir-faire technique certain. C'est une grande partie de leur attrait. Le fantasme guerrier est certainement un autre composant, très peu développé chez les femmes, il explique probablement l'aspect « genré » de cette fabrication. Enfin, la clandestinité de la fabrication est une composante indispen-





sable. Cette fois, il ne s'agit pas d'être repéré par la maîtrise qui ne l'accepterait jamais. La fabrication d'armes tombe sous le coup de la loi, ce qui explique la divulgation extrêmement restreinte des collaborations et l'exigence du secret auprès des proches. Un effet secondaire serait l'augmentation de la dépense de stress, d'adrénaline, pour le perruqueur qui rompt la monotonie d'un travail prescrit souvent sans émotion, ni intérêt.



CHAPITRE 4

PERRUQUEURS DE TOUS LES PAYS

Ce court chapitre mériterait un prolongement. Nous avons conscience de l'insuffisance de cette recherche. Il ne s'agit pas en fait de «tous les pays». Nos recherches n'ont pas abouti sur les pays immenses de langue hispanique (Espagne, Amérique du Sud), pas davantage de pays continents comme le Canada, l'Inde ou l'Afrique où l'industrie est implantée de manière ancienne ou bien en plein développement. Nous avons pu entrouvrir une petite fenêtre en Chine, mais toute l'Asie industrielle (Japon, Bengladesh, Indonésie) est inconnue quant à la pratique de la perruque.



De notre point de vue, il n'est pas possible que cette pratique transgressive ne soit pas généralisée au-delà des nations et des cultures différentes. Il reste à le prouver ! Le besoin de se réapproprier son travail et surtout le besoin de fabriquer soi-même ce dont on a besoin nous semble une question universelle.

L'industrie qui rassemblait au 19e siècle quelques dizaines de millions d'ouvriers et d'ouvrières cantonné·es à l'Europe et à l'Amérique du Nord représente aujourd'hui entre 1,5 et 2 milliards de prolétaires obligés de survivre dans des conditions extrêmement précaires en Asie surtout et bientôt en Afrique (l'Éthiopie étant la tête de pont des investisseurs chinois et étrangers).

Nous avons vu que la répression patronale n'empêche pas chacun de profiter des moyens que lui offre l'usine pour réaliser ce dont il a besoin où ce qu'il a décidé de créer.

Les exemples qui suivent, comme ceux qui précédent pour la France, ne sont que des images, des illustrations (parfois unique dans nos exemples) d'un phénomène généralisé.

Le cas de l'ex-Union Soviétique, exposé ici par le témoignage d'une ouvrière moscovite ou les déclarations récentes d'un grand réalisateur de cinéma chinois nous donnent la certitude que ces pays immenses par leur territoire et leur industrie étaient (et sont encore probablement) des lieux où les perruqueurs ont pu pratiquer leur art.



Nous ne connaissons d'autres sources que celles que nous indiquons ci-dessous (sociologues, anthropologues) ou témoignages. Notre volonté d'en connaître davantage, en Pologne par exemple, a été limitée pour des raisons tout simplement financières. Miklos Haraszti qui fut dès 1975 le premier à évoquer le problème dans son ouvrage *Salaire aux pièces* (1976) fut le premier écrivain à produire sur la pratique perruquière en Hongrie. D'autres, peut-être, ont poursuivi, mais leurs ouvrages à notre connaissance n'ont pas été traduits. Le principe de réalité nous oblige à faire avec ce que l'on a et les quelques pages qui suivent n'ont jamais été publiées dans leur ensemble. Nous sommes redevables aux quelques chercheurs et témoins qui ont permis ces éléments de connaissance (Alft Lüdtke, Danielle Linhart, Cécile Clément, Hélène Caubel, Jan Middelbos, Michel Anteby) ainsi qu'aux témoins rencontrés : Peter Bach et Ali (délégué d'IG-Metal) en Allemagne et le cinéaste Wang Bing pour la Chine.

TERMINOLOGIE ANGLO-SAXONNE

Le caractère international de la perruque apparaît à travers plusieurs sources, en particulier dans le vocabulaire de chaque langue nationale. Aux États-Unis, on l'appelle «*homer*» (Anteby, 2003), laissant penser que l'objet est fabriqué pour

la maison. En Grande-Bretagne, on le nomme «*pilfering*» qui suggère le pillage et «*fiddling*» qui, au sens premier, signifie «jouer du violon», localement à Derby existe aussi le terme «*foreign*» qui signifie «étranger» dans le sens «à destination du dehors de l'usine». Les ouvriers américains utilisent l'expression ironique «*government job*» ou «*government work*» «travailler pour le gouvernement».

ALLEMAGNE

L'anthropologie allemande utilise le terme d'«*Eigen-sinn*» (le sens de soi), en valorisant la volonté de réappropriation de leur travail par les ouvriers forgerons et tourneurs d'une usine de machines-outils à Chemnitz en Saxe en 1890 (Lüdtke, 2000). Le mot allemand «*Eigen-sinn*», littéralement «entêtement», a été variablement traduit en français par «quant à soi», «sens de soi», «obstination», «autonomie», «domaine réservé», «dignité ouvrière» mais tous on trait à une réappropriation de son travail. Alft Lüdtke reprend le récit fourni par un jeune théologien protestant Paul Göhre «établi» dans une usine de mécanique à Chemnitz au cours de l'année 1890, auprès d'une population de cent vingt forgerons, limeurs et tourneurs :



> Le récit de Göhre met en évidence que non pas tous les ouvriers (il était dans une usine composée exclusivement d'hommes), mais la plupart d'entre eux résistaient à un ordre fondé sur la productivité et le profit. Son propre récit, comme les textes d'expériences en usine qu'il publia quelques années plus tard, montrent l'étonnante plasticité et souplesse des tentatives pour grappiller ici un petit plaisir, là un peu de repos et d'espace, pour s'accorder des petits moments «à soi» et se trouver des refuges (Lüdtke, 2000 : 76-77).

Cette description du siècle dernier des transgressions de la règle en Allemagne est continue. À la fin des années 1970, à l'usine Ford, Peter, militant d'extrême gauche (KPD-ml) fabrique clandestinement un échiquier, des haltères de musculation, des jouets en bois et en 1980 une plaque de fonte avec, soudée en surimpression, l'anniversaire du KPD, après 1945 et un soleil qui l'éclaire.

La politique des usines Ford en Allemagne a changé, et, en 2010, lors d'une visite du syndicat Sud-Solidaires-Industrie à l'usine Ford dans la banlieue de Cologne, la perruque avait obtenu droit de cité, des cendriers fabriqués au tour étaient présents, à disposition dans les ateliers visités et un responsable syndicaliste d'IG Metall nous expliquait :

> La perruque était très, très répandue, surtout en maintenance et chez les outilleurs, on en a et on en fabrique toujours beaucoup [sourire]. Exemples : plaques de portes gravées, bustes, cadeaux qui vont à la maison, perruque artistique. Les perruqueurs paient la valeur du matériel, l'usinage est toléré pendant le temps de travail[1].

ÉTATS-UNIS

Michel Anteby a pu étudier les procès contre la perruque de la part de la justice nord-américaine (Anteby, 2003 : 456) depuis 1990. Des procès ont été intentés contre des producteurs de perruques de tous ordres : le fait de dactylographier une lettre personnelle durant le temps de travail (Cour de cassation de Californie, 2001), un pare-chocs de voiture ou la soudure d'une hotte pour une salle de bains (Manitoba, 1997) ou une étagère à médicaments (Ontario, 2000), etc. On y rencontre les industries chimiques, les industries du bois et les aciéries.

1. Ali, délégué, responsable IG-Metall chez Ford-Cologne, témoignage 2010.

HONGRIE

Miklos Haraszti (1976) relatait dans *Salaire aux pièces ouvrier dans un pays de l'Est,* son expérience de fraiseur, en Hongrie, à l'usine de fabrication de tracteurs Étoile rouge (Libération, 1976). Il y décrivait son travail sur deux fraiseuses, simultanément (ce qui ne l'empêchait pas de travailler en perruque). Son livre est un des premiers et des plus importants pour la description de la perruque. Étudiant en philosophie et en littérature à l'université de Budapest, il est exclu pour ses idées non conformistes puis condamné en juin 1968 avec «un groupe de conjurés maoïstes». C'est alors qu'il travaille comme fraiseur pour l'usine de tracteurs Ganz-Mavag et Red Star. La description fine du travail de fraisage est d'une grande qualité et d'une grande précision. Ce qui n'affecte pas son style, ni son espoir d'un monde différent :

> À la place du sens aliéné, imposé du dehors par le salaire (et de sa négation : le non-sens d'un réconfort interdit) viendrait l'extase du besoin authentique. Le travail en perruque précisément par son non-sens du point de vue de l'usine, est l'annonce tranquille et obstinée du besoin d'un travail stimulant, plus fort que tout autre, serait la conviction que notre travail, notre vie et notre conscience sont gouvernés par nos propres buts. La Grande Perruque se ferait sur des machines, mais celles-ci seraient subordonnées par nos experts à la double exigence de nos besoins véritables et de nos libertés face à elles. Ce serait le crépuscule de la technologie des chronos. Nous produirions uniquement ce dont auraient besoin les travailleurs en perruque associés et qui nous permettrait de rester les travailleurs unis du travail en perruque. Et nous le produirions de façon mille fois plus efficace que tout ce qui se produit aujourd'hui (Haraszti, 1976).

La recherche, si elle doit se poursuivre ne peut faire l'économie de la perruque dans les pays de l'Est, dits du «socialisme réel». Dans des situations de productivité faible et par ailleurs de pénurie d'objets manufacturés pour l'industrie légère, il est

certain de notre point de vue que la perruque fut un moyen de pallier à cette pénurie d'objets de consommation courante.

POLOGNE

Malgré une tentative, de la part d'Hélène Caubel (à l'époque responsable de l'association Mains d'œuvres), nous n'avons pas eu les moyens financiers de provoquer une exposition de ces perruques, en Pologne.

Lors d'un appel à exposition, en 2005, dans le cadre d'une petite annonce, d'anciens ouvriers des chantiers navals Lénine





de Gdansk ont répondu, nombreux, et proposaient de mettre en valeur les crucifix réalisés en perruque à l'usine[1].

Il ne reste de cette démarche, qui n'a pu être financée, que quelques photos de petites ferronneries et d'un ensemble d'ustensiles de cuisine aux couleurs de la Pologne sous un aigle Polonais.

1. Entretien avec Hélène Caubel, qui avait organisé l'exposition « Et voilà le travail » à Montreuil (Seine-Saint-Denis) en 2003.

MOSCOU

D'autres témoignages, cette fois d'origine russe et ex-soviétique : à Moscou, dans les années 1990, une ouvrière de fabrication de roulements à billes se plaint d'être obligée de payer la matière première de sa perruque depuis la privatisation de l'usine (Clément, 2005) :

> L'usine de roulements à billes de Moscou (de son ancien nom GPZ-1) étale son immense territoire non loin du centre de la capitale. Ouverte en 1932, l'usine vient de fêter ses soixante-dix ans. Elle reste encore aujourd'hui l'une des plus importantes d'Europe par sa capacité de production (45 millions de roulements à billes par an), elle est devenue la société ouverte actionnarisée « OAO-Roulements à billes moscovite » dans laquelle les salariés et surtout la direction de l'usine (celle qui était déjà à la tête de la direction avant la *perestroïka*) détenaient la majorité des actions (Clément, 2005 : 74).

Ceci pour fixer le cadre juridique. L'auteure donne ensuite la parole à une ouvrière qui décrit les changements entre la privatisation et l'usine du temps de l'économie planifiée :

> Il est également devenu plus difficile de faire « quelque chose pour soi » dans l'usine pendant les temps morts. Tout est désormais comptabilisé. Une ouvrière du polissage témoigne : « Tu peux encore faire quelque chose, par exemple pendant la pause déjeuner. C'est possible si tu préviens le chef d'atelier et qu'il inscrit tout dans le journal de bord. Il reste un peu d'humanité. Mais en fait, c'est plus simple d'acheter la pièce que tu veux produire pour toi. Parce que le service des normes retient sur mon salaire toutes les dépenses, pour l'électricité, la machine, le temps de travail. Du temps des communistes, tout ça se faisait gratuitement ! » La plupart des ouvriers estiment ainsi avoir été privés de la possibilité de faire quelque chose pour eux-mêmes dans l'usine : « Le contrôle est permanent, le chef d'atelier va et vient, le contremaître surveille. » Ce renforcement du contrôle sur l'usage du temps de

travail rompt avec les pratiques informelles courantes des ouvriers soviétiques, et est mal supporté par les ouvriers, qui accordent une grande importance à la possibilité de travailler, au moins en partie, pour eux-mêmes et selon leurs propres règles (Clément, 2005 : 90).

CHINE

Sur l'Internet chinois, le mot 干私活 «Gan Sihuo» est très polysémique : il est homophone de «vie pour soi», il signifie en même temps «faire de la contrebande», il est employé pour parler du travail au noir, du travail en extra, des activités menées sur le lieu de travail dans un intérêt autre que celui du patron.

On connaît les conditions extrêmes que vivent, en 2019, les ouvriers et ouvrières en Asie, devenue l'«atelier du monde».





Pour autant, la perruque a existé du temps de l'économie planifiée et existe toujours, dans les usines chinoises modernisées. Le film du réalisateur documentariste Wang Bing, *À l'Ouest des rails. Rouille 2,* montrait des images d'ouvriers chinois, en Mandchourie, filmés en 2001, qui perruquaient un présentoir et des reproductions d'armes blanches miniaturisées (environ 20 cm) dans des firmes d'État. Le documentaire

qui ne contient aucun commentaire se contente de filmer les ouvriers au travail dans une région dévastée par les restructurations des entreprises d'État. Un ouvrier, sur un touret à meuler, est en train de polir la finition de sa perruque.

On peut entendre, le dialogue suivant : « Un second ouvrier : "C'est interdit de faire ça !" » Le perruqueur, sans tenir compte de l'observation réplique : « Il faut s'appliquer pour faire ça », puis satisfait de son travail, il manipule les petites lances, hallebardes et guisarmes chinoises et cherche l'approbation de son compagnon : « C'est réussi, qu'est-ce que tu en penses ? » (Bing, 2004)[1].

Lors de son passage en France, à Saint-Denis en novembre 2017 pour la présentation de son film *L'Argent amer*, nous avons pu interroger le réalisateur sur l'existence de la perruque en Chine, aujourd'hui :

> Oui, ça existe, forcément, moins dans les petites entreprises que je montre dans mon film à Huzhou où les rapports sont différents. Mais du temps de l'économie planifiée, il y avait tout un système de travail pour soi. Dans les grandes entreprises d'État c'est forcément répandu, peut-être moins qu'avant mais comment interdire aux salariés de travailler pour eux sur le temps de travail[2].

1. On peut voir une capture de ces images par Jan Middelbos sur son site http://jan-m.org/documents/.
2. Wang Bing à Saint-Denis, cinéma L'Écran, le 26 novembre 2017. Merci à Amélie Kosmann-Mendez pour la traduction.



CHAPITRE 5

LA PERRUQUE COMMENTÉE

L'un des premiers témoignages ouvriers, faisant état de pratiques déviantes à l'entreprise et de la réalité de la perruque, a été publié dès l'après-guerre : « Le travail noir intérieur à l'usine, exécuté pour soi, au bureau ou sur la machine, « en douce » pendant les heures de travail » (Albert, 1952).

LITTÉRATURE

Les littérateurs se sont peu penchés sur la perruque. On a cité (voir *supra*) le roman d'André Philippe de 1937 qui mettait en scène un forgeur, perruqueur impénitent.

En 1969 paraissait le roman de Jean Douassot (Fred Deux) intitulé *La Perruque*. L'auteur, peintre et écrivain surréaliste, d'origine ouvrière, produit un texte d'une violence extrême pour ne parler de la perruque qu'à l'avant-dernière page ! Il se pose la question du rapport avec la perruque de coiffeur, décrit une passoire perruquée et un contremaître qui cherche à découvrir « qui » perruque à l'atelier ? Quelques années plus tard, en 1978, Michel Chabot raconte dans *L'Escarbille* l'histoire d'Eugène Saulnier ouvrier verrier en Loir-et-Cher, au début du 20e siècle :

> Au fond, mon rêve c'était d'être un vrai verrier. L'envie et l'amour des belles choses me tenaient aux mains. Les petites bricoles que j'avais appris à sortir de ma canne me laissaient sur ma faim ; les carafons à eau-de-vie au bouchon irisé, les presse-papiers boules, les petits chevaux, c'était des amusements de la première heure, des babioles qui faisaient la joie des visiteurs qui nous concédaient une pièce à l'occasion. Je ne dénigrerai pas pour autant mes premières ébauches : un panier à anse garni de fruits de couleurs



> que j'avais offert à ma mère figurait en bonne place à la maison sur le manteau de la cheminée où elle s'était empressée de l'installer hors de la portée d'Henriette (Chabot, 1979 : 68).

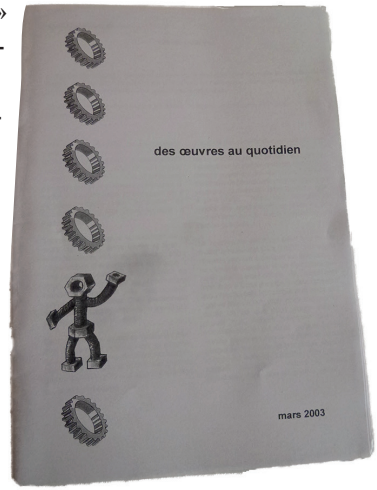
En 1982, François Bon dans son roman *Sortie d'usine* y fait une très courte référence : « Il trafiquait pas mal en douce les radiateurs de bagnole des copains ou autres chromages, la perruque » (Bon, 1982 : 121). En 1997, le romancier Daniel Picouly décrit une famille d'origine algérienne qui rentre au pays. Le père, qui travaille à Air France, semble être un fort perruqueur puisqu'il fabrique à l'usine des « plats en inox pour la maison ; une coupe chromée en forme de couscoussière, une caisse en duralinox avec des palmiers gravés en style nouille » et, pour les vacances, un fond en contreplaqué épais pour une bouée géante avec « une pagaie ultralégère à pales plexiglas transparentes. Technique aéronautique Air France ! » (Picouly, 1997 : 12, 73, 130, 276).

TEXTES DE RÉFÉRENCE

Deux chercheurs de renom, l'anthropologue Claude Lévi-Strauss et le philosophe Michel de Certeau ont évoqué le « bricolage » pour l'un et la « perruque » directement pour le second.

Dans son ouvrage de 1962, *La Pensée sauvage,* Claude Lévi-Strauss analysait la pensée « sauvage » (ou pensée mythique) ; il

en présentait l'analogie de nos jours avec le bricolage, forme d'activité résiduelle, selon lui, de cette pensée préscientifique qui a précédé celle de l'ingénieur contemporain. L'un des sens attribué à l'adjectif « sauvage » par la définition du Centre national de ressources textuelles et lexicales du CNRS[1] est la suivante : « Qui échappe aux règles établies, qui se fait en dehors de toute organisation officielle, qui a un caractère spontané et incontrôlable. » À ce titre la « perruque » ou la « bricole » selon les appellations régionales, peut s'apparenter à cette « pensée sauvage » décrite par Claude Lévi-Strauss et au « bricolage » décrit par l'ethnologue.



Un colloque sur la question du bricolage dans tous ses aspects et de son rapport avec la perruque se tint à l'INSA de Lyon, en novembre 2008, sous la direction de Christian Thuderoz et Françoise Odin[2] et un ouvrage parut, en 2010, reprenant les interventions du colloque et l'élargissant avec un DVD de perruque intégré (Odin et Thuderoz, 2010).

Michel de Certeau, dans la première édition en 1980 de *L'Invention du quotidien*, utilise la belle expression « arts de faire » (de Certeau, 1990 : 43-44). où il décrit les ruses subtiles, les tactiques de résistance par lesquelles l'homme se réapproprie l'espace et l'usage à sa façon. Dans le cadre du chapitre « Cultures populaires », il consacre une étude à « une pratique de détournement : la perruque » qu'il valorise comme forme de résistance et qui « réintroduit dans l'espace industriel (c'est-à-dire dans l'ordre présent) les tactiques populaires de jadis ou d'ailleurs ». Il affirme son actualité dans le monde industriel comme dans celui des bureaux. La perruque valorise la culture du « don » et, en conclusion, il appelle la

1. CNRS, www.cntrl.fr/definition.
2. « Génie(s) de la bricole et du bricolage », colloque pour le centenaire de Claude Lévi-Strauss, 26-27 novembre 2008, Villeurbanne.

communauté scientifique à «perruquer sur son domaine de l'ordre du savoir, pour détourner le temps dû à l'institution» (de Certeau : 1990 : 43-49).

SOCIOLOGUES, ETHNOLOGUES

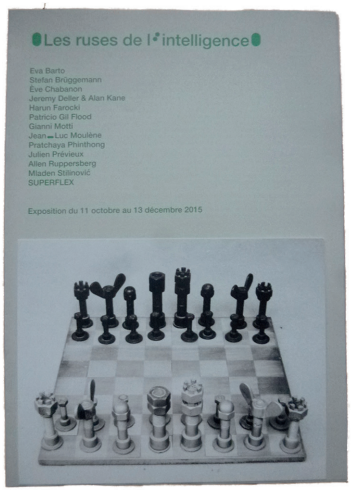
Dès les années 1950, un texte d'étude de psychosociologie envisage la perruque : c'est celui de Jacques Barbichon (1956). Il évoque, dans le domaine de la psychosociologie, ce qu'il appelle les «vies parallèles» : le «travail au noir», le «travail en douce» qu'il a pu reconnaître dans «quatre branches industrielles différentes».

À partir des années 1980, les ethnologues, anthropologues et historiens s'intéressent à la perruque ouvrière. Nous n'avons pas ici d'ambition exhaustive quant à la recension des chercheurs ayant travaillé sur le sujet. Seuls sont cités ceux que nous avons lus…

Noëlle Gérôme, ethnologue au Musée des arts et traditions populaires[1], s'est intéressée tôt aux récompenses (perruques de conduite) dans l'usine de la Snecma, chez Renault (la fête de la Saint Éloi) et chez les verriers de Saint-Just-sur-Loire (Gérôme, 1983, 1984, 1987, 1988). Une partie de son travail repose sur les «productions symboliques» et les fêtes.

D'autres ethnologues, comme Joëlle Deniot, se sont intéressés aux perruques dans les intérieurs ouvriers. Elle décrit la polyvalence des métallos de la région de Nantes en s'appuyant sur les réalisations de plusieurs ouvriers : Monsieur «AM» ouvrier chimiste à l'arsenal d'Indret (Loire-Atlantique), un ajusteur qui travaille à l'Aérospatiale mais réalise une table basse en fer forgé et carreaux de faïence représentant des oiseaux. Le troisième, Monsieur «AL» est chaudronnier à l'usine des Batignolles, et crée un porte-fleurs «en tôle de 8» d'une hauteur de 70 cm, représentant deux serveuses, l'une

1. Fermé en 2005, ses collections ont été transférées au Mucem de Marseille. Il devrait être remplacé en 2020 par le nouveau propriétaire milliardaire Bernard Arnault, PDG de Vuitton en «Maison LVMH-Arts-Talents-patrimoine»…?!



blonde d'un côté, l'autre brune sur une même surface métallique (Deniot, 1996 : 293-297).

Véronique Moulinié décrit des formes, proches de l'art brut, réalisées par des ouvriers en retraite pour décorer leurs jardins. Ces derniers n'oublient pas la perruque :

> Les pistons deviennent cendriers, les culasses pots de fleurs, les carters barbecues, où les « gouttes de fonte » aux formes bizarres voisinent sur l'étagère avec des souvenirs de vacances. Un monde peuplé d'objets stéréotypés, tout droit sortis du quotidien : mortiers, pieds de lampe, jeux d'échecs ou de dames, récipients et coupelles en tout genre, cendriers, vide-poches, serre-livres, en bois, en fer, etc. Cependant, ces œuvres petites ou grandes possèdent nombre de points communs, relèvent d'un même schéma : le « faire pour faire », en somme la production de l'inutile, pour soi (Moulinié, 1999 : 39-40).

La même auteure étudie plus précisément des « bricoleurs » sur leur lieu d'habitat, ce qui n'empêche pas la perruque pour fabriquer un barbecue ou un karting (Moulinié, 2014 : 71).

Les sociologues ou psychosociologues se sont également intéressés à la perruque : Anteby, 2003 ; Trivière, 1997 ; Bernoux, 1981 ; Joseph, 1980, en englobant parfois celle-ci dans un cadre plus large des « déviances au travail » ; Bozon-Lemel (1990) ; Bonnet (2008). Le travail « à côté » a été analysé par Florence Weber (Weber, 1989).

HISTORIENS

Des historiens intègrent désormais la perruque dans l'analyse des comportements ouvriers. C'est le cas de Xavier Vigna, qui traite de cette pratique répandue dans plusieurs de ses ouvrages (Vigna, 2007, 2012, 2014, 2016). Il la catégorise dans les « illégalités et violences » à l'usine (Vigna, 2007 : 100) ou bien comme une « culture d'opposition » (Vigna, 2012 : 108). Depuis les années 1990, d'autres auteurs se sont emparés de cette pratique transgressive et l'ont mentionné plus

ou moins rapidement : Edward P. Thomson (*La Guerre des forêts,* 2014), Stéphane Beaud et Michel Pialoux (1999) ; Nicolas Hatzfeld et Jean Louis Loubet (sur l'usine Simca de Poissy, « Poissy de la CGT à la CFT », 2002), Christian Chevandier (sur les cheminots, *Cheminots en grève,* 2002 et, lui aussi sur les cheminots, JulienMischi (*Le bourg et l'atelier,* 2016), Michelle Zancarini-Fournel (*Les luttes et les rêves,* 2016), Michel Pigenet (*Les ouvriers du Cher,* 1990), Stéphane Palaude (sur les verriers), 2012 ; Alf Lüdtke (2000) ; Fanny Gallot (sur les ouvrières, 2015) ; François Jarrige (*Ressentiment, révoltes et histoire, Discours et expériences du 19e siècle*, Alain Michel (Renault) et Michel Margairaz (RATP) qui m'ont permis tous deux la sortie d'articles ou de travaux universitaires ou la perruque était présente), la liste n'est pas close.

Des mémoires universitaires se sont intéressés à la perruque. Nous avons cité le travail de l'ancien salarié à l'arsenal de Brest (Borvon, 2007). De jeunes chercheuses ont présenté, de manière contemporaine, des mémoires : Bette Barthélemy (2008-2009) ; Karine Bouleau (2011-2012) ; Suzy Lelièvre (2013).

EXPOSITIONS

Des expositions intégrant des objets de perruque ou consacrées uniquement au sujet ont pu être regardées par des publics très divers.

Nous avons cité les expositions d'Isabelle Monforte au Creusot (Saône-et-Loire) en 1994, d'Étienne de Banville à Firminy (Loire) en 1996 et du conseil général de Seine-Saint-Denis en 2003 intitulée « Et voilà le travail » (voir *supra,* « La position du patronat »). Il y en eut aussi à la Snecma-Corbeil (Essonne) en 1984 et en Basse-Loire, commentée par



François-Xavier Trivière en 1999 ; depuis la perruque a été davantage reconnue.

En 2006, l'artiste critique Jan Middelbos présenta, à Paris dans un local de la CNT une « Bourse du travail parallèle » où l'on pouvait échanger des objets perruqués ou… « volés sur le lieu de travail[1] » !

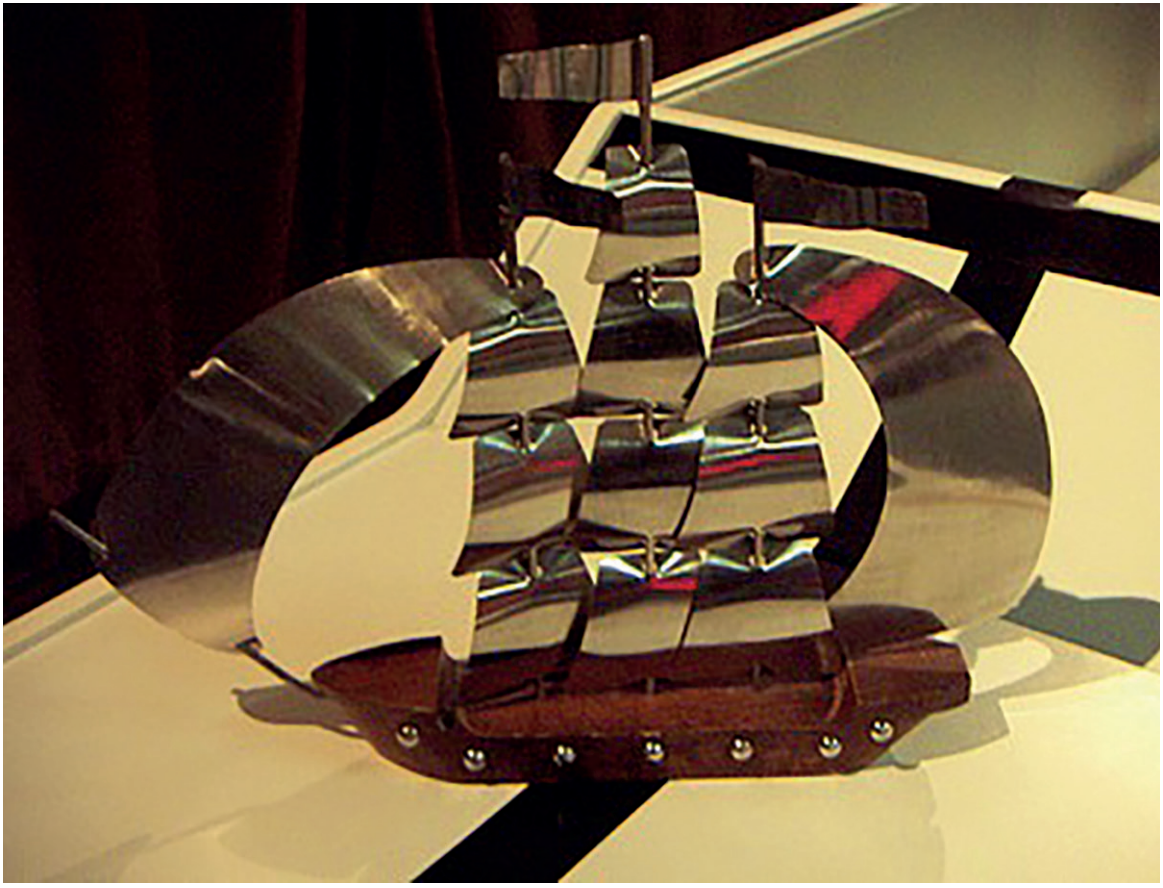
En 2007, plus institutionnel le conseil général des Bouches-du-Rhône exposait dans sa galerie d'Aix-en-Provence, sous le même intitulé mais sans rapport avec l'exposition de Seine-Saint-Denis « Et voilà le travail ». La commissaire d'exposition décidait d'y inclure, à côté d'artistes contemporains réputés, des objets modestes de perruque et utilisait une photo de perruque d'un forgeron qui s'attaquait au CAC 40, comme affiche et couverture du catalogue.

En 2009, la médiathèque Persépolis de Saint-Ouen réalisait une petite exposition sur la perruque.

En 2015, au Centre d'art contemporain « Le Parc Saint Léger » à Pougues-les-Eaux (Nièvre), une exposition « Les ruses de l'intelligence » présentait des œuvres d'artistes contemporains, des photos de travail des années 1930, les photos « Objets de grève » de Jean-Luc Moulène. L'affiche de l'exposition reprenait un jeu d'échecs perruqué chez Renault et une conférence sur la perruque était organisée, en soirée, avec un diaporama de photographies d'objets fabriqués en usine.

Entre 2012 et 2017, à l'occasion des journées du patrimoine annuelles, une présentation-débat sur la perruque chez Renault était destinée aux visiteurs du « Pavillon de l'île Seguin » sur les anciens terrains Renault et, dans ce même pavillon, une vitrine permanente présentait des perruques (jeu d'échecs, buste de Lénine, outils, jeu de 421) fabriquées à l'usine.

1. Voir son site : jan-m-org.



CHAPITRE 6

DÉBATS

Des débats traversent les quelques analystes de la perruque. La principale difficulté est, tout d'abord, son caractère ambigu : confusion entre perruque et travail au noir, utilitaire ou créative, une parmi les nombreuses déviances au travail ? Économie de la régulation dans l'entreprise ? Vol ou tolérance ? Individuelle ou collective ? Révolte ou consentement ? Caractère politique ? Caractère artistique ?

Tout un chacun envisage les associations des différentes transgressions à l'usine et au bureau, à son choix. Les définitions et options qui suivent sont le reflet de nos opinions et préférences.

TRAVAIL AU NOIR, VOL ET PERRUQUE

Pour notre part, la définition largement consensuelle chez les perruqueurs que nous donnions en début de cet ouvrage, nous semble appropriée. Elle n'inclut pas dans les termes la gratuité de la perruque mais l'expérience que nous en avons et celle quasi unanime des témoins rencontrés s'opposent à quelque bénéfice rémunéré en retour. Dans l'hypothèse contraire, il s'agit d'une autre activité, existante, mais probablement moins répandue, il s'agit de travail « au noir » dans une entreprise pour un autre employeur. Les confusions existent toutefois, Jacques Barbichon psychosociologue écrit :

> Il faut signaler le « travail noir » intérieur à l'usine, exécuté pour soi, au bureau ou sur la machine, « en douce » pendant les heures de travail. Cette pratique engendre souvent des comportements infantiles chez celui qui se cache et reste en alerte continuelle (Barbichon, 1956 : 199).

Une auteure de bande dessinée, qui installait le cadre de son scénario dans l'île Seguin à Renault-Billancourt, s'était



renseignée auprès de militants reconnus de cette usine sur cette pratique[1]. Malgré les explications de ceux-ci, elle instaura le dialogue suivant entre le contremaître et un jeune embauché :

> Le contremaître : [...] il récupère de l'outillage soi-disant défectueux avec son petit groupe de nervis pour faire des perruques.
> L'apprenti : des quoi ?
> Le contremaître : du travail au noir sur le dos de l'entreprise ! (Goetzinger et Christin, 2008 : 17)

Ceci malgré la remarque des informateurs de l'auteure qui pensaient s'être correctement expliqués et qui ne purent réagir avant la sortie en librairie de la BD[2].

L'anthropologue Pierre Sansot préfère parler en termes de « personnes modestes » plutôt qu'en termes de « classes sociales », il refuse également les notions de « peuple » et de « prolétariat » pour y préférer, c'est le titre de son ouvrage, *Les Gens de peu* (1991 : 16-17, 208-209). Son livre qui se veut bienveillant à partir des choses simples traite rapidement de

1. Clara et Henri Benoits.
2. Entretien avec Clara Benoits, février 2018.



la «culture de ces gens-là» à l'intérieur du chapitre, de la perruque en entreprise. Après avoir décrit la pratique du «resquilleur qui entre sans payer», il se consacre à l'analyse des perruqueurs :

> Les historiens ont, par ailleurs, mis en évidence, la pratique de la «perruque». Il apparaissait normal de distraire les outils, les matériaux de l'entreprise où l'on travaillait. L'ouvrier pris sur le fait méritait un blâme, une retenue de salaire. La «mise à la porte» eût paru à ses camarades une sanction disproportionnée. En particulier, un chantier se disperse en d'innombrables objets. Le familier de la «perruque» se conduit comme un corsaire qui entreprend la chasse aux épaves.

Le sociologue n'est pas un familier des tribunaux prud'homaux, les licenciements pour vol en entreprise, voire chapardage en entreprise sont légion aux prud'hommes comme dans d'autres tribunaux. Surtout, il assimile, sans nuance, le «vol» et la «perruque» qui ne sont similaires que dans l'esprit de certains patrons.

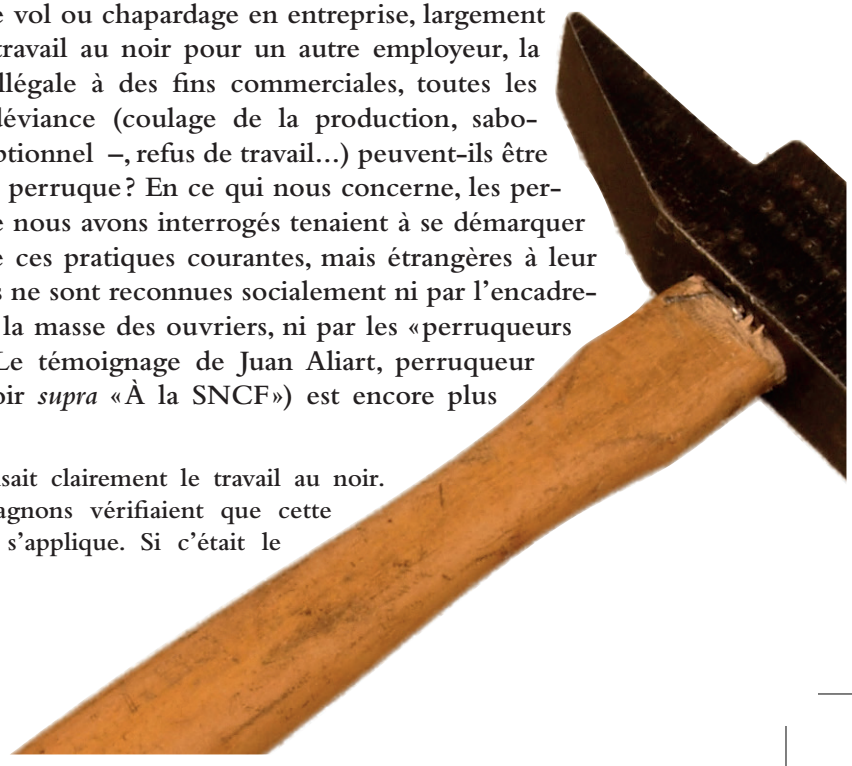
TOUTES LES DÉVIANCES NE SONT PAS DES PERRUQUES

Des sociologues envisagent l'ensemble des transgressions de la règle au travail. C'est le cas de Jacques Barbichon, déjà cité. À travers un titre explicatif «La vie parallèle dans

l'entreprise», il analyse l'ensemble des «déviances» au travail. C'est le cas également de l'article des sociologues Michel Bozon et Patrick Lemel, «Les petits profits du travail salarié, produits et plaisirs dérobés», qui englobe en même temps que «les travaux clandestins réalisés dans le cadre professionnel», «l'appropriation personnelle de fournitures ou de matériaux de l'entreprise», «les discussions entre collègues, les pots, les activités non professionnelles pendant le temps de travail» (Bozon et Lemel, 1990 : 99). François Bonnet qui a travaillé surtout sur le vol en entreprise, envisage un panel de «déviances au travail» «mineures et sérieuses» qui vont du fait de «commérer ou partir en avance» jusqu'au «sabotage, le vol, la corruption ou le harcèlement sexuel» (Bonnet, 2008 : 2). Il y inclut la perruque, en renvoyant aux auteurs d'expression française (Joseph et Anteby). Mélanie Roussel, sociologue, qui a travaillé sur les ouvriers et ouvrières du textile Saint-Frères à Flixecourt (Somme), fait une association des attitudes de «contournement des règles» à l'usine en citant pêle-mêle «l'absentéisme volontaire, la perruque, le sabotage et le freinage de la production».

Les questions débattues concernent la définition du champ lui-même. Le vol ou chapardage en entreprise, largement répandu, le travail au noir pour un autre employeur, la production illégale à des fins commerciales, toutes les formes de déviance (coulage de la production, sabotage – exceptionnel –, refus de travail…) peuvent-ils être assimilés à la perruque ? En ce qui nous concerne, les perruqueurs que nous avons interrogés tenaient à se démarquer largement de ces pratiques courantes, mais étrangères à leur éthique. Elles ne sont reconnues socialement ni par l'encadrement, ni par la masse des ouvriers, ni par les «perruqueurs classiques». Le témoignage de Juan Aliart, perruqueur confirmé (voir *supra* «À la SNCF») est encore plus radical :

> On interdisait clairement le travail au noir. Les compagnons vérifiaient que cette obligation s'applique. Si c'était le



cas on les mettait en quarantaine, on ne leur adressait plus la parole, et ils devaient changer d'atelier.

De manière plus générale, les deux aspects, tolérance et répression, peuvent alterner, coexister, comme d'autres pratiques déviantes à l'entreprise : pauses illégales, consommation de boissons alcoolisées, affichage de calendriers et de photos de «charme», et désormais visites de sites web sur le même sujet. C'est l'ambiguïté de la perruque et, plus généralement de ces déviances dans le travail que d'être alternativement réprimées et tolérées.

TOUTES LES PERRUQUES NE SONT PAS DÉVIANTES.

Ce qui fait le caractère ambigu dans l'analyse de la perruque est son caractère multiple. Loin d'être considérée toujours comme une déviance, elle est tolérée, plus ou moins, par les employeurs ou la petite maîtrise. Elle peut même présenter un caractère institutionnalisé comme dans l'exemple des «perruques de conduite» lors des départs à la retraite (Gérôme, 1998). Voire dans des situations d'exception, être suscitée par les directions d'entreprise comme chez Renault en 1950 (voir *supra* «Les apprentis»).

Quant à la petite maîtrise, le «vivre ensemble» impose, partout, compromis et négociation

Si l'on exclut la perruque collective de grèves ou de luttes, les auteurs se partagent entre une vision très apolitique de la perruque ou bien, au contraire, font référence à la lutte de classe pour expliquer la perruque individuelle.



PERRUQUE ET REFUS DE LA LUTTE DE CLASSE

Le sociologue Isaac Joseph considère la perruque comme dérisoire et qui aurait remplacé la lutte de classe (Joseph, 1980 : 119) :

> Les faiblesses et limites de la perruque sont connues d'avance : elle ne joue que sur la récupération et sur les moyens de fortune, elle n'opère que des détournements de flux… de sorte que la géographie de la liberté qu'elle permet d'explorer est dérisoire, comme sont dérisoires toutes les petites résistances qui ne s'inscrivent pas dans une logique de la contradiction et qui échappent au corps à corps de la surveillance et de la docilité : la fuite, le retrait, le silence, la blague, la ruse. Ce ne sont pas des formes pures de la lutte de classe, elles sont populaires plus que prolétariennes et elles se mettent « en perruque », elles sont enchevêtrées (cité par Banville, 2001 : 75).



L'historien allemand Alf Lüdtke qui a forgé le beau concept d'*Eigensinn* qu'on peut traduire par « retrouver le sens de soi » concernant la perruque, rejette l'idée d'une « résistance ouverte » de la part des perruqueurs contre l'autorité mais valorise exclusivement un besoin d'autonomie des producteurs (Lüdtke, 2000) :

> On pourrait dire que ces relations n'étaient pas entendues comme une forme de résistance directe contre l'autorité venue d'« en haut », mais comme l'expression autonome d'un « espace » singulier que j'appellerai *Eigensinn*. (Lüdtke, 2000: 46-75).

Mélanie Roussel estime qu'à Flixecourt la perruque, comme le « penchant pour l'alcool » ne sont pas des « manifestations dysfonctionnelles pour l'entreprise capitaliste (Roussel, 2008). Elles ne perturbent aucunement les pouvoirs et les modes de domination en place. Elles tempèrent au contraire les travailleuses et travailleurs.». Dans le même ouvrage, un article de Djordje Kuzmanovic[1] sur le sabotage en entreprise écrit, après avoir évoqué le conflit Lip :

1. Ancien officier parachutiste français dans les Balkans, puis pour l'OTAN en Afghanistan, ex-garde du corps de Jean-Luc Mélenchon, partisan d'un service militaire national, considéré

> Il est intéressant de noter que lorsque la pratique de la «perruque» se prolonge dans le temps, devient routinière en quelque sorte, qu'elle est individuelle et qu'elle permet un accroissement du niveau de vie pour le salarié, on assiste assez fréquemment à une plus grande adhésion à l'«esprit d'entreprise», au respect des règles, jusqu'à la forme de défense de l'entreprise. Tout se passe comme si le salarié trouvait par ses propres moyens une place plus satisfaisante dans l'entreprise en réajustant sa position dans le grand jeu de la distribution de la richesse produite (Kuzmanovic, 2008 : 225).



Nous laissons au lecteur, l'appréciation de ce texte d'un auteur, ex-professeur de sociologie et mercenaire de l'armée française pendant douze ans, qui imagine que la perruque peut «permettre un accroissement du niveau de vie pour le salarié» (!) et lui permettrait «une place plus satisfaisante dans l'entreprise» (!).

Plus près du réel, un collectif de sociologues, de politistes et d'historiens a analysé le conflit des salarié·es de l'usine Molex à Villemur-sur-Tarn (Collectif du 9 août, 2017 : 71-72). L'ouvrage assez précis et détaillé, sur deux cent quatre-vingts pages, consacre quelques pages à la perruque pour indiquer que «la perruque n'est pas seulement tolérée, elle est quelquefois encouragée, voire commandée par les chefs de service ou d'atelier» : «Cette coopération n'est pas sanctionnée par la direction, probablement parce qu'elle est aussi considérée comme un facteur de paix sociale.» Un désaccord résiste avec une des auteures du texte qui explique, que ces appréciations ne sont valables que dans le cas spécifique de l'usine Molex, ce qui peut tout à fait s'entendre. De mon point de vue, le

comme pro-russe, partisan d'un patriotisme français, il est aussi diplômé de sciences politiques et membre du bureau national du Parti de gauche.

texte publié est au minimum imprécis et laisse entendre une généralisation de cette pratique de «paix sociale[1]» qui ne peut se concevoir de manière globale pour tous les perruqueurs.

Michel Anteby, utilise le terme de «zones grises tolérées par l'encadrement ou la direction de l'entreprise» (Anteby, 2003, 2008) et en 2003, accentue le trait : il estimait qu'elle nécessitait une «complicité» avec l'encadrement et que la perruque «pouvait se lire comme une rémunération discrétionnaire», et que l'on pouvait parler d'un «aspect régulateur du travail avec la perruque d'atelier» (Anteby, 2003 : 466).

C'est un grossissement du trait ; la perruque quand elle est tolérée n'est jamais une forme de rémunération quelle qu'elle soit. Quant à l'«aspect régulateur», l'auteur, ici, est clair, il généralise son propos et considère que :

> Paradoxalement, le recours à ce qui est officiellement interdit est donc aussi un moyen de régulation. Les perruques, en apparence déviantes, entérinent, de la même manière que les individus déviants, l'ordre institutionnel de l'usine (Anteby, 2003 : 466).

De notre point de vue, la perruque selon les ateliers est certes ambiguë, elle peut être au mieux un compromis, comme nous le disions «un aspect implicite du vivre ensemble», elle n'a jamais empêché les autres formes de transgression à l'usine et encore moins les conflits sociaux. Elle n'est pas une forme de régulation de l'ordre productif de l'usine. Au niveau national, comme au niveau de l'entreprise, l'impact de la perruque sur le volume de la production est, de plus, totalement négligeable.

Enfin, notre expérience auprès de très nombreux perruqueurs qui n'étaient ni syndicalistes, ni révoltés, ni même grévistes nous entraîne à penser que ce qu'ils considèrent comme une «débrouillardise», comme une «ressource» supplémentaire n'est pas exempte, de manière inconsciente, d'un refus de l'exploitation et de l'ordre patronal.

1. Débat avec l'auteure lors de la présentation de l'ouvrage à Saint-Denis le 15 juin 2017.



J'ai pu travailler pendant huit ans en doublage (2 x 8) avec un collègue âgé, Pedro Da Silva[1], sur une scie à ruban qui coupait l'acier au département 37 à Renault-Saint-Ouen. Malgré ma force de conviction (en échec !) pour l'amener à débrayer lors des conflits syndicaux, il refusait obstinément de faire grève. Par ailleurs, c'était un perruqueur prolifique et consciencieux ; il avait fabriqué, en perruque, tous les outils nécessaires (pelles, burins, pioches, scies…) pour construire sa maison. Je ne l'ai jamais entendu récriminer contre la direction ou la maîtrise, mais son sourire, sa joie, lorsqu'il sortait, en cachette, ses outils fabriqués, me font penser que c'était, pour lui, une revanche sur sa condition d'ouvrier immigré exploité.

UNE PERRUQUE POLITIQUE ?

Face à ces nuances ou rejets de la notion de lutte de classe, l'auteur qui, le premier a défendu cette notion est le Hongrois Miklos Haraszti, poète, écrivain, militant et sympathisant de la nouvelle gauche hongroise des années 1970. Il travailla dans les Comité de solidarité pour le Vietnam en 1965 et se revendiquait d'un « courant révolutionnaire » dans la défense de Che Guevara, critiqué par le régime hongrois. Dans le même texte, il se réclamait très ouvertement du marxisme (Haraszti, 1976 : 165). Concernant la perruque il imagine la société future organisée selon la « Grande Perruque » :

1. Père de douze enfants qui en treize ans a construit lui-même sa maison de douze pièces sans jamais prendre de vacances !

> Inventorier le monde entier, unir nos forces, coopérer au lieu de rivaliser, faire ce que l'on a envie de faire, planifier et exécuter ensemble pour que naisse ce qui deviendra notre plaisir lui-même, ce qui procure du plaisir par sa simple existence, se délivrer de la contrainte du rendement et des contrôleurs – la perruque, cette résurrection pour quelques minutes de nos énergies et capacités, est l'annonce de tout cela. La Grande Perruque ne risquerait pas de nous faire gaspiller nos forces pour du non-sens ; elle serait au contraire la seule manière de trouver ce que la perruque des salariés elle-même exclut : l'utilité réelle de l'effort. Si nous pouvions diriger notre vie vers la Grande Perruque, nous accepterions volontiers quelques heures de travail mécanisé tant que celles-ci s'avéreraient nécessaires (Haraszti, 1976 : 144).

À la suite de la publication de l'ouvrage de Miklos Haraszti, une petite organisation française maoïste, Voix prolétarienne, publia dans son journal *La Cause du communisme* un chapitre de S*alaires aux pièces* précédé d'un avant-propos, un texte enthousiaste, annonciateur d'un monde nouveau…

> Ce chapitre illustre bien la vitalité de rapports sociaux nouveaux, latents qui naissent au sein et en antagonisme des rapports de production capitalistes. C'est la grande production capitaliste qui impose la dictature féroce de la rationalité du capital, qui les agglomère de force dans les bagnes industriels, qui les contraint à coopérer dans la concurrence, qui les enchaîne à la machine, qui les harcèle par le rendement, qui les fait crever d'ennui.

Et l'avant-propos se clôt par la consigne à fixer aux militants :

> Fixer dans le cours de l'action révolutionnaire ces rapports emprisonnés dans le corset capitaliste en programme de transition au communisme et les traduire en puissance révolutionnaire de destruction du



> pouvoir capitaliste, telle est la tâche centrale de l'organisation communiste[1].

Moins lyrique, le courant libertaire s'est emparé de la notion de perruque, Pierre Contesenne, militant de ce courant, dans un mémoire non terminé (Contesenne, 1994) intitule son premier chapitre «Du savoir faire ouvrier comme identité et comme résistance»; ouvrier mécanicien dans les ateliers à Air France, il cite abondamment ses collègues perruqueurs. Il cite également les textes d'Haraszti et fait référence à Bakounine, Marx, Lénine et à l'anarchiste russe Voline dans le cadre de l'analyse de la production (*Le Capital*) ou de l'analyse du travail taylorisé en URSS (Lénine et Voline). Dans son dernier chapitre qui s'intitule «De la perruque comme identité et comme résistance», il donne la parole à l'un de ses collègues: «Jean Louis dit que la perruque qui procure aussi une autre satisfaction: "J'ai piqué au patron le temps que je lui consacre en partie".» Il termine son texte par la synthèse de son point de vue:

> Je pense que la perruque n'est qu'un aspect de la partie immergée de l'iceberg que constituent, dans le milieu ouvrier, toutes les potentialités non exprimées, tous les désirs refoulés, l'identité bafouée, l'espace-temps spolié. Tout ce qui fait que la perruque, n'en déplaise aux technocrates de tous poils est inaliénable (Contesenne, 1994).

Jan Middelbos, artiste et «militant communiste libertaire», qui se définit comme «anarcho perruqueur», a consacré son site web au travail détourné, à la perruque au travail. Dans «La pratique de la perruque qué sa quo?», il décrit, de son point de vue, cette pratique répandue:

1. «La perruque ou la joie de l'unité entre conception et exécution», dans *La Cause du communisme,* sd; qu'on peut situer fin des années 1970, début des années 1980.

> Ce qui fait de cette pratique, abordé d'un point de vue politique, une proche cousine d'autres pratiques que l'on peut qualifier de «communiste libertaire» ou d'«anarcho-syndicaliste». Elle permet à l'état embryonnaire l'exercice de l'auto-organisation, de l'action directe (elle implique une réappropriation directe et un détournement des moyens de production), d'une remise en cause profonde de la division du travail entendu comme source d'aliénation (car ceux qui s'y adonnent sont déterminés à résister à un travail monotone, parcellisé et aliénant) (Middelbos, 2009).

Observateur éprouvé, il nuance son propos en signalant que beaucoup de perruqueurs n'y verront qu'une construction théorique de plus : «On fait ça comme ça pour s'occuper et parce qu'on sait le faire et c'est tout[1].» Après avoir cité Miklos Haraszti, Jan Middelbos prolonge la pratique perruquière jusqu'à la guerre d'Espagne, dans les zones libérées par les antifascistes :

> Ainsi les différentes manières d'agir des perruqueurs ne se distinguent pas radicalement de celles des ouvriers de l'Espagne révolutionnaire et antifasciste de 1936 qui recyclèrent, par exemple, les usines Hispano-Suiza en atelier de blindage des voitures de luxe. Il n'existe entre elles que des différences de degrés. Elles procèdent d'un état d'esprit analogue, puisqu'il s'agit bien toujours de trouver une certaine liberté à produire ou transformer un objet en dehors de la production réglementaire de l'entreprise ; toute la différence – et elle est de taille – réside dans le fait que la perruque est produite par un travailleur dans le cadre d'une entreprise capitaliste traditionnelle et l'autre – la Grande Perruque –, en série, par des travailleurs qui ont fait passer l'entreprise de voitures de luxe Hispano-Suiza sous contrôle ouvrier via les comités et assemblées d'usine (Middelbos, 2009).



1. Entretien avec Véronique Moulinié (1999 : 40).

Nous partageons la dernière remarque de l'auteur : *la différence est de taille* ! On s'éloigne ici, selon moi, du producteur de quille ou de barbecue qui bricole « en douce » dans son atelier…

Un autre auteur, également artiste mais aussi enseignant, écrivain et « ancien militant politique[1] ». Camille Saint-Jacques, envisage le « mouvement ouvrier » au-delà de « la lutte dorée de la lutte de classes, de ses foules, ses drapeaux, ses conflits et ses drames » pour privilégier « le simple geste de l'ouvrier, ceux du paysan et de l'artisan, de tous ceux qui œuvrent depuis des millénaires ».

Si la proposition de mettre en valeur le travail ouvrier nous séduit, il s'agit donc du « travail ouvrier » et non plus du « mouvement ouvrier » qui a une autre signification (politique, syndicale, collective et organisationnelle). Camille Saint-Jacques traite toutefois de la perruque :

> Au sein des usines du monde entier, là ou le travail est sans cesse plus fragmenté et cadencé, les ouvriers trouvent toujours le moyen de « perruquer », c'est-à-dire de produire à leur profit, avec les machines et les matières premières trouvées sur place, des objets dont la valeur réside essentiellement dans les prouesses de solidarité et de complicité collectives qu'ils supposent. Qu'ils proviennent des tranchées, des usines, des bidonvilles ou des camps, ces objets sont bien des « œuvres » premières œuvres ouvrières jaillies d'un mouvement de résistance à la souffrance. Elles permettent à leurs auteurs de s'extirper de la contingence pour manifester leur liberté. Elles portent en elles les espoirs, les pensées manuelles de leurs créateurs. Mais la fierté qu'elles font naître tient aussi à l'intérêt qu'elles suscitent chez tous ceux qui n'ont pas le talent, le temps, l'énergie, le courage d'en produire de semblables. Ces œuvres sont commentées, évaluées, critiquées. En cela elles provoquent l'émulation, voire l'envie. C'est dans cette parole retrouvée

1. Probablement du courant libertaire.

> faite de louanges et de jalousie, que le mouvement ouvrier prend son élan. Ces mots réconfortent, car ils redonnent confiance dans le savoir-faire. Grâce à eux, les travailleurs retrouvent cette dignité dont l'industrie les prive. Une sorte de « conscience de classe » selon la terminologie marxiste (Saint-Jacques, 2008 : 120-121).

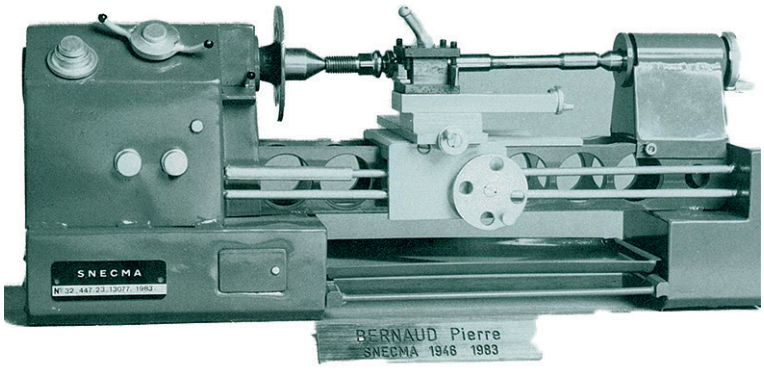
Qu'ils soient opposés à la lutte de classe dans le cadre de la perruque ou bien qu'ils considèrent celle-ci comme l'aspiration et le paradigme d'un monde nouveau, tous insistent sur le besoin d'autonomie et de créativité des perruqueurs.

PERRUQUE UTILITAIRE OU CRÉATIVE ?

La perruque est-elle utilitaire ou créative ? Bien qu'il traite des deux aspects, Étienne de Banville insistait surtout sur l'aspect modeste et utilitaire de la perruque. En termes de « flux », nous partageons son point de vue, l'essentiel de la production consiste en réparation ou fabrication pour les besoins du perruqueur. En 2006, il radicalisait son point de vue dans une interview au journal *Libération* où il déclarait :

> En réalité, le sujet est d'autant moins connu qu'il a été très peu étudié. Les rares fois où le thème a été abordé, ce fut de façon un peu faussée. On présentait l'objet perruqué comme un objet mythique, issu du mouvement de résistance ouvrier, ou comme un objet artistique ce qu'il n'a jamais été (Peillon, 2006).

Cet entretien est différent de ce qu'Étienne de Banville écrivait en 2001. L'interprétation dans une interview journalistique est peut-être une des raisons ? Nous ne partageons





pas ce point de vue, ni en termes de résistance ouvrière, ni en terme artistique (voir *infra* « Une perruque artistique »).

Il existe cependant, à côté des producteurs de perruque qui refusent l'aspect utilitaire et revendiquent uniquement une perruque créative. On a pu voir dans ce qui précède, une étendue des métiers des plus reconnus socialement (graveurs de médaille, orfèvres, facteurs d'instruments de musique) jusqu'aux plus dévalorisés dans la représentation de leur métier comme les ouvriers spécialisés de l'automobile, par exemple.

Dans cette image sociale, un des métiers méconnus, parmi les plus dangereux et difficiles et un des moins reconnu, est probablement celui des égoutiers parisiens. En 2019, ils partent en retraite à cinquante-deux ans mais meurent beaucoup plus tôt que les autres catégories de travailleurs, victimes de la surmortalité due au travail insalubre. Pourtant, un égoutier, serrurier à l'entretien à la ville de Paris de 1981 à 1991, nous déclarait :

> On avait des conditions particulières, les chefs ne descendaient pas au fond, c'était trop malsain. On avait un atelier de bricolage clandestin pour la grosse perruque. C'était le plus souvent de la création, quelquefois de la réparation, on avait les clés pour sortir le soir et on pouvait amener une camionnette pour sortir les grands éléments de perruque ! Quant à moi j'ai décoré tout mon intérieur avec de la perruque. On m'a offert en cadeau de départ une très jolie lampe perruquée et tout ce que j'ai produit était exclusivement artistique et créatif. J'ai représenté une colombe enchaînée sur



ma façade en sortant deux très grands fers à béton torsadés de diamètre 8 mm que j'avais cintrés à l'atelier. On les a sortis ensuite avec des copains de boulot dans la camionnette. Je les ai assemblés par soudage une fois arrivé à mon domicile[1].

Sous un autre angle, Yves Deforge (1990), pédagogue et spécialiste de technologie industrielle, considère l'« affectivité » comme un critère nécessaire à la production d'une « œuvre » sinon elle reste un « produit ». Après avoir décrit les désastres psychologiques sur le producteur induits par le taylorisme, il décrit la perruque comme une compensation affective :

> En désespoir de cause, les producteurs réinvestissent leurs capacités créatives et leur affectivité dans des activités en marge du système comme ces petits travaux plus ou moins clandestins appelés « perruque » exécutés pendant les heures de présence sur les lieux de production. Les œuvres produites : cadres pour photographies, salières ouvragées, modèles réduits, allant rejoindre sur la cheminée de l'appartement les souvenirs de famille (Deforge, 1990 : 40-41).

UNE PERRUQUE ARTISTIQUE ?

Il ne s'agit pas ici d'intervenir sur les débats qui n'ont cessé d'agiter le monde intellectuel sur les frontières de l'art. Yves Deforge déjà cité, après d'autres, y a consacré un ouvrage de cent quarante pages sur cette question. De la même façon, les débats concernant « culture populaire » ou « culture prolétarienne » qui peuvent toucher les perruqueurs (ouvriers et parfois créateurs) ont fait débat d'abord dans les années 1930 à propos de la littérature entre les tenants d'Henri Poulaille

1. Bernard Taglang, serrurier aux Égouts de Paris, 2017.

et ceux de Jean Fréville, Louis Aragon, Paul Nizan et Henri Barbusse[1] et cela déborde de notre sujet.

On vient de l'observer, une partie de la perruque relève de la créativité et de l'autonomie du producteur. Noëlle Gerôme estime que «l'on devrait insister sur la dimension esthétique de la production de la perruque, l'expression de la compétence professionnelle indissociable d'une esthétique professionnelle»[2]. Un ouvrier interrogé par Étienne de Banville, Monsieur F. déclare sur le sujet :

> Puis ça vient aussi de l'idée parce que, sûr, il suffit d'avoir de l'idée à certains moments, disons, en dehors du côté pratique de la perruque qui a toujours été pour moi le côté primordial de la perruque, mais il y a aussi le côté esthétique qui peut jouer. Regardez un truc comme ça, y a le travail manuel qui est quand même quelque chose de bien, puis le côté esthétique, il faut bien le reconnaître. Je vais pas dire que c'est une œuvre d'art, non, j'en arrive pas à ça, mais moi j'estime que c'est quand même beau. Et dans le même style, y a cette espèce de chandelier ; moi j'estime qu'il faut déjà avoir l'idée de le faire, et puis, reconnaissons-le, ça a de l'allure (Banville, 2001 : 70).

Pour autant, les perruqueurs ne se reconnaissent pas comme «artistes» :

> Lorsque ces producteurs racontent leur parcours et leur œuvre, les appréciations de leurs admirateurs – car pour penser ces œuvres, il faut aussi bien entendre celui qui fait que celui qui juge –, on est entraîné très loin du discours stéréotypé sur l'art et la création. Ces objets ramènent inlassablement au monde du travail. Plus exactement aux marges de celui-ci, comme le montre le vocabulaire employé pour les désigner. On utilise très rarement à leur égard, les termes d'«artiste»

1. Voir Ragon (1974) et en contrepoint la revue *Europe*, «La littérature prolétarienne en question», mars-avril 1977.
2. Échange par courrier de l'auteur avec Noëlle Gérôme, 1er avril 2006.

> ou d'«art»; les producteurs eux-mêmes les refusent, presque comme une insulte: «Tu trouves que j'ai la tronche d'un artiste, toi? Moi, je suis un simple ouvrier. Je fais ça comme ça. Pour m'occuper. Parce que je sais le faire aussi. C'est tout.» Tous préfèrent périphrases et synonymes, «des types doués», «qui tirent ce qu'ils veulent de leurs mains», «des pros», «des as». Autant de formules qui mettent en avant un savoir-faire, qui font référence au geste réfléchi et habilement effectué (Moulinié, 1999: 40).

L'expertise, le don, l'habileté, le savoir-faire sont mis en avant mais ce qui est refusé, c'est la catégorie sociale d'artiste, avec ce qu'on lui attribue de style de vie. Les perruqueurs se sentent plus proches de l'artisan que de l'artiste. Producteurs d'un objet qui échappe à la production de masse, souvent personnel et original mais les modèles circulent aussi d'une usine à l'autre et les perruqueurs réalisent parfois des séries. La réputation d'une petite élite d'artistes leur permet d'être à la tête de fortunes qui s'assoient, de plus, sur la spéculation. La perruque est gratuite et c'est là aussi une grande différence.

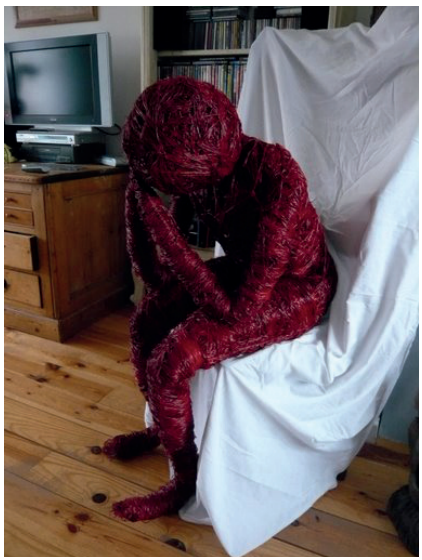
La perruque peut toutefois représenter une création artistique, elle peut être, parfois, unique, ludique et créative[1]. L'exemple des produits des verriers de Saint-Étienne, ou des cocottes en tôle, pliées au marteau-pilon au Creusot, pour affirmer l'habileté et la technicité des pilonniers, sont des objets qui valorisent le travail des perruqueurs.

Des glissements peuvent exister entre les concepteurs de perruque en entreprise et les artistes qui en font leur profession.

On connaît la perruque d'un technicien de France Télécom qui a utilisé des mètres de «jarretières» (le câble qui sert dans les centraux téléphoniques pour raccorder les équipements aux câbles de transports) pour en faire des personnages, avec le câble serré, roulé et assemblé, à l'échelle 1, en taille réelle

1. Les verriers de Sars Poteries ou de Vierzon qu'on peut voir dans les musées de la ville en sont un exemple parmi d'autres, comme les perruques exposées au musée Dauphinois de Grenoble.





pour l'homme endormi et «le penseur». L'employeur a toléré l'«emprunt» et les personnages ont été réalisés en dehors du temps de travail. Ensuite, devant la qualité de ses œuvres, le technicien a quitté l'entreprise de télécommunication pour devenir artisan et artiste indépendant.

Joëlle Deniot reprenant l'exemple de Monsieur «AL»: jusqu'à quarante-neuf ans chaudronnier-dessinateur décrit son besoin de «bricoler», ne se contentant pas de son porte-fleurs Janus à double tête:

> Il faisait des caricatures en dessin de ses collègues avant de les matérialiser en tôle toujours à l'intérieur de l'usine. Puis il pense à la sculpture, puis à la peinture. L'accès à la maîtrise des volumes, il l'aborde par touches prudentes. Au départ il se contente de réparer, de rectifier des bibelots endommagés; puis il modèle un masque, une pipe, un chapeau avant de sculpter sur bois des corps, des visages inventés sans référence à la charge caricaturale; Monsieur «AL» se met ensuite à composer des tableaux en peinture à l'huile d'abord réalistes, puis

abstraits. Il disperse ensuite ses sculptures, ses toiles, de dons en dons (Deniot, 1996 : 303-306).

C'est la différence avec l'exemple précédent. Nous citons ces exemples parce qu'ils existent : ils brillent par leur qualité mais, surtout, par leur exceptionnalité bien étrangère à la masse des perruqueurs.



D'autres passerelles existent entre «perruque» et «art» à travers la «muséification» de certaines perruques (voir *supra* «Expositions»). Des perruques figurent dans des expositions d'art contemporain. Le regard de la société a changé sur la perruque. L'exposition des verriers à Saint-Étienne, menacée d'interdiction en 1996, a été renouvelée dix ans plus tard et inaugurée par le maire et les édiles de la ville… Une partie de l'intelligentsia, inquiète de la disparition d'une part de savoir-faire ouvrier en France, fait accéder la perruque à un statut que les bricoleurs de l'usine n'avaient jamais envisagé. Jan

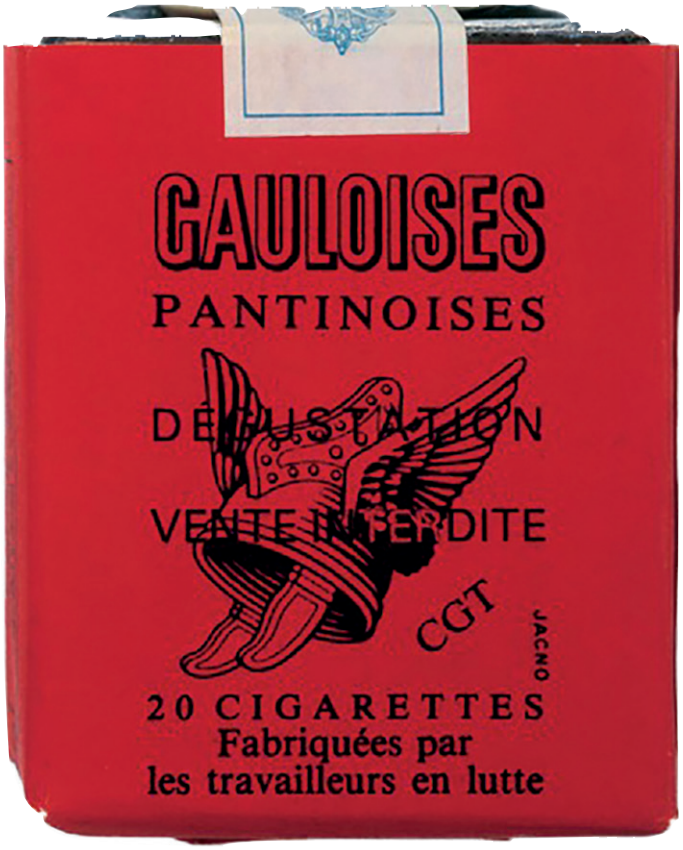
Middelbos s'interroge sur cette muséification en devenir qui «a pu faire l'effet d'un faire-part annonçant aux perruqueurs les obsèques programmées d'un certain type de perruque ouvrière». Il envisage en paraphrasant Michel de Certeau : «Les Bororos descendent lentement dans leur mort collective et Lévi-Strauss entre à l'Académie» (de Certeau, 1980 : 44) l'affaiblissement des ouvriers d'industrie en France en parallèle avec la muséification de la perruque. Sa crainte réside dans la coupure entre musée et usine :

> En dissociant l'objet de son producteur, de son contexte particulier de production et des règles du jeu qui ont motivé sa production, on participe d'une certaine façon à la réification de la perruque, c'est-à-dire à exposer un produit coupé de son processus (Middelbos, 2009).

Nous n'en sommes pas à ce point, comme l'auteur le remarque lui-même, la désouvriérisation en France est relative. D'autre part le nombre d'expositions ayant proposé des objets de perruque se compte sur les doigts des deux mains et aucun perruqueur, jusqu'à présent, n'a postulé pour entrer à un fauteuil de l'Académie française…

MARCHANDISATION DE LA PERRUQUE ?

La marchandisation a envahi, depuis les années 1980, l'ensemble de tout ce qui pouvait être négocié. La perruque, trop peu connue, y a pour l'instant échappé mais, par exemple, les petits objets fabriqués par les «poilus» souvent à partir de douilles d'obus, «l'artisanat de tranchées» pendant la Première guerre mondiale, sont l'objet d'enchères, en 2018, en salles des ventes. Ces objets destinés aux familles se retrouvent dans le circuit commercial. Les petites marmites de Conches en fonte (12 cm sur 12 cm) datées du début des années 1900



sont sur eBay au prix d'une centaine d'euros pour l'une et 180 euros pour une seconde[1].

La possible marchandisation de la perruque, encore en gestation, a été relevée par Jan Middelbos. Nous avons montré, dans la partie «perruque de grèves», le travail de recension effectué par l'artiste plasticien et photographe Jean-Luc Moulène qui a permis de réunir «trente-neuf objets de grève». Ces objets ont été offerts par l'artiste aux Archives nationales du monde du travail à Roubaix. En parallèle, dans le cadre de sa politique d'acquisition, le Centre Pompidou a fait l'achat des photographies des «objets de grève» présentés

1. Il n'a pas été possible de certifier auprès des vendeurs l'origine de ces marmites en réduction qui servaient aux collectes pour offrir un cadeau lors des mariages. L'une d'entre elles indique «Marie-Louise Duhamel» attestant un cadeau à la personne. On ne sait pas si c'est le résultat d'une commande faite à la fonderie de Conches ou celui d'une initiative ouvrière.

par Jean-Luc Moulène. Ce dernier considère désormais ces photographies comme sorties de leur contexte et rentrant dans le marché de l'art ; Il en décrit lui, même les ambiguïtés :

> Il y a là une ambiguïté. Dans mon esprit, cette œuvre est un lieu de conflit, pas un lieu pacifié. Beaubourg achète les photographies, ce qui représente l'assomption en art d'un objet manifeste. D'une certaine manière, le contenu subversif de l'objet de grève est ainsi apaisé.

Charles Leyris, qui rédige l'article consacré aux objets de grève, constate : « Nous sommes donc en présence d'un dispositif complexe : les objets de grève sont des altérations d'objets industriels transformés ensuite en œuvres plastiques » (Leyris, 2 007).

Ces objets ont alors quitté leur statut de perruques et d'objets de grève pour entrer dans le domaine du « marché de l'art ». Les photos étaient exposées en janvier 2017, au Centre Beaubourg. Un des exemples de ces perruques était un paquet de cigarettes fabriqué par les ouvriers en grève de la Seita à Pantin dans les années 1980 et qu'ils distribuaient gratuitement. Le paquet de cigarettes « gauloises » était renommé à dessein « la Pantinoise », estampillé CGT. Il était offert en 1982, avec un bon de soutien à cinq francs et attribué aux visiteurs pour populariser la grève. Il était précisé sur le paquet « Dégustation-Vente interdite ».

En 2018, chaque tirage photographique de l'artiste, dont le paquet de gauloises, était vendu par la galerie Chantal Crousel (qui représente l'artiste) 7 500 euros l'image. On peut estimer que ça fait cher la cigarette (Middelbos, 2011-2012 : 18-19)!

Ces craintes de marchandisation étaient envisagées d'un point de vue pessimiste dès 1976 par Miklos Haraszti :

> Car les amateurs de folklore risquent de traiter la perruque comme un art décoratif populaire. Ils ne se sont pas encore jetés dessus mais, le jour où ils le feront, ce ne sera plus l'âge de la perruque interdite, ce sera l'âge de la perruque reproduite, commercialisée,

administrée. Les serviteurs des machines automatiques pourront acheter dans les magasins les produits de la perruque, préalablement vantés par la télévision et les magazines. Et personne ne saura plus jamais que la perruque n'était autrefois ni un hobby du genre «faites-le vous-mêmes» ni un vulgaire passe-temps mais, s'étiolant entre les gardiens de l'usine et la nécessité de gagner sa vie sous la pression du salaire, un supplément à quelque chose qui sera sans doute alors plus innommable encore qu'aujourd'hui (Haraszti, 1976 : 144-145).

CHAPITRE 7

LA PERRUQUE, C'EST MODERNE

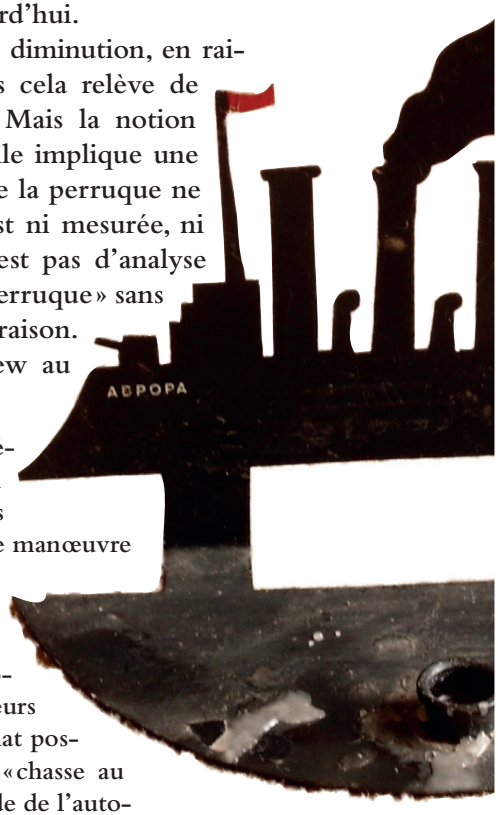
Plusieurs observateurs craignent, ou se félicitent, d'une disparition ou au moins d'un effacement progressif de la perruque. Leurs arguments s'appuient notamment, en 2019, sur une part croissante du travail humain effectué désormais par des machines. Sur cette seule argumentation, nous verrons qu'elle a des effets décalés sur la perruque (voir infra dans ce chapitre) ; à nouvelles technologies, nouvelles formes de perruque ! Pour autant, nous observons, en 2019, les bouleversements du mode productif qualifié parfois de « troisième révolution industrielle » ou « révolution numérique ». Des objections à la persistance de la perruque sont nombreuses et argumentées : la suppression de nombreux métiers manuels – l'apparition dans les machines de l'« intelligence artificielle » – une désindustrialisation relative en France en 2019 – pour les ouvriers, les employés, les installations en *open space* qui facilitent la surveillance – l'externalisation d'un grand nombre d'opérations en une myriade de sous-traitants qui ne permettent plus d'avoir ni la matière première, ni les machines, ni les nombreux métiers sous la main des perruqueurs – surtout la rationalisation et l'intensification du travail qui rogne ou détruit le temps dégagé qu'avaient les ouvriers, les opérateurs, (en remontant les voitures sur la chaîne par exemple).

Tous ces phénomènes existent et sont un frein au travail détourné. Mais une des caractéristiques de la perruque, c'est la quasi-impossibilité de la quantifier.

Il n'est pas possible de comparer, de manière rigoureuse, l'état de la perruque dans les arsenaux au 17e siècle et aujourd'hui faute d'enquêtes qui d'ailleurs, n'aboutiraient pas. On ne saura pas l'étendue de la perruque chez Renault aux

différentes époques entre 1898 et 2018, même chose chez Peugeot depuis 1891. On ne pourra jamais évaluer le travail détourné que décrivent Philippe Bernoux ou les historiens Stéphane Beaud et Michel Pialoux, dans les années 1970-1980, avec la perruque qui persiste aujourd'hui.

On peut certes imaginer qu'elle est en diminution, en raison des critères exposés plus haut, mais cela relève de l'intuition, de l'hypothèse envisageable. Mais la notion de «déclin» est une notion temporelle, elle implique une rupture, or le référent à une continuité de la perruque ne peut exister face à une pratique qui n'est ni mesurée, ni mesurable. De notre point de vue, il n'est pas d'analyse «scientifique» de parler de «déclin de la perruque» sans avoir aucun élément historique de comparaison.



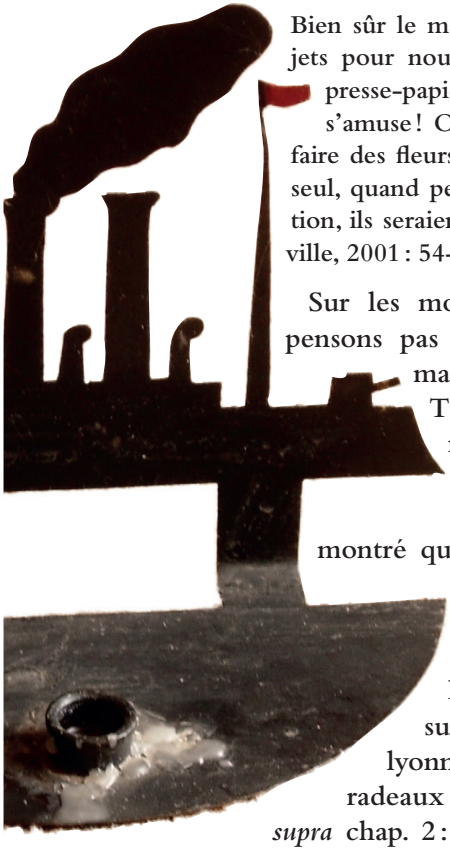
Étienne de Banville, dans une interview au journal *Libération* déclarait :

> La perruque connaît aujourd'hui un déclin… Cette pratique a suivi l'évolution du travail industriel. La mise en place des chaînes de production a réduit la marge de manœuvre dont bénéficiait l'ouvrier dans son atelier. Mais c'est surtout l'introduction de la robotique, qui a porté le coup de grâce à la perruque. Toutes les opérations de production, ainsi que l'identité de leurs auteurs y sont mémorisées. Il n'y a plus d'anonymat possible. Le phénomène est renforcé par la «chasse au temps» et la restriction toujours plus grande de l'autonomie dans le travail. Les seuls lieux où la perruque traditionnelle résiste, ce sont les entreprises de petites tailles ou artisanales (Peillon, 2006).

Plus loin dans l'article, il poursuivait : «Certaines entreprises l'ont institutionnalisée. Je pense par exemple au secteur du verre soufflé, où la perruque était quasiment inscrite dans la convention collective.»

La brièveté du style journalistique ne favorise pas la précision ! L'expression «quasiment inscrite» est une image faussée. Il n'y a jamais eu aucune référence à la perruque dans les

conventions du verre et Étienne de Banville avait un propos différent, en 2001, en citant les verriers étudiés par Noëlle Gérôme :



> Bien sûr le matin on arrive avant, on se fait des objets pour nous, on s'amuse pour nous. On fait des presse-papiers, des cendriers avec des initiales, on s'amuse ! On fait un tas de produits, on essaye de faire des fleurs sur la même tige et ça on le fait tout seul, quand personne nous voit, surtout pas la direction, ils seraient capables de les commercialiser (Banville, 2001 : 54-55).

Sur les modifications du système productif, nous ne pensons pas que l'informatique influe sur la perruque, mais la déplace (voir *infra* le point de vue de M. Tzwangue). Les MCM, machines à commandes numériques, ont remplacé dès les années 1970 les fraiseuses et les tours traditionnels. Dans les pages qui précèdent, nous avons montré que cela ne change rien à la perruque, beaucoup d'objets perruqués l'ont été en utilisant des commandes numériques. Étienne de Banville, lui-même, en 2001, donnait l'exemple de modifications de programmes sur une chaîne de production dans la région lyonnaise pour fabriquer des flotteurs pour des radeaux à destination d'une maison de jeunes (voir *supra* chap. 2 : « À l'usine », « Les OS »). Quant à limiter la perruque aux seules entreprises de « petites tailles », tous les exemples que nous donnons dans cet ouvrage s'opposent à cette idée, d'autant plus que dans les entreprises artisanales, en raison de la proximité fréquente du patron et des ouvriers, il s'agit plutôt d'arrangements que de perruque cachée.

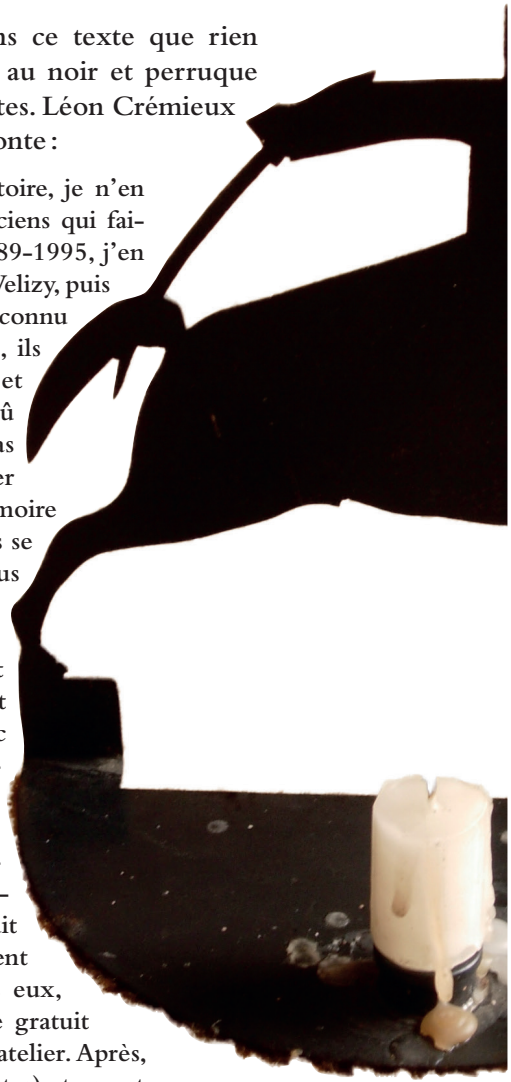
Toujours dans l'article précité de *Libération,* le texte indiquait, sans précision de lieu, ni de date :

> Ces pratiques actuelles sont plutôt le résultat du brouillage des frontières entre vie au travail et vie hors travail. Il s'agit même, dans certains cas, d'une entreprise

parallèle à but lucratif. Je pense par exemple aux ingénieurs de Thomson, qui avaient créé et revendu des décodeurs pirates (Peillon, 2006).

Nous avons essayé de démontrer dans ce texte que rien n'est pur, que peuvent coexister travail au noir et perruque mais que ce sont deux pratiques différentes. Léon Crémieux qui était au cœur de cette perruque raconte :

> Les décodeurs C +, c'est toute une histoire, je n'en connais qu'une petite partie. Des techniciens qui faisaient des décodeurs dans les années 1989-1995, j'en ai connu chez Thomson-Cergy, Sextant-Velizy, puis Air Inter et Air France. J'en avais aussi connu dans mon centre AFPA. [...] La plupart, ils faisaient cela pour eux, leurs familles et leurs amis (moi-même, en deux ans, j'ai dû en faire une dizaine !). Et là, ce n'était pas du commerce. Les gars se faisaient payer les composants : les composants, de mémoire c'était entre 150 et 200 francs. Et les gars se faisaient seulement rembourser ou au plus 300 francs. C'était la première époque des décodeurs pirates. Mais à l'époque, j'ai vu quelques gars pour qui c'était vraiment un trafic. Des gars fabriquaient souvent dix décodeurs par mois avec des réseaux de revente par le bouche-à-oreille... à 1 000 francs le décodeur... et même plus ! C'était une très petite proportion dans les ateliers électricité/électronique, disons un sur dix et la « production » se faisait chez eux, comme il y avait des dépanneurs télés, amplis, qui étaient connus pour avoir un petit atelier chez eux, ce qui allait au-delà du petit dépannage gratuit que nous faisions plus ou moins tous en atelier. Après, vers 1995, C + a changé son système (Syster) et on est aussi entrés dans l'ère d'internet et de l'explosion des PC. Il y a eu de nouveaux décodeurs pirates beaucoup moins simples à faire, qu'il fallait reprogrammer et



surtout des logiciels pirates à adapter sur des décodeurs standards du commerce. Là, il y a eu aussi un trafic, avec plutôt des informaticiens... Et c'est peut-être de cela que parlait *Libé* en 2006[1].



Il n'y a pas, selon nous, «brouillage des frontières», ni à la création de Canal +, ni postérieurement. Le travail au noir est une autre activité que la perruque, il n'est pas réalisé par les mêmes salariés et n'a pas le même but. À Renault-Saint-Ouen, des metteurs au point sous presse réalisaient des «petits outils de découpe» clandestinement qu'ils revendaient ensuite à des façonniers. Nous les connaissions mais ils n'avaient pas de contacts avec la communauté des perruqueurs qui travaillaient en dehors de tout système marchand.

Dès la fin des années 1950, l'opinion de la disparition de la perruque était déjà présente et l'un des premiers à y répondre fut Jacques Barbichon :

> L'utilisation de l'informatique dans la gestion des entreprises, nous paraît être un autre exemple des illusions sur l'inexorabilité des automatismes. Éliminer implacablement le jeu, les dissimulations d'erreurs, les transgressions est un rêve que l'ordinateur n'autorise.

Il répond à l'illusion :

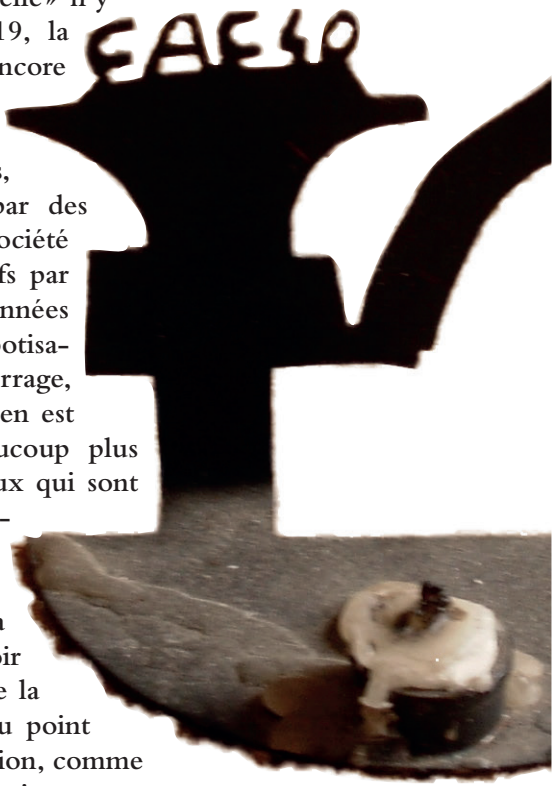
> L'ordinateur interdit pratiquement le bricolage clandestin des appareils. Mais c'est dans les opérations qui sont en amont et en aval des passages en machine que la transgression peut se réintroduire. L'analyse, la programmation, la prise des données, l'économie générale d'emploi et l'équipement informatique, l'usage qui est fait ultérieurement de

1. Correspondance de l'auteur avec Léon Crémieux, janvier 2018.

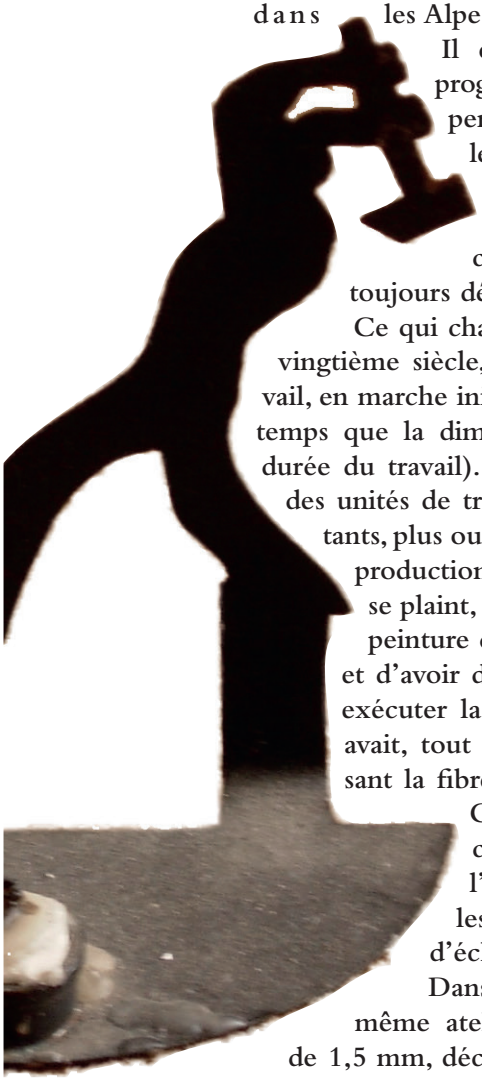
> l'exploitation des données, les recours à des banques de données, sont autant de terrains où rien n'est inexorable. La manipulation humaine retrouve à ces niveaux un champ immense, d'autant plus vaste qu'un grand nombre d'agents différents est associé à la gestion par l'informatique (Barbichon, sd : 60).

Il n'existe aucune raison pour que les salariés, ouvriers, techniciens confrontés à des machines qu'ils doivent guider ne puissent les utiliser à leurs fins propres.

La Fin du travail de Jeremy Rifkin (1997) reste une blague à l'échelle planétaire et selon nous, la montée en puissance de ladite «intelligence artificielle» n'y changera pas grand-chose. En 2019, la robotique a pris des proportions encore inconnues quand paraissait l'article de *Libération,* en 2006. Le résultat est la disparition de certains métiers, comme les caissières remplacées par des machines, par exemple. Une société comme Renault a divisé ses effectifs par deux en France par rapport aux années 1970, en partie en raison de la robotisation de certains de ses ateliers (ferrage, emboutissage, peinture). Le résultat en est une aggravation du chômage beaucoup plus que la naissance de métiers nouveaux qui sont espérés mais ne compenseront probablement pas les pertes d'emploi. Les pertes d'emplois sont constantes dans de grandes sociétés comme la SNCF ou Air France, mais on a pu voir dans les exemples qui précèdent que la perruque y est toujours présente, au point de fabriquer des perruques d'exception, comme un avion dans les années 2000. Les voitures autonomes sont pour bientôt mais l'«intelligence artificielle» vantée à longueur de médias ne permet que ce qui lui est intégré auparavant. La voiture autonome pourra certainement nous



emporter plus facilement de Paris à Marseille, elle pourra prévoir les accidents et les éviter, mais elle aura plus de mal à faire un détour pour ramasser des fleurs en forêt ou s'arrêter dans les Alpes pour admirer un point de vue.



Il est peu probable qu'on inclue dans les programmes de l'«intelligence artificielle» la perruque, la transgression, la poésie (comme les forgerons du Creusot l'ont pratiqué en fabriquant leurs cocottes en tôle à la fin du 19e siècle) et l'imagination qui est une composante essentielle des perruqueurs fera toujours défaut aux «machines intelligentes».

Ce qui change dans le modèle productif de la fin du vingtième siècle, c'est l'accentuation des cadences de travail, en marche ininterrompue depuis le 19e siècle (en même temps que la diminution, en Europe tout au moins, de la durée du travail). C'est aussi l'externalisation, la dispersion des unités de travail auprès d'une multitude de sous-traitants, plus ou moins éloignés de l'usine. La centralité des productions devient une rareté et Pierre Contesenne se plaint, en 2017, de ne pas avoir trouvé d'atelier de peinture dans les ateliers de réparation d'Air France et d'avoir dû passer par un petit façonnier pour faire exécuter la peinture de sa carrosserie de moto qu'il avait, tout de même, réalisée en perruque en utilisant la fibre de carbone disponible dans l'entreprise!

Comme Pierre Contesenne, j'avais dû chercher un atelier de nickelage extérieur à l'usine pour différencier de couleur claire les pièces «blanches» en boulons de mon jeu d'échecs fabriqué à Renault-Saint-Ouen.

Dans les années 1980, j'ai pu réaliser, dans le même atelier, des petits sujets (bougeoirs) en tôle de 1,5 mm, découpés à la scie, et qui ont mis pas mal de temps (plusieurs heures) à être terminés à la lime aiguille.

Dans un autre atelier beaucoup plus moderne, quelques années plus tard, Marc Tzwangue, d'abord ajusteur chez Renault à Billancourt, devient responsable de découpe laser

au Technocentre de Guyancourt. C'est au début des années 1990 qu'il se sert de ces machines modernes pour réaliser des Snoopy mais cette fois à la découpe laser :

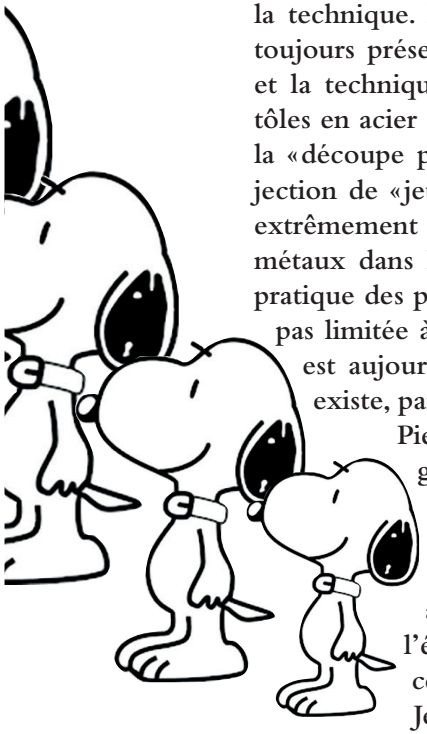
> Entré en 1982 à Billancourt dans l'atelier 50.40 dit le « secret » (car on y fabriquait les caisses des prototypes Renault et on y développait la recherche industrielle), mon premier travail sur une perruque fut officiel. Il s'agissait de façonner les pédales, en bois composite, pour la construction d'un pédalo grandeur nature réalisé pour un directeur. Puis, devenu responsable d'un site laser de découpe, j'ai été amené à faire tout un tas de perruques dans divers matériaux (acier, matière plastique, bois, etc.) pour les copains. En fait tout ce qui pouvait se découper à plat : grille de barbecue, pièces diverses, porte-clés, pins, éléments décoratifs et… un grand Snoopy. Un copain qui avait un enfant de cinq ans voulait lui offrir un Snoopy. Nous l'avons donc dessiné, numérisé puis découpé dans une matière plastique transparente (polyméthacrylate de méthyle). D'une taille d'environ 20 cm, le copain et son fils étaient très contents. Cette réalisation a lancé la vague des Snoopy sous toutes les formes et dans tous les matériaux possibles. Malheureusement je n'ai rien gardé. Ce qui m'intéressait, c'était plutôt de la perruque informatique. J'avais à ma disposition un ordinateur, sur mon site laser, ce qui m'a permis, à ce moment, de rédiger et d'imprimer une grande partie de ma maîtrise d'histoire[1].



La découpe laser à l'atelier moderne de Billancourt est d'une tout autre facture que mon travail artisanal de bougeoirs. Il suffit désormais de scanner le dessin (Snoopy), et la machine, en quelques minutes, découpe la tôle à une très grande vitesse en réalisant le modèle en un très grand nombre d'exemplaires.

1. Marc Tzwangue, atelier 50-40 de Renault-Billancourt avant la fermeture de l'usine en 1992. Entretien en 2018.

Ce qui disparaît, c'est le travail de la main, qu'on peut regretter, mais qui est en marche progressivement depuis le début de la révolution industrielle. Alain Touraine constatait dès le milieu des années 1950, la fin du travail qualifié remplacé par les OS (Touraine, 1955). S'il y a perte d'habileté manuelle, il n'est pas sûr qu'on puisse parler de déqualification dans le cas présent. L'utilisation de la découpe laser est un progrès inouï de rapidité qui nécessite la maîtrise de la technique. L'exemple donné montre que la perruque est toujours présente quels que soient les modes de fabrication et la technique utilisée. On a vu que la découpe de fortes tôles en acier est désormais facilitée par des procédés comme la «découpe plasma» (voir *supra* «A la SNCF») ou par projection de «jet d'eau» sous très forte pression. Ces procédés extrêmement puissants ont remplacé les machines à scier les métaux dans les ateliers mais n'ont rien changé quant à la pratique des perruqueurs. De plus, la pratique du travail n'est pas limitée à l'Amérique et l'Europe. «L'atelier du monde» est aujourd'hui situé en Asie. On a vu que la perruque existe, par exemple en Chine.

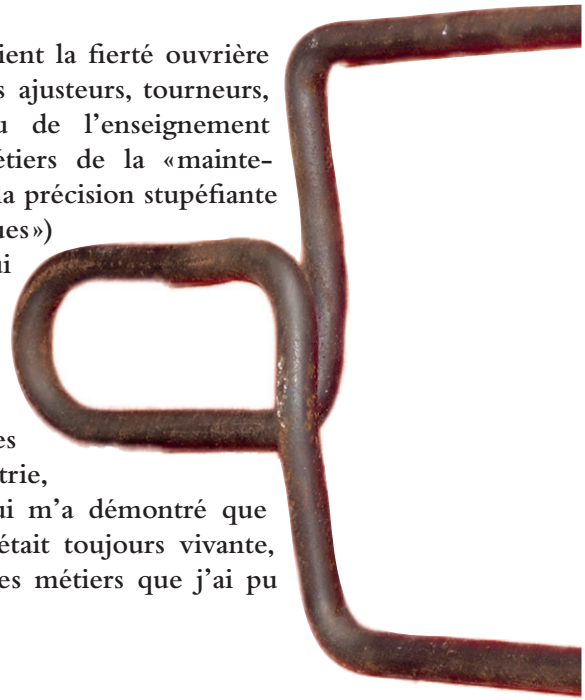


Pierre Contesenne a interrogé, en 1994, ses collègues à Air France et avait enregistré des réponses contrastées dont plusieurs étaient optimistes, Maurice estime «qu'il y aura toujours des perruqueurs, les mômes du tiers-monde jouent avec des cerceaux en bois, en France ils ont l'électronique, ils ne joueraient pas avec des cerceaux».

Jean Pierre est optimiste :

> Le mec pourra peut être ouvrir le capot du module informatisé et mettre le nez dedans... la technique évolue mais les mecs s'y adaptent, les gosses c'est plus la table de multiplication mais la calculatrice... c'est comme à l'époque de l'homme préhistorique, si on avait eu le briquet, les mecs auraient dit vous êtes des cons, car maintenant plus personne ne saura faire du feu... c'est pareil pour la perruque (Contesenne, 1994 : 42).

En France, des métiers qui faisaient la fierté ouvrière des années 1920-1930 comme les ajusteurs, tourneurs, fraiseurs ont totalement disparu de l'enseignement technique, remplacés par les métiers de la «maintenance productique». La vitesse et la précision stupéfiante (pour d'anciens ouvriers «classiques») des machines «cinq axes» qui remplacent ces anciens métiers n'empêchent en aucune manière de travailler «pour soi» à l'usine. Durant les années 2006-2011, où j'ai travaillé à la centralisation des syndicats SUD-Solidaires-Industrie, j'ai acquis une vue plus large qui m'a démontré que la perruque, dans ces années-là, était toujours vivante, dans l'ensemble des régions et des métiers que j'ai pu observer.

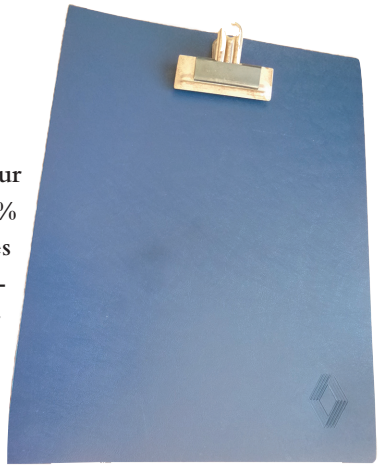


PERRUQUE DE BUREAU

Ce qui est en croissance, de toute façon, c'est l'utilisation de l'ordinateur de bureau à peu près dans tous les métiers. Il permet une «flânerie salariale» qui est probablement différente de la réalisation de perruques concrètes en atelier mais qui s'y rattache par certains côtés. *L'Économiste* indiquait en avril 2016 qu'une enquête récente menée par l'éditeur informatique français Olfeo montrait que les employés ne passaient pas moins d'une heure et quart sur la toile à des fins personnelles et le journal poursuivait :

> La flânerie représente ainsi un comportement de plus en plus courant en entreprise. D'après cette étude, les salariés passent soixante-quinze minutes par jour à rêvasser. Autre chiffre risquant de donner des sueurs froides aux patrons, près de 58 % de l'utilisation d'internet est personnelle ! Parmi les sites les plus visités, l'on trouve notamment les plateformes médiatiques et d'actualité, les forums et les plateformes vidéos radio qui représentent respectivement 21 %, 19 % et 15 %





du top 10. Par ailleurs, le temps passé sur les réseaux sociaux, représentant environ 9% du total est clairement en baisse. En effet, les internautes ont pris l'habitude de se connecter directement à travers les applications sur smartphone pour accéder à Twitter ou encore à Facebook[1].

Une autre enquête (Cegos), confirmant la première, montre que, dans le même temps, 61% des salariés utilisaient le réseau social Facebook pendant leurs heures de travail. «En mars 2009, la Cour de cassation a autorisé le licenciement d'un chef de dépôt qui avait surfé quarante heures en un mois à des fins personnelles» (*Le Monde,* 2009).



En dehors des visites de sites[2], les employé·es ne font pas que des «tchats» pour draguer ou bavarder sur le net. La consultation de sites sportifs pour les résultats ou bien des sites de consommation n'empêchent pas d'autres activités. Par exemple, les paris en ligne, ou le jeu en bourse ou bien, plus proche de la perruque le courrier personnel effectué pendant le temps de travail au bureau. Des concepteurs de logiciels sur le site d'EDS-France d'Aix-en-Provence (concepteur de systèmes informatiques) réalisaient, bien entendu, des programmes personnels pour leur comptabilité familiale ou créaient des jeux pour eux-mêmes ou pour leurs enfants. La «perruque de bureau» ne manque pas, elle n'est, à notre connaissance, pas encore révélée.

1. www.leconomiste.com/article/996643-flaneries-au-travail-comment-y-mettre-fin.
2. Dans l'industrie, par exemple, avec l'ordinateur intégré sur beaucoup de machines, les sites pornographiques ont remplacé les photos dites «de charme» qui trônaient dans les ateliers et vestiaires sur les calendriers fournis par les fournisseurs de pneus, de machines, d'outils, etc.

LA RÉCUPÉRATION PATRONALE

La recherche d'évitement de flânerie ou de travail personnel est aussi ancienne que le salariat. Dans les périodes récentes, c'est l'ingénieur Taylor qui l'a systématisée. Mais il n'envisageait pas la récupération des savoir-faire, de l'inventivité et de la créativité des salariés. Dans les usines, la «boîte à idées» rémunérée, qui consistait pour les exécutants à proposer une amélioration technique de la productivité qu'ils auraient découverte et analysée, fut un moyen, jusqu'aux années 1980, d'utiliser cette créativité. Les lois Auroux et le toyotisme ont transformé cette boîte à idées en cercles de qualité (dans un temps court, ils ont fait faillite rapidement!) mais surtout en méthode «Kanban» encore utilisée en 2019 dans l'industrie automobile: Toyota, PSA, entre autres.



La sociologue Danièle Linhart a analysé ce phénomène qui consiste à récupérer le savoir-faire en partie caché des ouvriers de production (Linhart, 1991). La créativité au travail interroge le patronat. Un colloque «Travail et créativité» (payant! Avec un droit d'inscription de 50 euros), organisé en novembre 201 par l'École supérieure de commerce de Paris et le CNAM a donné lieu à un ouvrage intitulé *La Créativité au travail* (Amado et coll., 2017: 308-309) réunissant, chercheurs, sociologues, médecins du travail. La perruque y est traitée sur vingt et une lignes, dans un ouvrage de quatre cent huit pages, mais reconnaît que la perruque «a une signification plus sociale qu'économique» et que «par le biais de la perruque, la créativité a toujours été avant tout de se forger une identité tant individuelle que collective».

Les sociétés les plus en pointes et les plus riches comme les GAFA (Google, Apple, Facebook, Amazon) à la suite de sociétés comme Hewlett-Packard, ou 3M qui, dès 1994,

laissait ses ingénieurs travailler sur un projet de recherche de leur choix, ont choisi de modifier les conditions de travail de leurs concepteurs. L'idée est de récupérer, pour l'entreprise, la créativité de ses salariés en leur laissant des plages d'autonomie qu'ils utilisaient parfois, de manière illégale, par la pratique de la perruque.

Chez Toyota, une fois par an, les ouvriers qui ont mis au point quelque chose sont conviés à présenter leur travail lors d'un grand show annuel. Cette manifestation sert de boîte à idées pour le service recherche et développement dont les ingénieurs scrutent les réalisations avec attention.

En dehors de sièges ultramodernes dans la Silicon Valley et ailleurs, comportant salles de repos, de détente, de sport, etc., elles ont intégré qu'il fallait gagner la créativité de leurs ingénieurs. Steve Jobs le fondateur d'Apple était un partisan de la «*culture maker*» et ouvrait des «*fab labs*» où l'on pouvait partager des espaces, des machines, de la compétence et des savoirs.

Orange Téléphonie a suivi et a même créé une fondation Orange Fab lab. Google a rajouté dans le contrat de travail de ses ingénieurs le droit de s'investir dans des projets personnels à hauteur de 20% de leur temps de travail.

Bien sûr, tous ces avantages ne profitent qu'à une minorité infime des salariés de l'entreprise. On sait les conditions très dures des salariés non qualifiés qui travaillent pour Amazon, désormais surveillés par des machines, en lieu et place des anciens petits chefs et contremaîtres.

Orange qui se félicite de laisser libre cours à la créativité a enregistré, uniquement entre 2008 et 2009, une trentaine de suicides au travail, les syndicats ayant évoqué «un management par la terreur».

L'entreprise Renault qui ne fut pas à l'écart des suicides au travail dans son Technocentre de Guyancourt (années 2006-2007) promouvait également, en mai 2018, la réalisation dans ce même Technocentre de son propre *Renault Creative People Lab* pour libérer la créativité en dehors du poids de la hiérarchie et des process habituels. Commençant modestement (!), ils avaient «récupéré un local servant de débarras

de soixante mètres carrés» et envisageaient d'«utiliser des *workshops* d'impression 3D, Arduino, Raspberry Pi, robotique, automodélisme, design et d'autres…». Et le message envoyé par e-mail se terminait par cette note optimiste :

> Pour les collaborateurs, c'est une occasion extraordinaire de découvrir : des gens, des technologies, des projets, d'apprendre de nouvelles choses, d'être plus agiles et de sortir de la routine quotidienne[1].

Il ne manque plus, au niveau de l'«intérêt créatif du travail» et de la «sortie de la routine quotidienne», que d'avoir l'avis des ouvriers spécialisés sur chaîne de Renault-Flins qui craignent la disparition de leur usine ou bien le témoignage des ouvriers marocains de l'usine moderne, Renault-Nissan à Tanger, créée en 2012, qui fabrique les modèles Dacia trois fois moins cher qu'en Roumanie en faisant travailler les salariés ouvriers marocains quarante-quatre heures par semaine, au salaire mensuel de 250 euros.

La palme revient probablement à Apple qui contrôle la société Foxconn de Taiwan implantée en Chine, à Shenzhen dans la province du Guangdong. On peut se référer à la série de suicides du premier semestre 2010 dans cette entreprise où des dizaines de milliers de jeunes migrants (*mingongs*) composent l'armée des esclaves modernes de l'électronique qui fabriquent, toutes marques confondues, nos tablettes, smartphones, PlayStation et autres écrans.

En novembre 2010, dix-sept de ces jeunes gens, dans l'espoir d'une prime versée à leurs familles en cas de décès dans l'entreprise, se jetaient du quatrième étage de l'usine : quatre ont survécu… handicapés. Le témoignage de l'une d'entre elles, Tian Yu, est révélateur des conditions de travail du prolétariat moderne (Yang et Lizhi, 2015) quand on quitte la propagande des GAFA et des industriels à la pointe de la créativité de leurs personnels…

1. www.echo-conseil.com/mickael-desmoulins-createur-et-responsable-du-creative-lab-renault.

CONCLUSION

En exergue de ces lignes consacrées à la perruque, nous reproduisons le texte d'Hélène Caubel, en 2003, qui travaillait, avec Anne Lalaire à l'association Mains d'œuvres à Saint-Ouen (Seine-Saint-Denis) et introduisait le colloque «Et voilà le travail» à Montreuil. Nous avions pu réunir une centaine de perruqueurs ainsi qu'Étienne de Banville et Michel Anteby. Hélène s'était chargée de l'introduction de la brochure distribuée «Des œuvres au quotidien» (Caubel, 2003). C'est un résumé convaincant de ce que nous avons essayé de développer dans les pages qui précèdent :

> À travers ce document, nous souhaitons inviter les lecteurs à réfléchir sur la pratique de «la perruque», sujet à la fois extrêmement familier et complexe… Familier car il touche à une expérience prégnante et largement partagée dans les sociétés occidentales, à savoir le travail salarié, et complexe car il demeure, malgré cette familiarité, en «marge» ou, pour être plus exact dans un «entre-deux».
>
> Travail entre tolérance et clandestinité.. ; entre vol et dû… entre labeur et loisir… entre habitudes et transgressions… entre différenciation et appartenance au groupe… Pour saisir la «perruque», il faut pouvoir, en somme, concevoir ce que les organisations humaines, même les plus rationalisées comportent d'interstices. C'est précisément dans ces espaces interstitiels du travail que se glissent les «perruqueurs».
>
> Dans un décor de gestes programmés pour être rentables et dont ils n'ont la maîtrise qu'au moment où ils les effectuent, les salariés parviennent parfois à intercaler d'autres gestes dont la finalité leur appartient et sans enjeu marchand…
>
> La «perruque» est donc avant tout (ou du moins a-t-elle été) utilitaire. Les objets réalisés servent à équiper les intérieurs, à améliorer le quotidien. Nous n'occultons pas non plus cette notion de mimétisme inhérente à toute pratique sociale qui induit «que l'on fait cela

> tout simplement parce que cela se fait». Nous n'avons rien oublié de ce que nous avons entendu : modestie de la pratique, silences autour de celle-ci, brutalité d'un certain salariat, savoir-faire, modes et séries, ingéniosité, fierté, non-résignation, plaisir… (Caubel, 2003).

Nous partageons ce texte qui date d'une quinzaine d'années. Pour l'actualiser nous avons pu montrer que les recherches qui précèdent révèlent aussi l'ambiguïté de la notion d'utilitaire qui est dominante mais aussi parfois, souvent (?) créative. Le visionnage des films du réalisateur de cinéma chinois Wang Bing et son interview très récente nous confortent dans l'idée de l'universalité de la perruque qui s'exprime, s'est exprimée en Chine, comme elle l'a été, probablement de manière massive, dans les pays du «socialisme réel» où les pénuries de l'industrie légère devaient être compensées par la débrouillardise et la «perruque» des populations. Le travail des sociologues, des ethnologues, des chercheurs est encore immense pour arriver à des certitudes quant à cette affirmation. Nous partageons également le point de vue de François-Xavier Trivière qui a pu démontrer, sur Nantes, que la perruque est non seulement une résistance ouvrière à l'ordre industriel mais aussi une forme de résistance au désordre industriel, des ouvriers qu'il a interrogé «justifient un droit de préemption au nom d'une bonne gestion du gaspillage industriel».

Si l'on exclut la tolérance (fréquente ?) que peut pratiquer le patronat, il est clair que la résistance des populations dominées (ouvriers et ouvrières, employés et employées peu qualifié·es) nous place devant des questions que ce texte ne peut résoudre. L'ambiguïté de la perruque n'est pas davantage mesurable que son éventuelle diminution évoquée dans le chapitre 7 «La perruque, c'est moderne».

La tolérance patronale dont nous avons fait état : Renault-Flins, SNCF, etc. est en contradiction avec la répression que nos exemples ont pu rencontrer par ailleurs : Renault-Rueil où les gendarmes viennent chercher le perruqueur à l'usine, ou bien la découverte de perruque qui entraîne le licenciement (voir chapitre 3).

Surtout, ce texte est le reflet de notre propre expérience et de nos contacts forcément réduits. La perruque décrite, ici, modestement, n'est forcément que la vision de l'iceberg flottant qui masque la profondeur de ce qui est immergé.

Si l'on admet la notion de résistance à l'ordre usinier (ce qui est notre point de vue), on sait, en élargissant celui-ci, que les résistances très discrètes des subordonnés, tels que le chapardage, le braconnage ou la fraude fiscale sont cachés par nature, mais n'en sont pas moins, dans l'histoire, très répandues. James C. Scott décrit ces formes cachées de résistance :

> Chez les esclaves, par exemple, ces stratagèmes ont traditionnellement inclus le chapardage, le maraudage, l'ignorance feinte, le travail bâclé, le tirage au flanc, le troc et la production souterraine, le sabotage des récoltes ou des machines voire celui des bêtes, les incendies volontaires, la fuite, etc. Chez les paysans, le braconnage, l'occupation illégale des terres, le glanage non autorisé, le versement de loyers en nature inférieurs au dû, le défrichement de champs clandestins et le manquement aux impôts seigneuriaux ont constitué des stratagèmes courants (Scott, 2009 : 206).

La perruque ouvrière réappropriation d'un savoir-faire, affirmée comme l'expression d'une qualification professionnelle (Gérôme, 1983, 1988) se différencie, selon les témoignages des perruqueurs, des autres formes de résistance et de transgressions mais se rattache à la notion d'insubordination ouvrière décrite par Xavier Vigna à propos des grèves de 1968 :

> Dans les usines, en effet aussi dur soit le labeur, les ouvriers ne se contentent pas de travailler, ils occupent cet espace et parfois le pensent, échangent des paroles, commentent la pièce à faire ou la machine à régler, évoquent tel contremaître, ou rêvent au repos prochain [...]. L'insubordination désigne ainsi le fait que de nombreux ouvriers ne se soumettent plus ou difficilement, à l'ordre usinier, à ses contraintes et à sa hiérarchie (Vigna, 2007 : 13).

Cette résistance peut être ouverte et exprimée comme de nombreux exemples qui précèdent l'indiquent (Pierre Contesenne à Air France). Elle peut aussi avoir été intériorisée et enfouie ; mais la transgression du travail prescrit est objectivement ou subjectivement l'une des formes de l'insubordination à l'usine. La récupération, du temps, des matériaux, l'utilisation des outils et machines à son compte n'est pas neutre dans l'esprit d'un perruqueur, même s'il n'est pas ouvertement révolté, et même si c'est simplement pour réparer son scooter.

Malgré tous les obstacles, le patronat quand il ne tolère pas la perruque ne pourra probablement jamais l'empêcher à moins de positionner un cerbère derrière chaque ouvrier, ou bien de nos jours, un radar ou une caméra (ce qui n'apparaît pas rentable dans le premier cas et peu pratique[1] dans le second !).

La perruque est la fierté et la réappropriation d'un savoir-faire, une résistance à la déqualification d'un travail. Nous réaffirmons qu'elle est une forme de résistance modeste à un travail prescrit, ennuyeux, parcellisé, en miettes, « aliéné » comme le disait l'auteur du *Manifeste communiste* et du *Capital*.

Pour terminer ces quelques réflexions, nous souhaitons bien sûr que cet ouvrage soit une invitation à poursuivre, même si la tâche est ardue. Le champ d'exploration de la perruque (international, perruque de bureau) est immense.

Cette forme de résistance est, certes, moins éclatante, héroïque, que les conflits ouverts ou la « grève générale », mais elle est plus fréquente ! Elle est un intermédiaire entre l'inertie et la révolte.

Elle est l'ordinaire d'une résistance souvent dissimulée mais opiniâtre et répandue.

1. …Et peu accepté, voir les tentatives récentes de flicage des ouvriers dans les abattoirs.

BIBLIOGRAPHIE

Actes de la recherche en sciences sociales (1978), n° 24, novembre.

AERNUR (sd), *Livre d'or des apprentis de l'École Régie nationale des usines Renault, 1914-1972*, Fonds de l'association Renault Histoire.

Albert, Éric (1952), « La vie dans une usine », *Les Temps modernes,* juillet.

Amado, Gilles, Jean-Philippe Bouilloud, Dominique Lhuillier, Anne-Lise Ulmann (2017), *La Créativité au travail,* Toulouse, Erès.

Anteby, Michel (2003), « La perruque en usine », *Sociologie du travail,* n° 45.

Anteby, Michel (2008), *Moral Gray Zones,* Princeton, Princeton University.

Banville, Étienne de (2001), *L'Usine en douce. Le travail en perruque,* Paris, L'Harmattan.

Banville Marie de et Bruno Dumont (1998), *Perruque, bricole et compagnie,* Document audiovisuel VHS, Solimane Production.

Barbichon, Jacques (1956), « La vie parallèle », *Esprit,* n° 2, février.

Barbichon, Jacques « La dissimulation collective », diplôme EHESS, sd.

Barthélemy, Bette (2009), *De la perruque ouvrière à la perruque « artistique » : jeux enjeux autour des frontières de l'art et du politique*, master 2 de sociologie et philosophie politique (sous la dir. de M. Laurent Fleury), Paris, Université Paris 7-Denis-Diderot.

Beaud, Stéphane et Pialoux Michel (1999), *Retour sur la condition ouvrière,* Paris, Fayard.

Bernoux, Philippe (1981), *Un travail à soi,* Toulouse, Privat.

Bon, François (1982), *Sortie d'usine,* Paris, Minuit.

Bonnet, François, (2008), « Un crime sans déviance : le vol en interne comme activité routinière », *Sociologie du travail,* n° 49 (2).

Bonnet, Serge et Humbert, Roger (1981), *La Ligne rouge des hauts fourneaux,* Paris, Denoël.

Borvon, Serge (2007), « La perruque, la bricole et la resquille », mémoire de master 1 en ethnologie, *Être ouvrier à l'arsenal de Brest,* Université de Bretagne occidentale.

Bouleau, Karine (2012), *La Perruque*, mémoire de l'École supérieure des Beaux-Arts de Paris, (sous la dir. de J.-F. Chevrier).

Boyer, Abel (1975) [1957], *Le Tour de France d'un compagnon du Devoir,* Paris, Imprimerie du compagnonnage.

Bozon, Michel et Patrick Lemel (1990), « Les petits profits du travail salarié. Moments, produits et plaisirs dérobés », *Revue française de sociologie,* n° 31-1.

Caubel Hélène (2003), « Des œuvres au quotidien », Association Mains d'œuvres à Saint-Ouen, Exposition à Montreuil, conseil général de Seine-Saint-Denis, mars.

Certeau (de), Michel (1980), *Art de faire,* t. 1, Paris, UGE 10/18.

Certeau (de), Michel (1990) [1980], *L'Invention du quotidien,* Paris, Gallimard.

Chabot, Michel (1978), *L'Escarbille,* Paris, Presses de la Renaissance.

Chevandier, Christian (1993), *Cheminots en usine,* Lyon, Presses universitaires de Lyon.

Chevandier, Christian (2002), *Cheminots en grève,* Paris, Maisonneuve et Larose.

Clément, Cécile (2005), « Le cas de OAO-Roulements à billes moscovite », dans Danielle Linhart, *Le Travail nous est compté,* Paris, La Découverte.

Cibot-Genin, Élisabeth, « Création et innovation chez Baccarat et Daum entre 1890 et 1990 », dans Denis Woronoff (dir.), *Le Souffle et la marque. Circulation de savoirs et formation de cultures ouvrières,* Paris, CNRS, 1992.

Collectif du 9 août (2017), *Quand ils ont fermé l'usine,* Marseille, Agone.

Commissariat général au plan (1982), *L'Impératif culturel, rapport du groupe de travail « long terme culture »,* Préparation du 9e plan 1984-1988, chap. « Culture et travail », Paris, La Documentation française.

Contesenne, Pierre (1994), *De la perruque comme prétexte*, mémoire de stage DESSEC (non terminé), sous la dir. de N. Gérôme, archives privées.
Darmon, Richard (1980), « La fauche dans les entreprises », *Le Monde dimanche,* 16 novembre.
Deforge, Yves (1990), *L'Œuvre et le produit,* Ceyzérieu, Champ Vallon.
Deniot, Joëlle (1996), *Ethnologie du décor en milieu ouvrier: Le Bel Ordinaire,* Paris, L'Harmattan.
Douassot, Jean (1969), *La Perruque,* Paris, Denoël.
Durand, Marcel (1990), *Grain de sable sous le capot,* Paris, La Brèche.
Dusnasio, Charles (1992), *Un vieux barbu dans la chaudière,* Quimperlé, La Digitale.
Écomusée Le Creusot (1994), exposition sur « La bricole ».
Galerie d'art du conseil général des Bouches-du-Rhône (2007), Et voilà le travail, Actes Sud.
Gallot, Fanny (2015), *En découdre,* Paris, La Découverte.
Gérôme, Noëlle (1983), *Les productions symboliques des travailleurs dans l'entreprise : action syndicale et rituelle,* Ministère de la culture, Direction du patrimoine, Mission du patrimoine ethnologique.
Gérôme, Noëlle (1984), « Les rituels contemporains des travailleurs de l'aéronautique », *Ethnologie française,* n° 28 (2).
Gérôme, Noëlle (1987a), « Georges Henri Rivière et la culture des usines », dans Noëlle Gerôme, *Ethnologie française,* nouvelle série, t. 17, n° 1, *Hommage de la Société d'ethnologie française à Georges Henri Rivière,* janvier-mars 1987.
Gérôme, Noëlle (1987b), « Les verriers de Saint-Just-sur-Loire, la demande d'une histoire ouvrière », *Le Monde alpin et rhodanien,* n° 3-4.
Gérôme, Noëlle (1998), « Récompenses et hommages dans l'usine. Perspectives de recherche », *Ethnologie française,* n° 4, « Les cadeaux à quel prix ? ».
Gérôme, Noëlle et Danielle Tartakowski (1988), *La Fête de l'Humanité,* Paris, Messidor/ Éditions sociales.
Gillot Auguste (1991), *Un forgeron dans la cité des rois,* Paris, Les Halles de Paris.
Goetzinger, Annie et Pierre Christin (2008), *Agence Hardy, banlieue blanche et banlieue rouge,* Paris, Dargaud.
Goux, Jean-Paul (2003), *Mémoires de l'enclave*, Arles, Actes Sud.
Hachette (2011), *Manuel Histoire-Géographie, 1re bac pro,* « Un travail détourné, la perruque ».
Haraszti, Miklos (1976) [1975], *Salaire aux pièces. Ouvrier dans un pays de l'Est,* Paris, Le Seuil.
Hatzfeld, Nicolas et Jean-Louis Loubet (2002), « Poissy de la CGT à la CFT », *Vingtième siècle,* n° 73.
Hissard, Marie José et Jean-René Hissard (1978), « Henri H. perruquiste », *Autrement*, n° 16, novembre.
Insee (1990), *Enquête de consommation,* « La perruque ».
Jarrige, François (2012), *Ressentiment, révoltes et histoire, Discours et expériences du 19e siècle,* Rennes.
Joseph, Isaac (1980), *La Perruque, Urbi III*, mars.
Kosmann, Robert (1992), *Sociologie des objets de la vie quotidienne. La lime,* Paris 8, archives privées.
Kosmann Robert (1995-1996), *Championnet un atelier RATP (pas) comme les autres,* maîtrise d'histoire, Université Paris 8, sous la dir. de M. Margairaz.
Kosmann, Robert (1999), « La perruque ou le travail masqué », *Renault Histoire,* n° 11, Billancourt, Société d'histoire du Groupe Renault.
Kosmann, Robert (2006), « La perruque : un travail détourné », *Histoire et sociétés,* n° 17.
Kosmann, Robert (2010), « Perruque et bricolage ouvrier », dans Françoise Odin et Christian Thuderoz (dir.), *Des mondes bricolés, arts et sciences à l'épreuve de la notion de bricolage,* Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes.
Kosmann, Robert (2017), « Désobéissance à l'usine, la perruque ouvrière », *Les Utopiques,* n° 5, Paris, Syllepse, juin.

Kott, Sandrine (2002), « Alf Lüdtke, Des ouvriers dans l'Allemagne du 20e siècle. Le quotidien des dictatures », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 49 (2), L'Harmattan.
Kuzmanovic, Djordje (2008), « Le sabotage en entreprise, une manifestation du rejet de l'ordre établi », dans Stephen Bouquin, *Résistances au travail,* Paris, Syllepse.
Lauret, Fabienne (2015), « Ouvriers volontaires, les années 68, l'établissement en usine », *Les Temps modernes,* n° 684-685, juillet-octobre
Lauret, Fabienne (2018), *L'Envers de Flins : Une féministe révolutionnaire à l'atelier,* Paris, Syllepse.
Lelièvre, Suzy (2013), *En perruque,* mémoire, École nationale supérieure de création industrielle.
Leménorel, Alain (2005), *La SMN une forteresse ouvrière 1970-1993,* Cabourg, Cahiers du Temps.
Le Monde (1978), « Retrouvailles chez les verriers »
Le Monde (1983), 16 novembre.
Le Monde (2009), « Surfer sur son lieu de travail, une activité à haut risque », 3 novembre.
Lerichomme, Lise (2017), « La perruque. travail en douce chez Bata », *Strabic.fr,* http :/strabic.fr/La-Perruque-Travail-en-douce-à-Bata.
Levi-Strauss, Claude (1962), *La Pensée sauvage,* Paris, Plon.
Leyris, Jean-Charles (2007), « Objets de grève, un patrimoine militant », *In Situ,* n° 8, mars.
Libération (1976), « À propos du salaire aux pièces », 28 mai.
Linet, Roger (1997), *Renault 1947-1958 Les années chaudes de la guerre froide,* Montreuil/Pantin, VO/Éditions/Le Temps des cerises.
Linhart, Danielle (1991), *Le Torticolis de l'autruche,* Paris, Le Seuil.
Linhart, Robert (1978), *L'Établi,* Paris, Minuit.
Loubet, Jean-Louis (2009), La Maison Peugeot, Paris, Perrin.
Lüdtke, Alf (2000), *Des ouvriers dans l'Allemagne du 20e siècle,* Paris, L'Harmattan.
Michel, Alain P. (dir.) (2008), *Renault-Cléon, 50 ans de fabrications mécaniques*, Antony, ETAI.
Middelbos, Jan, site personnel : http://jan-m.org.
Middelbos, Jan (2012), « Y a-t-il un artiste dans l'usine ? », *Art 21*, n° 32, hiver 2011-2012.
Middelbos, Jan (2005), *Positionnement et repositionnement tactique des artistes à la recherche d'un « entre-deux »,* maîtrise d'arts plastiques, sous la dir. de J.-C. Moineau et C. Fagnart, Paris 8.
Middelbos, Jan (2010), *Pratiques de représentation aux frontières des mondes de l'art et du travail. De la représentation artistique des mondes du travail à la pratique de la perruque,* master de sociologie, sous dir. Jean François Laé et Rémy Ponton Paris 8, 2009-2010.
Milieux (1980), n° 1, « La perruque », Écomusée du Creusot.
Mischi, Julien (2016), *Le Bourg et l'atelier,* Marseille, Agone.
Monforte, Isabelle (1995), *Pratique et représentations des habitants de la Communauté urbaine du Creusot Montceau-les-Mines concernant les déchets*, rapport de recherche du ministère de l'environnement, Écomusée du Creusot.
Moulene, Jean-Luc (2003), *39 objets de grève,* Paris, Hazan.
Moulene, Jean-Luc (2007), « 39 objets de grève », *InSitu,* https://insitu.revues.org.
Moulinié, Véronique (1999), « Des « œuvriers » ordinaires », *Terrain,* n° 32, mars.
Moulinié Véronique (2014), « Ils se foutaient tous de ma gueule ou l'objet bricolé comme mise en scène de soi », http://socioanthropologie.revues.org/1823, novembre.
Odin, Françoise et Thuderoz Christian (2010), *Des mondes bricolés ? Arts et sciences à l'épreuve de la notion de bricolage,* Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes.
Odonc, Ivar (1981), *Redécouvrir l'expérience ouvrière, vers une autre psychologie du travail,* Paris, Éditions sociales.
Oeser, Alexandra (2015), entretien avec Alf Lûdtke, « L'histoire comme science sociale », *Sociétés contemporaines*, n° 99-100, Presses de Sciences po.
Oury, Louis (2005), *Les Prolos,* Pornic, Le Temps, 2005.

Palaude Stéphane (2012), « Le bousillage. Détournement et appropriations des techniques et des outils de production chez les ouvriers verriers à la fin du 19e siècle », *Revue d'histoire du 19e siècle,* n° 45.
Peillon, Luc (2006), « Perruquer l'antistress ouvrier », *Libération*, 24 avril.
Perdiguier, Agricol (2002) [1855], *Mémoires d'un compagnon,* Paris, La Découverte.
Peyrenet, Marcel (1980), *Nous prendrons les usines,* Villeurbanne, Garance.
Philippe, André (1937), *L'Acier,* Paris, Éditions sociales internationales.
Picouly, Daniel (1997), *Fort de l'Eau,* Paris, Flammarion.
Pigenet, Michel (1990), *Les Ouvriers du Cher,* Montreuil, IHS-CGT.
Poulot, Denis (1980), *Le Sublime,* Paris, François Maspero.
Ragon, Michel (1974), *Histoire de la littérature prolétarienne en France,* Paris, Albin Michel.
Rifkin, Jeremy (1997), *La Fin du travail,* Paris, La Découverte.
Roussel, Mélanie (2008), « Grains de sable dans le système de domination », dans Stephen Bouquin, *Résistances au travail,* Paris, Syllepse.
Saint-Jacques, Camille (2008), *Le Mouvement ouvrier, une histoire des gestes créateurs des travailleurs*. Paris, Max Milo.
Sansot, Pierre (1991), *Les Gens de peu,* Paris, PUF.
Scott, James C. (2009), *La Domination et les arts de la résistance,* Paris, Amsterdam.
Snecma (1984), *Les Ouvriers de l'imaginaire,* Corbeil/Evry, Éditions du comité d'établissement.
Thompson, Edward P. (2014), *La Guerre des forêts, luttes sociales dans l'Angleterre du 18e siècle,* Paris, La Découverte.
Touraine Alain (1955), *L'Évolution du travail ouvrier aux usines Renault,* Paris, CNRS.
Travail, n° 4 (1984), bulletin de l'Association d'enquêtes et de recherches sur l'organisation du travail, Paris, avril.
Trivière François-Xavier (1997), « La bricole ouvrière », thèse de doctorat sous la dir. de J. Deniot, Université de Nantes.
Trivère François-Xavier (1999), « Objets de bricole. De l'usine à l'univers domestique » dans C. Bromberger et D. Chevallier (dir.), *Carrières d'objets*, Mission du patrimoine ethnologique., collection Ethnologie de la France, Cahiers 13, Maison des sciences de l'homme.
Vigna, Xavier (2007), *L'Insubordination ouvrière dans les années 68,* Rennes, Presses universitaires de Rennes.
Vigna, Xavier (2012), *Histoire des ouvriers en France au 20e siècle,* Paris, Perrin.
Vigna, Xavier (2014), *Les Ouvriers. Dans la France des usines et des ateliers*, Paris, Les Arènes.
Vigna, Xavier (2016), *L'Espoir et l'effroi,* Paris, La Découverte.
Wang Bing (2004), *A l'Ouest des rails. Rouille 2,* Paris, MK2 Production.
Weber, Florence (1989), *Le Travail à côté,* Paris, EHESS.
Yang, Jenny Chan et Xu Lizhi, *La Machine est ton seigneur et ton maître,* Marseille, Agone, 2015.
Zancarini-Fournel, Michelle (2016), *Les Luttes et les rêves,* Paris, Zones.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

REMERCIEMENTS

Tous mes remerciements à Hélène Caubel qui fut une des premières à s'intéresser et à exposer la pratique de la perruque.
Également à Pierre Contesenne pour les discussions que nous avons pu partager et pour m'avoir confié son mémoire sur le sujet.
À Jan Middelbos pour son activité intellectuelle sur la perruque, ses recherches en Angleterre et les discussions entre nous qui m'ont aidé.
À Emmanuelle Dupuy pour ses conseils avisés et sa relecture précise.
Bien sûr, à ma famille : Frédéric, Joseph et Marie Jeanne qui ont partagé mes joies de perruqueur et m'ont toujours encouragé.
Merci à Jean-Louis Catounaud, mon ajusteur préféré, qui a fini, à la lime, une grande partie de mes perruques réalisées à la scie à ruban ou à la fraiseuse.
Merci à Marie de Banville, venue présenter à plusieurs reprises son film *Perruque, bricole et Cie*.
Merci à Christian Mahieux qui a insisté pour la réalisation de cet ouvrage et m'a ouvert les portes des éditeurs.
Merci à Amélie Kosmann-Mendez pour ses traductions érudites du chinois.
Merci à Hélène Cantin pour sa compétence et ses connaissances en pyrotechnie.
Merci à tous les perruqueurs (dans le désordre) : Georges Gingray, Louis Fenollar, Maurice Scoriot, Albert Souchet, Léon Mouly, Albert Broggi, Alain Le Guen, Emile Lenert, Thierry Regnault (RATP-Championnet), Thierry Quéant, Jean-Louis Catounaud, Serge Lebalc'h, Patrick Pallier, Stoly Paschos, (Renault-Saint-Ouen), Patrick Schweizer, Marc Tzwangue, Alain Chaplain, Philippe Boisseau, Marc Forestier, Mohamed Amri, Daniel Bonnechere, Chakouri Boumedienne, Daniel Chausson, Gilbert Devillard, Michel De Pierrepont, Jacques Gautrat, Serge Tonneau, Johan Rouyer, Jesus Agudo del Pozo, Marie Mespoulet (Renault-Billancourt et Technocentre), Fabienne Lauret, (Renault-Flins), Alain Martinez (Chausson), Léon Crémieux, Serge Meillat, Pierre Contesenne (Air France), Juan Aliart, Gilbert Mournet, Didier Prieur, Laurent Pastol (SNCF), Jean-Claude Lechelon (France Télécom), Bernard Taglang (Égouts de la ville de Paris), Peter Bach (Allemagne), Christian Schweyer (Rhône Poulenc-Sanofi), Serge Borvon (Arsenal de Brest), Jean Marc Jourquin (facteur d'instruments Marigaux) et tant d'autres rencontrés à Sud-Solidaires-Industrie et ailleurs.
Sans oublier ceux qui, par discrétion, n'ont pas voulu voir leur nom cité.
Merci aux ethnologues, sociologues, chercheurs avec qui j'ai pu échanger oralement ou par courrier : Étienne de Banville, Noëlle Gerôme, Michel Anteby, François-Xavier Trivière.
Merci aux commissaires d'expositions qui ont mis en valeur la perruque dans leurs centres culturels et aux jeunes chercheurs et chercheuses rencontrés qui ont consacré leur mémoire à la perruque.
Merci aussi à Lucile Bouillant et Ève Chabanon, enseignantes, qui m'ont permis de rencontrer des classes de jeunes ouvriers en formation dans les lycées techniques de Seine-Saint-Denis : Frédéric-Bartholdi à Saint-Denis et Jean-Pierre-Timbaud à Aubervilliers.